

# Pierre Béique, esthète et mélomane passionné

Marie Laurier

Co-fondateur de l'OSM, il a connu Claudel, a assisté au dernier concert de Rachmaninov et compte Jessye Norman parmi ses intimes

**P**IERRE BÉIQUE connaît tout le Gotha du monde musical et c'est le plus naturellement du monde qu'il parle de ses amis, les Jessye Norman, Leontyne Price, Jon Vickers, pour ne nommer que ceux-là. Il a reçu à sa table les Charles Munch, Joseph Krips, Arthur Rubinstein, Rudolf Serkin, a connu Paul Claudel, Edwidge Feuillère, Madeleine Renaud et Jean-Louis Barrault, a assisté au dernier concert donné par Rachmaninov un mois avant sa mort.

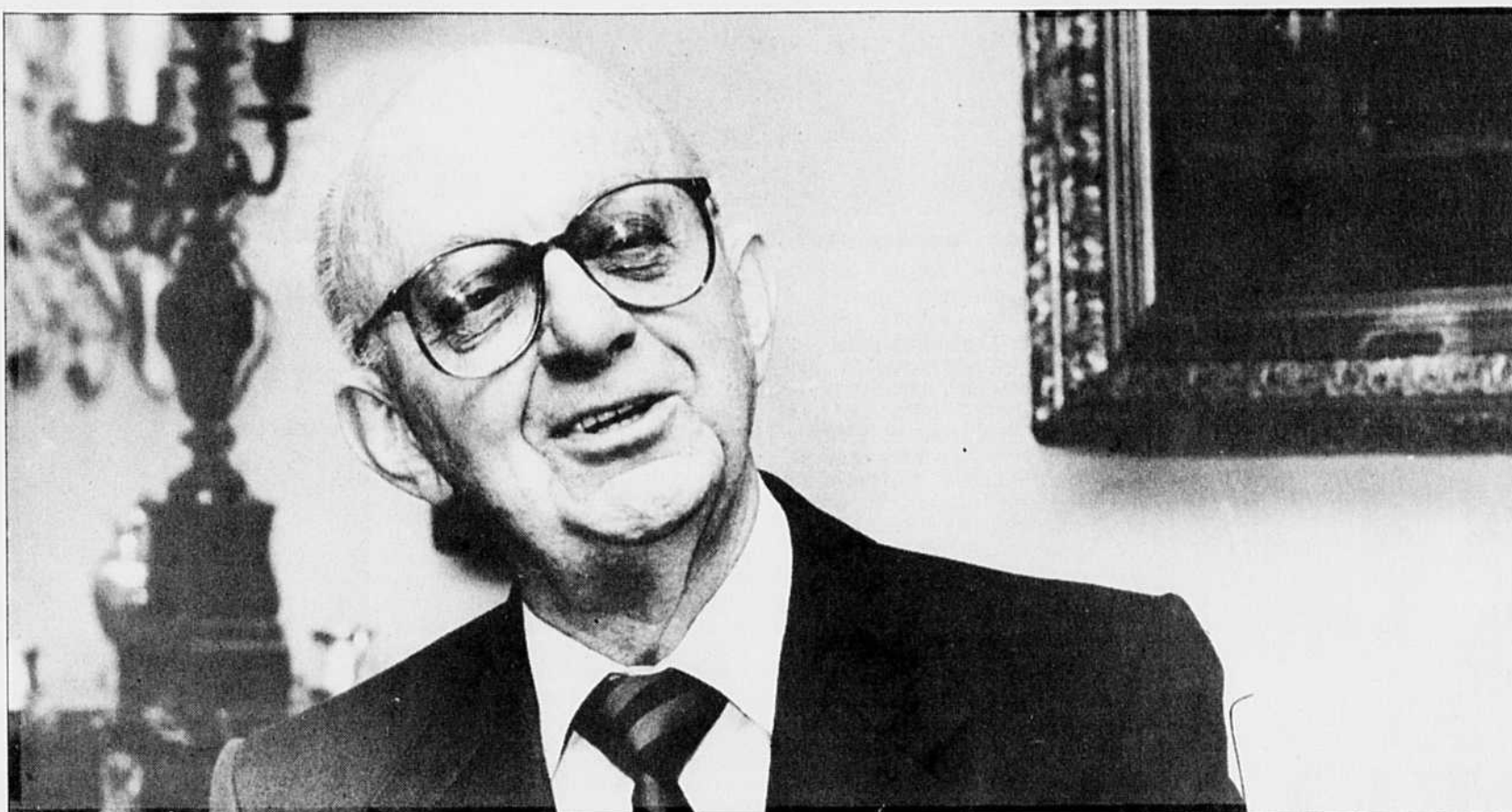
N'en citons plus, la page est pleine et la liste des noms célèbres que ce mélomane a côtoyés pendant sa longue vie de 80 ans pourrait s'allonger indéfiniment et meubler tout cet article.

Ce gentilhomme des arts est aussi un « passionné » de Wagner : « J'ai lu tous les livres sur le maître de Bayreuth », nous dit-il en nous recevant dans son élégant appartement où mes yeux ne sont pas assez grands pour admirer les objets d'art, du moins ceux qu'on lui a laissés après un cambriolage sauvage il y a trois ans.

Le nom de Pierre Béique est intimement associé à l'Orchestre symphonique de Montréal, dont il fut le premier administrateur bénévole il y a 55 ans. « La musique est mon violon d'Ingres, nous dit-il en riant de ce jeu de mot. Et l'orchestre, c'est ma famille. » Ce dilettante ne connaît pas une seule note du clavier mais il est pour ainsi dire un amoureux inconditionnel de l'univers sonore.

Cela lui est venu alors qu'il était tout petit, dans son milieu familial aisé et cultivé qui accordait une grande importance aux arts. Dès l'âge de douze ans, il éprouvait un premier choc en écoutant une mélodie de Wagner et depuis ce temps il voue à ce compositeur une passion sans borne, un sentiment qui s'est accentué au fil des années. Il parle du *Crépuscule des dieux* comme l'un de ses plus beaux souvenirs, alors que jeune étudiant il dut déboursier 35 \$ au marché noir — le montant d'une semaine de pension à New York — pour avoir une place « debout » au Met de New York et écouter du Wagner pendant six heures ! pour se précipiter ensuite au Carnegie Hall entendre la Passion selon Saint-Matthieu de Bach dirigée par Bruno Walter, toujours debout mais cette fois au prix régulier d'un billet à 50 cents ! C'est bien ce que l'on appelle une passion, non ?

Né à Montréal en septembre 1911, Pierre Béique a grandi dans une famille aisée et cultivée où les arts étaient à l'honneur. De ses études au Collège Sainte-Marie et à Brébeuf, il garde un souvenir amer. « Je me suis révolté contre la pauvreté de l'enseignement que je recevais et surtout de l'interdit de l'index à l'endroit de



PHOTOS JACQUES GRENIER ET LES ÉDITIONS INTERNATIONALES ALAIN STANKÉ  
**Pierre Béique est accompagné à gauche d'Arthur Rubinstein et Wilfrid Pelletier. À droite, Jessye Norman, qui interprétera le deuxième acte de *Parsifal* en février avec l'OSM.**



donné pour ainsi dire son premier emploi permanent en 1961 et sa nomination coïncide avec le début de la construction de la Place des Arts, ce qui décupla notre enthousiasme, si bien que sous sa direction l'orchestre a connu un essor exceptionnel. » Zubin Mehta devendra un de ses amis intimes et il ira fêter à New York son départ de l'Orchestre symphonique de New York pour Israël ces jours prochains.

Grand voyageur devant l'Éternel, c'est en esthète que Pierre Béique visite les grandes capitales culturelles et les hauts lieux de la civilisation. Il passe huit jours sur l'Acropole la Prière de Renan à la main, fréquente les festivals internationaux de musique, assiste à toutes les pièces de théâtre à Paris et à Londres. Zubin Mehta lui confère le titre d'« abonné canadien le plus assidu des opéras du Metropolitan de New York » — il a assisté à vingt représentations de *Parsifal* ! — et profite de ses voyages pour renouer contact avec les artistes et les chefs d'orchestre qu'il a connus au cours de sa longue carrière. Il garde ainsi des souvenirs impérissables de ses séjours à l'étranger et nous énumère ses quatre plus grandes émotions artistiques : Tristan et Isolde de Wagner, « le plus grand chef-d'œuvre », le Parthénon, Hamlet de Shakespeare et la cathédrale de Chartres. « Ce sont des miracles de beauté », s'exclame ce mécène qui a conservé les talons et les programmes de toutes les manifestations artistiques auxquelles il a participé. Cela fait plusieurs livres.

Et nous parlons de Wagner, ce compositeur pour lequel le plus féroce des opérophiles n'éprouve pas nécessairement la même passion que celle de M. Béique qui pendant 24 ans consécutifs n'a pas raté un festival de Bayreuth, « cette manifestation wagnérienne dont Albert Lavignac disait qu'il faudrait y aller à genoux ! », rappelle-t-il. « Pour apprécier Wagner, poursuit-il, il faut s'y préparer et savoir que sa musique est intimement liée au symbolisme et à la poésie des textes. Cette initiation est essentielle à la compréhension des opéras de Wagner qui a puisé dans les légendes d'avant le Moyen-âge et les drames de la Grèce antique pour nous raconter ses histoires chantées. »

Ceux et celles qui jugent lourds ou trop graves les opéras un peu plus difficiles auraient tout intérêt à suivre le conseil de M. Béique qui avoue avoir « fait beaucoup de conquêtes wagnériennes » auprès de ses amis ou de simples connaissances d'abord réfractaires à écouter des œuvres du compositeur allemand.

Pour se familiariser avec *Parsifal* que l'OSM présente le 4 février prochain avec la grande Jessye Norman qui interprète pour la première fois le personnage de Kundry avec le ténor Jérusalem dans le rôle-titre, M.

Voir page C-2 : Béique

## «Nous couvrirons la fin du monde en direct»

— Ted Turner

Nathalie Petrowski

«SADDAM HUSSEIN n'est pas un client officiel mais nous savons qu'il possède un satellite et qu'il regarde régulièrement CNN».

Le ton est poli et professionnel, le ton d'une diplomate des Relations publiques. Quant à la confirmation, elle ne vient ni de Montréal, ni de Bagdad mais bien de Atlanta en Georgie, siège social du réseau CNN.

Nous sommes lundi, six jours après le déclenchement des hostilités. Dans les salles de rédaction de la ville, toutes les télévisions sont allumées au même poste : CNN. À Radio-Canada, le Bulletin de guerre de Bernard Derome apparaît souvent comme un exercice de traduction en différé. CNN annonce quelque chose. Une heure plus tard, Bernard y va d'un suave « il semble que » avant

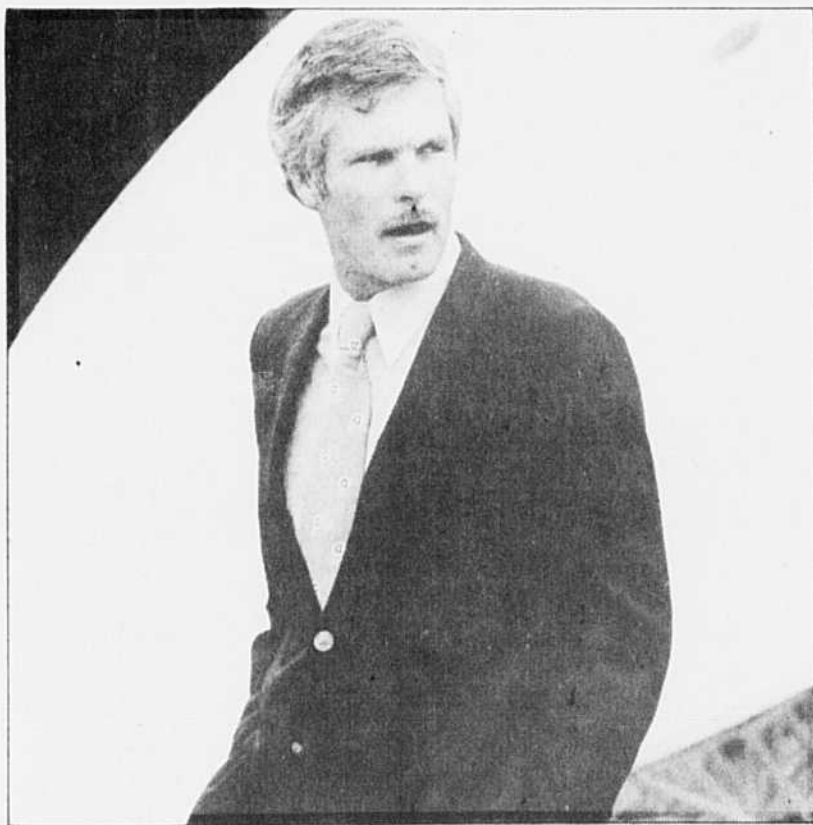
**Le réseau CNN a augmenté sa part d'auditoire de 271 % pendant la première semaine de la guerre du Golfe**

d'emboîter le pas et de traduire. Il n'est pas le seul. Il suffit de sintoniser TV5 à l'heure du téléjournal pour voir que les télévisions françaises elles aussi sont branchées sur CNN. De fait, probablement toutes les télévisions du monde, plus particulièrement les européennes qui n'ont pas accès aux réseaux américains, le sont aussi. À un point tel, qu'au milieu de la semaine, un des journalistes de CNN en poste en Israël s'est plaint

sur les ondes d'avoir à se battre avec la censure américaine, qui préférerait tout à coup donner ses primaires à ABC, CBS ou NBC parce qu'ils ne diffusent qu'aux États-Unis, alors que CNN diffuse partout y compris chez l'ennemi.

Déjà en début de semaine, Saddam Hussein, par la voix de son ministre de l'Intérieur, avait ordonné à tous les journalistes occidentaux à Bagdad, de plier bagages, ne faisant qu'une seule exception : CNN et le journaliste Peter Arnett. Pourquoi Arnett et pas les autres ? « Parce que les autorités irakiennes trouvent que M. Arnett a fait preuve d'impartialité dans sa couverture de la crise du Golfe », répond fièrement la porte-parole de CNN sans se poser la moindre question sur le rôle paradoxal que joue CNN dans la guerre du Golfe.

Voir page C-2 : Turner



Ted Turner, propriétaire et fondateur du réseau CNN.

## Le plaisir des Livres



Thomas Bernhard

La parution en français du dernier roman de l'Autrichien Thomas Bernhard, mort en 1989, est un événement littéraire majeur. *Extinction* est un sommet dans l'œuvre de cet écrivain parmi les plus importants de la fin du siècle. Robert Lévesque a lu ce livre-monstre.

Page C-5



## L'HISTOIRE COMME SI NOUS Y ÉTIIONS FEUX DE BRINDILLES

de Ginette Paris

Sur une toile de fond historique — la deuxième insurrection des patriotes et l'aventure insensée des Frères Chasseurs, en 1838-1839 — l'auteur brosse un bouleversant portrait de famille qui ébranle les idées toutes faites sur les rapports entre les Anglais et les descendants des Français, le clergé et les intellectuels libéraux, les habitants et les bourgeois commerçants, les hommes et les femmes. Un grand roman d'amour qui fait revivre un chapitre aussi fou que méconnu de notre histoire.

Quinze

En vente chez votre libraire 302 pages — 21,95 \$

# le cahier du Samedi

## ◆ Bélique

Bélique suggère d'en écouter d'abord quelques extraits sur disque et de lire le libretto. « Je suis persuadé que l'amateur sera envoûté et par la musique et par le texte et qu'il pourra ensuite écouter tout l'opéra sans difficulté. L'exercice est d'autant facilité que l'on ne présente que le second acte de *Parsifal* en version concert. »

Durant les trois jours qu'elle passera à Montréal, Mme Norman sera l'hôte de M. Bélique qui sera son cicerone, en allant l'accueillir à l'aéroport, en assistant à toutes les répétitions avec l'OSM et certainement en l'invitant à dîner. « Vous n'avez pas idée combien les artistes ont besoin de se retrouver dans une atmosphère chaleureuse et détendue. Je ne suis ni un musicien, ni un musicologue, si bien que je me garde bien d'ennuyer mes invités avec des considérations de spécialiste. »

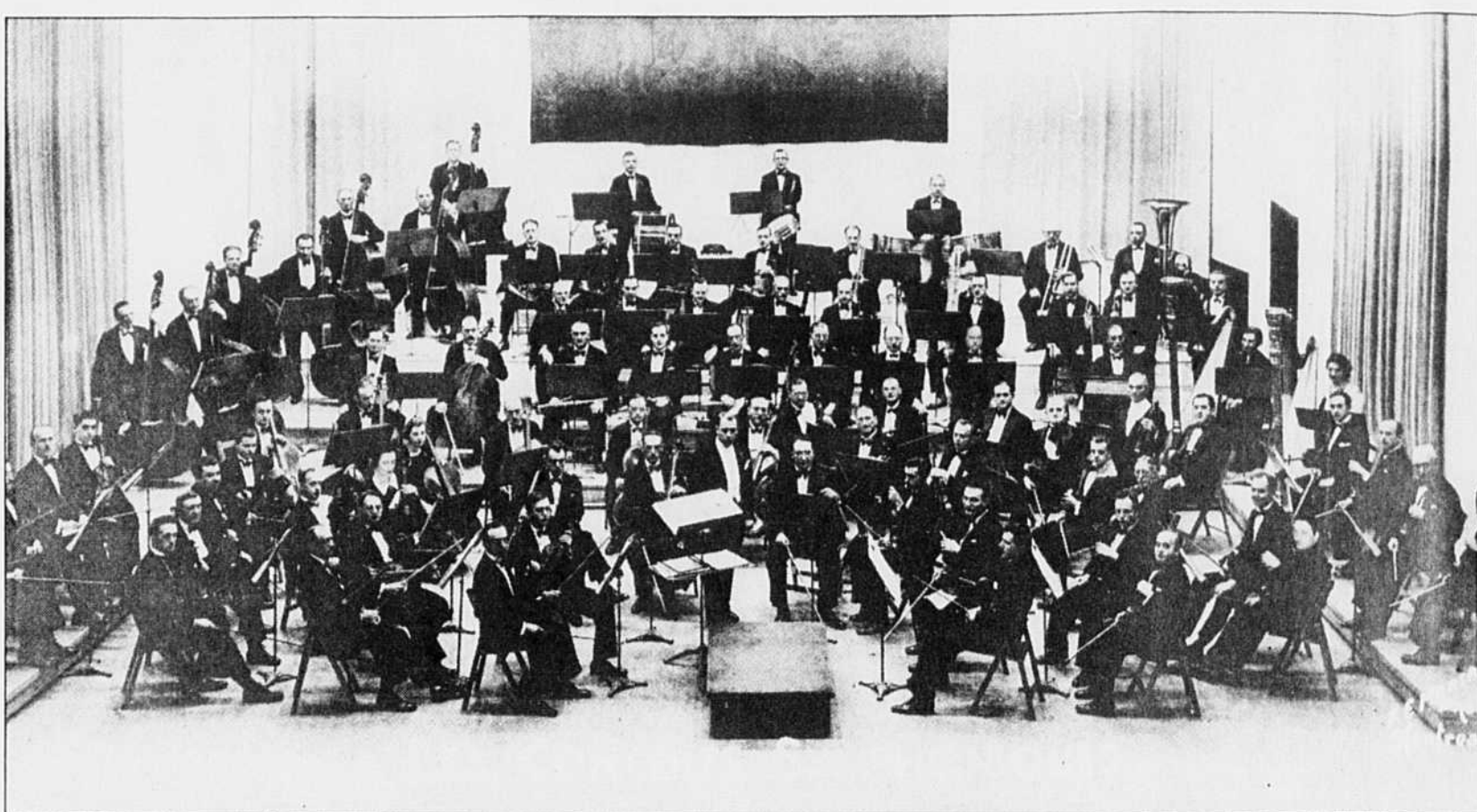
Ce qui n'exclut certainement pas des conversations fort intéressantes entre ces convives cultivés. Car personne ne doit trouver le temps long



en compagnie de M. Bélique, ce grand seigneur de l'OSM qui sait raconter comme pas un des souvenirs qu'il continue d'accumuler et qui pleure encore le vide créé par la mort de son ami Jean Lallemand, autre pionnier de l'OSM. Gilles Potvin qui a écrit l'album-souvenir des 50 ans de l'OSM en 1984 (Stanké) dédie cet ouvrage à Pierre Bélique qui, « durant plus de 30 années a dirigé de la coulisse et loin des feux de la rampe les destinées de l'OSM et qui a si largement contribué à son essor artistique et à son rayonnement culturel ». Un hommage plus que mérité aux dires de tous les artisans anciens et actuels de l'OSM.

Fort conscient de la chance qu'il a eu de naître dans un milieu bien nanti — « je dois tout à mes parents », dit-il — mais également fier de sa contribution à la vie musicale de Montréal et d'avoir connu « les personnalités les plus éminentes de notre siècle », Pierre Bélique éprouve une certaine nostalgie d constater qu'il fut le plus jeune de l'OSM et qu'il en est maintenant le doyen. Il se dit convaincu que « l'art décore une vie » et qu'il peut faire oublier le vieillissement, lui qui a préféré « épouser l'orchestre » plutôt que de fonder une famille, profitant ainsi d'une entière liberté.

Et entre deux concerts, trois voyages et quatre opéras, ce dilettante professionnel trouve le temps de faire chaque jour les mots croisés du *New York Times*, une habitude qu'il a prise dans son jeune temps. « Je ne les réussis pas toujours mais assez souvent », dit-il avec une orgueilleuse modestie.



L'Orchestre des Concerts symphoniques de Montréal (CSM), à ses débuts, sous la direction de Wilfrid Pelletier.

PHOTO LES ÉDITIONS INTERNATIONALES ALAIN STANKÉ

## ◆ Turner

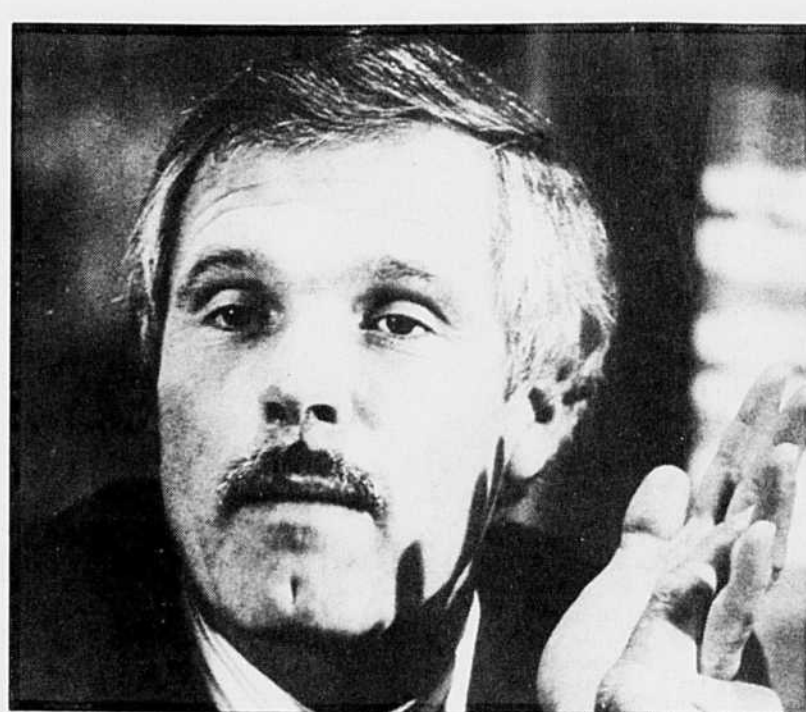
L'heure n'est manifestement pas aux remises en question à CNN, qui a augmenté sa part d'auditoire de 271 % en une seule semaine. De toutes façons, mieux vaut se faire accuser d'impartialité par l'ennemi que par l'allié même si en temps de guerre, l'impartialité en prend un sérieux coup d'un côté comme de l'autre. Et que l'on soit d'accord ou pas avec la couverture de CNN ces jours-ci, elle est encore ce que nous avons de mieux à nous mettre sous la dent ne serait-ce que parce qu'elle est là tout le temps, sentinelle infatigable et infernale qui nous tient sur le qui-vive et nous permet de rester au centre du volcan, quitte à en développer un complexe CNN, comme le soulignait un psychologue un peu hystérique cette semaine.

Marshall McLuhan annonçait il y a vingt ans l'imminence d'un village global. Depuis le déclenchement des hostilités au beau milieu du « prime time » d'un mercredi soir qui promettait d'être comme tous les autres, le village global existe. Ce soir-là, des millions d'habitants du village

global ont succombé au syndrome CNN. Le magazine *Time* rapporte que pas moins de 10 millions de foyers américains et 60 millions de foyers à travers le monde ont syn-tonisé CNN, découvrant à travers la friture des communications et le grésillement de trois voix, le miracle du direct.

Ce qu'ils ne savaient peut-être pas, c'est que le direct est la figure de proue de CNN depuis ce fatidique 1er juin 1980 où Ted Turner lança son « Chanel News Network » en promettant à ses abonnés des nouvelles 24 heures par jour jusqu'à la fin du monde. « Mis à part les problèmes de satellite, déclara Ted Turner, nous ne quitterons pas l'antenne avant la fin du monde. D'ailleurs nous serons là et nous couvrirons la fin du monde en direct. Ce sera notre dernier reportage. »

Ces propos rapportés dans CNN, *the inside story*, une enquête de Hank Whittemore publiée chez Little Brown and Compagny, étaient évidemment une figure de style comme seul Ted Turner sait en faire; une figure de style et un pied de nez aux



Ted Turner

PHOTO AP

gros et gras réseaux de CBS, NBC, ABC, qui ont d'abord perdu la face avant de perdre le monopole de l'information, le jour où Ted Turner a décidé de prendre ses rêves pour la réalité.

À cette époque-là, Ted Turner qui n'avait pas encore épousé Jane Fonda ni fait sa marque dans le jet-set américain, n'avait qu'une envie : prouver qu'il était plus fin et meilleur que les grands réseaux américains. Non pas qu'il connaissait l'information mieux qu'eux. À vrai dire, ce self-made man du Sud, fils d'un homme d'affaires qui se tira une balle dans la tête à 52 ans, champion de la course de volier, vainqueur de la Coupe America et propriétaire des Braves d'Atlanta, ne connaissait rien à rien de l'information. Même qu'il avait la réputation de crier sur tous les toits que les nouvelles l'emmerdaient royalement. Et pourtant à 40 ans, il décida de risquer la totalité de sa fortune (100 millions) dans un canal de nouvelles continues diffusé par satellite, une entreprise que son entourage qualifia de périlleuse sinon de carrément suicidaire. Turner comme de raison n'écoula personne, préférant suivre son idée et surtout sa vision d'un pays sinon d'une planète câblée.

Le rebel millionnaire avait beau ne rien connaître à l'information, cela ne l'empêchait pas d'avoir un flair du tonnerre pour les grands tourments de société ni de prédire l'avenir et d'y voir des millions de foyers reliés les uns aux autres par satellite. Et dans ces foyers, il imagina des millions d'abonnés demandant à être informés 24 heures sur 24. Le modèle existait déjà à la radio. À la télé, c'était du jamais-vu. Ted Turner sauta tête la première, sourd aux critiques, aux mises en garde et aux railleries des grands réseaux. Pour ces derniers, le câble était un phénomène marginal, et l'information un mal nécessaire qui récoltait de piètres cotes d'écoute, attirait peu de commanditaires et dont le seul avantage était de leur conférer une certaine crédibilité. Turner allait leur servir une magistrale leçon d'humilité. Recru-

tant des professionnels de l'information en rupture de banc avec les grands réseaux, Turner entreprit de changer la face de l'information et d'administrer un choc culturel à la télévision. CBS, NBC et ABC allaient s'en mordre les doigts. Ils allaient surtout être obligés de suivre le courant.

Ted Turner avait vu juste. Dans les mois et les années qui suivirent l'inauguration de CNN, les grands réseaux américains augmentèrent subitement le nombre de leurs émissions d'information. Ils aménagèrent leurs studios à la façon CNN, c'est-à-dire en plantant leur ancre au milieu d'une salle de rédaction ouverte et trépidante alors que les ancres par le passé avaient toujours parlé sur un fond en carton. Chose plus étonnante encore, les grands réseaux acceptèrent subitement d'interrompre la programmation régulière lorsqu'une nouvelle d'importance le commandait. Ils n'avaient plus tellement le choix. CNN était toujours là avant eux, avec ses correspondants postés aux quatre coins du monde, toujours prêts à annoncer une crise ou une catastrophe, toujours munis d'un satellite ou d'une ligne micro-onde pour le faire.

Ainsi en fut-il un certain mercredi soir de prime-time alors que les habitants du village global se préparaient à un soir de télé comme tant d'autres, alors qu'ils furent brutalement surpris en plein souper. Ce soir-là ils écoutèrent plus qu'ils ne regardèrent. Ils écoutèrent trois voix dans la nuit incendiaire leur annoncer le début de la guerre; trois voix retenant leur souffle et retenus à l'Occident par un fil tenu et radiophonique que les autorités irakiennes ne voulaient pas couper. Pas tout de suite du moins. Les lignes de CBS, NBC, ABC pouvaient bien mourir les unes après les autres, Saddam avait décidé que la fameuse *Voice of America* serait portée par un unique haut-parleur, le plus rapide, le plus efficace, celui dont les satellites s'élevaient comme autant de tentacules et tissent chaque jour le village global que nous ne pensions jamais habiter.

# PARSIFAL

de RICHARD WAGNER  
deuxième acte, version de concert  
avec

**JESSYE NORMAN**

Kundry

**SIEGFRIED JERUSALEM**

Parsifal

**OSKAR HILLEBRANDT**

Klingsor

**FRANZ-PAUL DECKER**

chef

Choeur de l'OSM - Iwan Edwards

**Le 4 février à 20 h 00**

Salle Wilfrid-Pelletier, Place des Arts

Billets: 842-2112 ~ Prix: 20 \$, 30 \$, 50 \$

**Orchestre symphonique de Montréal**

en collaboration avec **LE DEVOIR**

## LE DEVOIR

présente:



# DES JARDINS

RICHARD

**17 AU 20 AVRIL, 20h30**

RÉSERVATIONS: (CLUB SODA) 288-2525  
TICKETRON

Les Producteurs  
SHOW-SUR

CKAC73AM

TICKETRON

Club Soda

5240 avenue du Parc Inf. 270-7848  
Billets au Club Soda et Ticketron



Conservatoire  
d'art dramatique  
de Montréal

## Les jumeaux d'Urantia

de Normand Canac-Marquis

mise en scène de  
Louise Laprade

du 25 janvier au 2 février 1991  
à 20 heures  
relâche le 27 janvier

au Studio-théâtre Jean-Valcourt  
100, rue Notre-Dame Est  
Montréal  
métro Champ-de-Mars

Entrée libre avec laissez-passer  
R.S.V.P.: (514) 873-4283

## Le facteur réalité

de René Gingras

mise en scène de  
Robert Lalonde

du 31 janvier au 2 février 1991  
à 20 heures  
et le 3 février à 15 heures

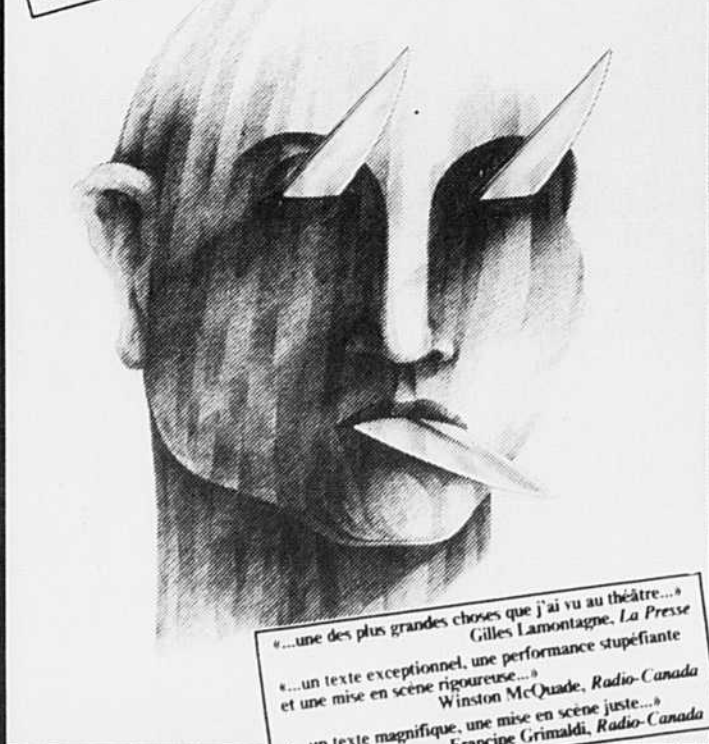
à la maison de la Culture Frontenac  
2550, rue Ontario Est  
Montréal  
métro Frontenac

Entrée libre avec laissez-passer  
R.S.V.P.: (514) 873-4283

Gouvernement du Québec  
Ministère des  
Affaires culturelles

Québec

SUPPLÉMENTAIRES  
JUSQU'AU 16 FÉVRIER



«...une des plus grandes choses que j'ai vu au théâtre...»  
«...un texte exceptionnel, une performance stupéfiante  
et une mise en scène rigoureuse...»  
Winston McQuade, Radio-Canada  
«...un texte magnifique, une mise en scène juste...»  
Francine Grimaldi, Radio-Canada

Dans la solitude des champs de coton

ESPACE  
GO  
THEATRE **KOLTÈS**

mise en scène de **Alice Ronfard**  
avec **René Gagnon** et **David La Haye**  
DU 15 JANVIER AU 9 FÉVRIER À 20H00 - 5066, RUE CLAR  
RÉSERVATIONS: 271-5381 ET RÉSEAU ADMISSION: 522-1245

LE DEVOIR

**CINÉMA**



Mia Farrow, l'épouse de Woody Allen, interprète le rôle titre dans *Alice*.

## Woody Allen finement drolatique

**Alice**

Scénario et réalisation : Woody Allen. Avec Mia Farrow, William Hurt, Alec Baldwin, Keye Luke, Joe Mantegna, Cybill Shepherd. Images : Carlo di Palma. (États-Unis 1990). V. o anglaise à l'Égypte. V. française au Dauphin, 106 min.

**Odile Tremblay**

RIEN DE TEL qu'un bon Woody Allen pour apaiser les rigueurs de l'hiver. Son dernier-né était ici très attendu, précédé par la rumeur venue du Sud qui nous annonçait un de ses grands crus. Voici enfin *Alice* dans nos salles. Précisons-le tout de suite : le film se range dans la catégorie finement drolatique plutôt que féroce satyrique. Beaucoup de charme, pas trop de grincements; on fait dans l'ultraléger. Mais *Alice* est fou, sympathique, rythmé. Moi, j'ai eu le coup de foudre.

On eut été déçus du contraire; Dieu merci, les habituels ingrédients alléniens composent le menu du jour : du sexe, des remises en question, une psychanalyse devant son divan. Les incontournables, quoi ! Mais, les intellectuels maladroits et timides ne font plus partie de la distribution (Woody ne joue d'ailleurs pas dans son film). Changement de cible : C'est sur les riches oisifs, oisifs surtout, coiffés et manicurés, que le cinéaste de Brooklyn darde aujourd'hui son oeil moqueur.

Le film est une espèce de conte de fée moderne, qui n'est pas sans rappeler les aventures d'une autre Alice, celle que Lewis Carroll lançait au XIXe siècle à l'assaut du pays des merveilles. Toutes deux sont investies de pouvoirs extraordinaires. L'une et l'autre découvrent de l'autre côté du miroir un monde où le fantastique est roi.

Pleins feux sur la Alice des temps modernes à qui Allen a prêté les traits de sa propre épouse Mia Farrow. Perles, col Claudine et étoile de vision : La belle patricienne étire des jours creux et las entre le salon de coiffure et les fines boutiques, avec un crochet par la garderie où elle récupère des enfants élevés par les bonnes. L'appartement familial a été

ciselé à la gloire de la sobriété et du bon goût, le mari, Doug (William Hurt) est beau, riche et distant. Que manque-t-il à Alice ? Tout. La vie s'envole entre ses doigts manicurés.

C'est le cheminement de cette femme vers l'épanouissement et la libération que le cinéaste explore ici. Car, heureusement, un amant viendra réveiller ses ardeurs endormies. Joe (Joe Mantegna) lui fait redécouvrir les joies et les leçons de l'amour, tandis que la magie secoue la cage de son quotidien. Entre en scène un mystérieux Chinois, le dr Yang (l'acteur Keye Luke, hélas décédé cette semaine), qui concocte de non moins mystérieux philtres et dirige une fumerie d'opium où il fait bon s'étendre. En buvant des décoctions d'herbage, Alice devient invisible, vole au-dessus des toits de New York (une scène superbe), converse avec des fantômes, rend dans une réception tous les hommes amoureux, etc. Le film est baigné d'effets spéciaux, d'envoies, de spectacles qui, à tout moment, font dériver *Alice* du côté du film fantastique.

Autre élément essentiel ici : la musique. Woody Allen (que l'on sait également clarinettiste) a choisi lui-même les pièces instrumentales qui ponctuent comme une vraie respiration les scènes du film. Les airs de tango, de rumba, de jazz, participent à l'action au même titre que les personnages, créent tout autant d'effets comiques ou dramatiques.

Quant aux acteurs, on leur a dit de s'amuser, et ils s'amuse. Tout le monde joue légèrement à côté de ses souliers. Alice est un conte et chacun des héros se doit d'en remettre un peu (surtout William Hurt qui interprète son rôle de mari avec le sérieux d'un pape), ce qui contribue d'ailleurs à la loufoquerie du film. Moins bavard que bien des précédents Allen, et optimiste (ça étonne !), chevillé à l'action, particulièrement bien rythmé et drôle tout en douceur, *Alice* dégage une sorte de fraîcheur pétillante vraiment irrésistible. Tout à coup, le cinéaste de l'éternelle névrose s'est plu à changer de registre, à entonner un chant joyeux. Du meilleur Woody !

## Une fulgurante revanche posthume

**L'Atalante**

De Jean Vigo, copie restaurée par la Cinémathèque Gaumont sous la direction artistique de Pierre Philippe et Jean-Louis Bompont. Avec Michel Simon, Dita Parlo, Jean Dasté, Louis Lefebvre, Gilles Margaritis, Fanny Clar, Maurice Gilles, Raphaël Diligent. Scénario : Jean Guinée. Adaptation et dialogue : Jean Vigo et Albert Riera. Image : Boris Kaufman, Louis Berger, Jean-Paul Alphen. Musique composée et dirigée par Maurice Jaubert. France, 1933-1990, 98 minutes. Au Complexe Desjardins.

**Francine Laurendeau**

*L'ATALANTE* n'est pas une abstraction, un objet de musée. C'est un film qui vit, que l'on projette régulièrement. La dernière fois, c'était la Cinémathèque québécoise il y a deux ans. La télévision de Radio-Canada le programmat l'automne 1988 dans le cadre des *Trésors de la Cinémathèque québécoise*. Eh bien ce qu'on nous présentait jusqu'à ce jour était incomplet, tronqué, défiguré.

Et le grand événement du dernier Festival de Cannes fut sans contredit la version restaurée présentée par Pierre Philippe et Jean-Louis Bompont de la Cinémathèque Gaumont. Cette nouvelle *Atalante* sort enfin à Montréal : à ne rater sous aucun prétexte. Ceux qui ont vu les versions précédentes seront éblouis par les séquences inédites qu'ils découvriront. Ceux qui ne connaissent pas le film seront éblouis tout court devant un des chefs-d'œuvre de l'histoire du cinéma.

Permettez-moi une courte digression sur le titre. C'est seulement récemment que j'ai eu la curiosité d'en connaître l'origine : un dictionnaire mythologique m'a appris qu'*Atalante*, héroïne grecque, était, à la course à pied, la plus légère et la plus rapide des mortelles.

Chaste, elle avait imaginé, pour ne pas se marier, le stratagème suivant : elle n'épouserait que celui qui la vaincrait. Mais les prétendants vaincus auraient la tête tranchée. Il y eut beaucoup de victimes. Et c'est uniquement par la ruse qu'Hépoméne gagna la course. Il avait pris soin de poser sur la piste trois merveilleuses pommes d'or que sa concurrente eut la faiblesse de ramasser.

En marinier inspiré, c'est le nom que Jean (Jean Dasté) a donné à son bateau. Le film commence le jour où



*L'Atalante*, à la fois poème d'amour aux accents surréalistes, documentaire lyrique sur la vie des mariniers et portrait fantaisiste et gouailleur d'un original, le Père Jules, fabuleusement interprété par Michel Simon.

il épouse Juliette (Dita Parlo), une jeune femme qui n'était jamais sortie de son village. Les gens de la noce suivent le couple à travers la campagne jusqu'au quai où est accostée la péniche dont l'équipage se compose également d'un jeune mousse et du Père Jules (Michel Simon).

Même si Jean et Juliette s'aiment profondément, l'acclimatation à la demeure flottante n'est pas toujours facile pour la jeune femme. Et c'est ainsi qu'après une dispute, elle décide d'aller faire un tour en ville. Mais Jean se fâche et à son retour, la péniche a disparu. Heureusement que le Père Jules veille sur les amoureux.

On ne raconte pas *L'Atalante*, à la fois poème d'amour aux accents surréalistes, documentaire lyrique sur la vie des mariniers et portrait fantaisiste et gouailleur d'un original, le Père Jules, fabuleusement interprété par Michel Simon. Mais c'est aussi, dans le vrai sens du terme, un film maudit.

Jean Vigo a vingt-sept ans quand, en 1932, il fait la connaissance à Paris d'un gros éleveur camarguais, Jacques Louis-Nouze, ami de Léon Blum et passionné de cinéma. Après lecture du scénario intitulé *Les Can-*

ces, Louis-Nouze décide de produire le premier film «dramatique» de Vigo. *Zéro de conduite* sort en avril 1933 pour être interdit par la censure quatre mois plus tard. «Pour sa fronde anarchisante, commente Pierre Philippe, et ses atteintes à l'image des pouvoirs publics, des prêtres, et peut-être aussi pour la fugace exhibition d'un sexe d'enfant».

Mais son fidèle producteur croit en son talent et le cinéaste n'entreprend pas moins en novembre 1933 le tournage de *L'Atalante*. Il est malade. Atteint de septicémie, il mourra huit mois plus tard sans savoir qu'après une présentation «corporative» où le film est très mal accueilli par les exploitants de salles, les distributeurs de la Gaumont décident de prendre en main le sort de *L'Atalante* qu'on réduit de 89 à 65 minutes. Une boucherie.

On taille aussi sans vergogne dans la musique originale de Maurice Jaubert pour lui substituer une chanson en vogue qui deviendra le nouveau titre du film : *Le Chaland qui passe*. La suite des avatars de l'unique long métrage de Jean Vigo (*Zéro de conduite* est un moyen métrage) est douloureusement interminable. Signalons que si, au cours des années,

le film a été débarrassé de l'adjonction du *Chaland qui passe* dans sa bande-son et à son générique, il n'en a pas pour autant recouvré sa forme première. Et comme le négatif d'origine a disparu...

Mais à partir de 1989, le vent tourne. Vouant sans doute réparer, la société Gaumont, qui a acquis le matériel en souffrance de *L'Atalante*, lance une solide opération salvatrice. À la Cinémathèque française, on découvre de nouveaux éléments. On étudie les copies en circulation. Début 1990, un vrai miracle : aux Archives britanniques du film, on trouve une copie datant de 1934 et antérieure au remontage sacrilège. À la Cinémathèque de Bruxelles, on découvre une copie du *Chaland qui passe* contenant des plans non retenus dans les réfections subséquentes.

Bref, Pierre Philippe et Jean-Louis Bompont, de la Cinémathèque Gaumont, se retrouvent devant une profusion inespérée de matériel inédit. La marche nuptiale à travers la campagne. Juliette et Jean qui font la lessive en chantant. Une première fugue de Juliette. L'errance du Père Jules dans Paris à la recherche de Juliette. Le délire surréaliste de Jean qui étire un bloc de glace. Et le Père Jules à demi-nu qui, exhibant ses tatouages, introduit une cigarette dans son nombril. (Cette séquence étrangement provocatrice aurait sans doute attiré les foudres de la censure.) Enfin, le réalisateur avait renoncé à un trucage, prévu dans le découpage, selon lequel le Père Jules, voulant montrer au jeune couple ses talents de lutteur, se dédouble et lutte contre lui-même : on a réalisé le trucage.

Bien sûr, la copie est belle et le son impeccable. L'image a été réparée, lubrifiée, bichonnée. Pour la première fois au monde, expliquaient fièrement à Cannes les gens du laboratoire, on a restauré la piste sonore d'un film ancien en «tout numérique», procédé qui consiste à prendre les éléments sonores de la meilleure qualité possible (souvent des morceaux isolés de film nitrate, négatifs optiques, copies d'époque, etc) et à les copier directement sur support digital. Le son peut ainsi être analysé et copié sans aucune dégradation autant de fois que nécessaire.

Bref, une *Atalante* que Vigo lui-même n'aurait pas osé espérer. Une fulgurante revanche posthume. À ne rater sous aucun prétexte.

PHILIPPE CAUBÈRE · NATHALIE ROUSSEL · DIDIER PAIN · THÉRÈSE LIOTARD

UN FILM DE YVES ROBERT

**LE CHÂTEAU DE MA MÈRE**

D'APRÈS L'ŒUVRE DE MARCEL PAGNOL

2<sup>e</sup> SEM

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

BROSSARD MAIL CHAMPLAIN

SHERBROOKE MAISON DU CINÉMA

CARREFOUR LAVAL 2330 BOUL. LE CARREFOUR

DRUMMONDVILLE CAPITOL

**Le chef-d'œuvre du cinéma français, réalisé en 1934, enfin présenté dans sa version intégrale et restaurée!**

**"...UN VÉRITABLE JOYAU D'UN ROMANTISME VIRULENT..."**

— PREMIÈRE

**"...UN FILM GLORIEUX ET AUDACIEUX..."**

— PRÉSENCE DU CINÉMA FRANÇAIS

**"LE CLOU DU FESTIVAL DE NEW YORK."**

— NEW YORK TIMES



avec l'inoubliable **MICHEL SIMON**

UN FILM DE JEAN VIGO

MICHEL SIMON DITA PARLO JEAN DASTÉ

GILLES MARGARITIS et LOUIS LEFEBVRE

MUSIQUE MAURICE JAUBERT IMAGES BORIS KAUFMAN

UNE PRODUCTION JACQUES LOUIS-NOUZE



LE BISTRO ST DENIS

**A L'AFFICHE!**

DESJARDINS COMPLEXE DESJARDINS

1:20 - 3:30 - 5:30 - 7:30 - 9:30

**FAMOUS PLAYERS**

**INFO-FILM 866-0111**

11h00 à 22h00

"Philippe Noiret, toujours grandiose, nous livre encore une performance magistrale."  
— Pierre Leroux JOURNAL DE MONTRÉAL

"Une mise en scène élégante et bien maîtrisée."  
— PREMIÈRE

**PHILIPPE NOIRET · ROBIN RENUCCI**

**FAUX ET USAGE DE FAUX**

UN FILM DE LAURENT HEYNEMANN

ALAIN TERZIAN PHOT. FAVET USAGE DE FAUX, LAURE KILLING

PRODUCTION JEAN-CLAUDE BRUAT · BERNARD PIVOT · AVEC JEAN-MARC ROBERTS · CHRISTEL EGAL

LAURENT HEYNEMANN (MONTAGE) JEAN-MARC ROBERTS (MONTAGE) PAUL POUCHOT (THOMAS QUE L'ON CROYAIT)

MUSIQUE PHILIPPE SARDÉ (MONTAGE) MESSINE FRAPPELLOTTA · PIERRE CINE

**Le PARISIEN**

12:35-2:50-5:05-7:20-9:35

**ALICE ALICE**

**ALICE ALICE**

**ALICE ALICE**

**ALICE ALICE**

ALEC BALDWIN BLYTHE DANNER JUDY DAVIS

MIA FARROW WILLIAM HURT KEYE LUKE JOE MANTEGNA

BERNADETTE PETERS CYBILL SHEPHERD GWEN VERDON

UN FILM DE WOODY ALLEN

VERSION FRANÇAISE

LE DAUPHIN BEAUBIEN PRÈS D'IBERVILLE

VERSION ORIGINALE ANGLAISE

ÉGYPTIEN 1455, RUE PEEL

## THÉÂTRE

## Finie l'adolescence, le Grand Théâtre de Québec a 20 ans!

Jocelyne Richer

CE N'EST pas tous les jours qu'un ministre se fait traiter, et par voie de télégramme s'il vous plaît, de « malapris » par son prédécesseur. C'est pourtant ce qui est arrivé au ministre des Affaires culturelles de l'époque, François Cloutier, le 16 janvier 1971, jour de l'inauguration officielle du Grand Théâtre de Québec. Le télégramme avait été expédié par un Jean-Noël Tremblay rouge de colère, outré de recevoir son carton d'invitation... au moment même où l'inauguration avait lieu!

Il faut dire qu'entre la construction de l'édifice, entreprise en 1967, et l'inauguration six ans plus tard, le gouvernement du Québec, avec l'élection des libéraux de Robert Bourassa, avait changé de couleur. Ministre unioniste de 1966 à 1970, Jean-Noël Tremblay a rendu presque à terme un projet déjà entrepris par le gouvernement Lesage (la première pellette de terre ayant eu lieu en 1965).

Devenu bien sage avec les ans, le Grand Théâtre de Québec a connu la célébrité dès sa naissance, à cause d'un graffiti en béton qui aujourd'hui n'attire même plus les regards. « Vous êtes pas tannés de mourir, bande de caves! C'est assez! », ce cri du cœur du poète Claude Péloquin, hymne à la vie coulé par Jordi Bonet dans une murale faisant dans les 50 tonnes, en a excité plus d'un, pour finir par trouver écho à l'Assemblée nationale.

La grogne allait bon train chez nos élites et l'écrivain Roger Lemelin, notamment, jura de ne jamais mettre les pieds au Grand Théâtre. Toujours ministre au moment où l'inscription fut gravée, M. Tremblay proposa de la cacher pudiquement sous un drapeau du Québec!

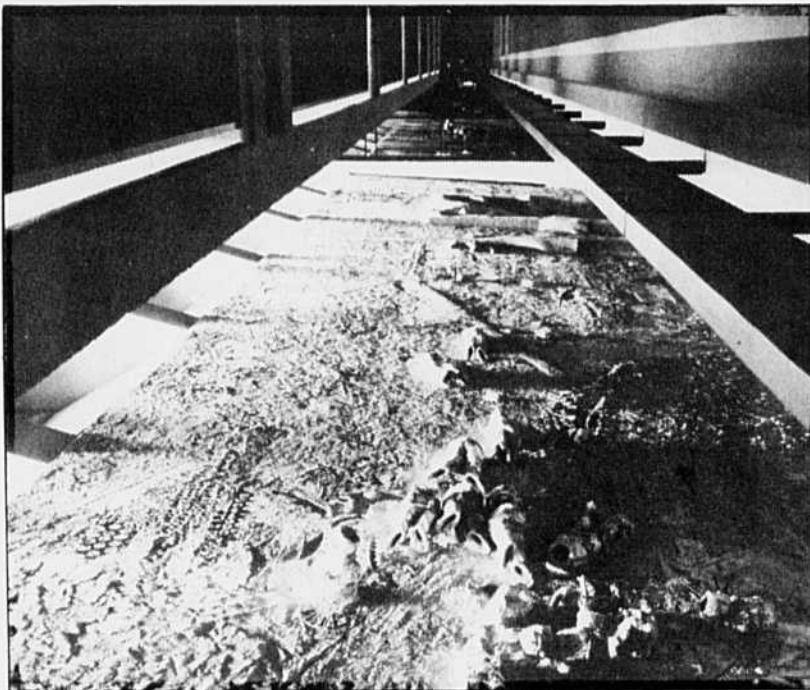
Toujours est-il que les élections ont eu lieu, que François Cloutier a pris les rennes du ministère et que la murale est demeurée nue. Détail intéressant : à l'origine, le projet de construction prévoyait un vaste foyer pour mettre en valeur la fameuse murale, foyer qui au bout du compte ressemble davantage à un hall que le spectateur peut très bien arpenter sans voir l'œuvre tellement la perspective s'en trouve réduite.

Peu importe, aujourd'hui tout est rentré dans l'ordre. M. Lemelin continue de fréquenter le Grand Théâtre et des millions de spectateurs ont fait comme lui depuis les vingt dernières années. L'an passé seulement, on y a donné 340 représentations et le taux d'assistance a atteint 80 %.

On a peine à imaginer ce que serait Québec sans le Grand Théâtre. Pourtant, dans les années soixante, années d'effervescence et de révolution tranquille, la capitale du Québec ne disposait d'aucun lieu adéquat pour accueillir les grandes compagnies théâtrales, les orchestres symphoniques et les grandes manifestations culturelles. Montréal, elle, avait déjà sa Place des Arts.

En 1966, quand il dirigea les Affaires culturelles, ministère embryonnaire à l'époque, Jean-Noël Tremblay souhaitait bâtir une « Cité des arts », au Bois de Coulange, véritable carrefour de la culture en pleine nature. On y aurait trouvé un Grand Théâtre, bien sûr, mais aussi des annexes du Musée du Québec réservées à l'art traditionnel ou contemporain et un conservatoire de musique et d'art dramatique, le tout dans un environnement champêtre, bordé de grands arbres et sillonné de petits sentiers. On croit rêver.

« Le Québec a raté sa chance, alors, d'édifier un complexe culturel d'envergure », regrette M. Tremblay,



qui se console en croyant que son projet était peut-être trop avant-gardiste, trop révolutionnaire pour l'époque.

Il se souvient que pour réussir à convaincre le premier ministre Johnson de la pertinence de doter Québec d'une institution culturelle majeure, il avait abordé la question sous l'angle économique. « Je lui ai présenté une étude de rentabilité qui comparait les spectacles culturels et les spectacles sportifs. Le secteur culturel l'emportait. J'ai eu son adhésion. »

Devenu depuis collaborateur du ministre fédéral Marcel Masse, M. Tremblay n'est pas peu fier du résultat obtenu, surtout que, selon lui, la qualité de la salle Louis-Frédéric est exceptionnelle à tous points de vue : acoustique, proportion entre la salle et la scène, équipements, dégagements latéraux, loges, etc. Il la

considère même supérieure à la salle Wilfrid-Pelletier de la Place des Arts, où « lors de la présentation de Boris Godounov par le Ballet Bolchoï, en 1967, il fallait aller dans la rue entre les actes pour changer les décors! »

Directrice générale de l'institution depuis trois ans, Michèle Mercier dit recevoir régulièrement des compliments de la part des artistes pour la qualité de la salle Louis-Frédéric, qui compte 1800 places. « Elle se compare avantageusement aux meilleures salles au Canada. Son vaste espace scénique lui permet d'accueillir de grandes productions comme Nelly et Napoléon. »

En 20 ans, le Grand Théâtre, financé à 48 % par l'État, a traversé diverses crises de croissance, mais, soutient Mme Mercier, « il sort maintenant de l'adolescence en pleine



**Le Grand Théâtre de Québec a connu la célébrité dès sa naissance, à cause de ce graffiti en béton. « Vous êtes pas tannés de mourir, bande de caves! C'est assez! », ce cri du cœur du poète Claude Péloquin, hymne à la vie coulé par Jordi Bonet dans une murale faisant dans les 50 tonnes. Ci haut, l'actuelle directrice générale, Michèle Mercier.**

santé ». En cette période de récession et de rationalisation des fonds publics, elle dit n'avoir reçu aucune indication à l'effet que le gouvernement souhaiterait diminuer sa part ou se retirer de quelque façon que ce soit du financement du Grand Théâtre.

Née dans le scandale artistique, avec la murale de Jordi Bonet, l'institution a connu plus tard d'autres scandales quand, il y a quelques années, on a mis en doute sa gestion financière. Minée par le geste d'un administrateur qui avait emprunté les fonds de la billetterie pour son usage personnel, l'image du Grand Théâtre en avait pris un coup, mais s'est rétablie depuis. Aujourd'hui, l'actuelle directrice n'a en bouche que les mots « consolidation », « efficacité », « rationalisation », « productivité », « utilisation optimale des ressources ».

Résultat : le temple dédié à « la bande de caves » n'a jamais été en aussi bonne santé financière. Les déficits se sont résorbés, un équilibre entre les revenus et les dépenses a été atteint l'an passé, et on enregistre même des surplus! Cette situation est due, selon elle, à une gestion « extrêmement rigoureuse » allée au dynamisme des dirigeants.

Un exemple? « Il n'y a pas si longtemps, le Grand Théâtre ne produisait que sept spectacles par année. Les autres spectacles étaient diffusés par des producteurs extérieurs qui louaient nos salles. Cette année, il en produit 55, soit le quart de toutes les productions diffusées ici. »

Ceci dit, Mme Mercier est persuadée que l'avenir est aux coproductions. Elle veut développer le partenariat avec les compagnies résidentes (Théâtre du Trident, Orchestre symphonique de Québec, Club musical de Québec et Opéra de Québec) resserrer les liens et faire équipe avec elles. « La formule de la coproduction permet de faire à deux ce qu'on ne pourrait pas faire seul. On minimise ainsi le risque. »

Cette même philosophie de gestion l'amènera à développer le volet cinématographique, en s'associant avec la Cinémathèque québécoise pour des projections-concerts (comme ce fut le cas l'an passé avec *City Lights* de Charlie Chaplin).

L'idée à la base consiste à ne pas perdre de vue que le public évolue. Plus de gens vont voir moins de spectacles, et ils n'iront pas nécessairement voir ce qu'ils affectionnaient il y a 20 ans. Une consigne : choisir avec soin les spectacles offerts et préférer la qualité à la quantité.

Le public évolue, certes, mais il ne change pas suffisamment. Aussi, on souhaite trouver le moyen d'attirer un public plus diversifié, les adolescents et les enfants nommément... et la moitié de la population de Québec qui n'a jamais franchi le seuil du Grand Théâtre...



**PARFAITEMENT NORMA**

un film de YVES SIMONEAU

À COMPTER DU 1<sup>er</sup> FÉVRIER

## CINÉMA

## Comme à la télé

## Flight of the intruder

Un film de John Milius. Scénario : Robert Dillon et David Shaber d'après un roman de Stephen Coonts. Avec Danny Glover, William Dafoe, Brad Johnson, Rosanna Arquette, Tom Sizemore. Images : Fred J. Koenekamp. Musique : Basil Poledouris. (États-Unis 1990). En v.o. anglaise aux cinémas Centre Eaton, Versailles, Greenfield Park, Laval, 116 min.

Odile Tremblay

CÔTÉ « timing », ça tombe vraiment pile. Tandis que les téléjournaux diffusent en direct du Golfe les images de la guerre « Nintendo », que les vétérans du Vietnam, affolés par le conflit en cours, sortent leurs pancartes à San Francisco et scandent : « Jamais plus », « Flight of the intruder » vient nous mettre des bombardements plein la vue, ressuscite les raids d'hier, projette sa guerre des étoiles sur grand écran. Le synchro-

nisme est paraît-il fortuit, mais le film de John Milius, qui aurait sans doute fait peu de bruit en temps normal, prend du coup le train de l'Histoire en marche.

Des films traitant de la guerre au Vietnam, il y en a eu pourtant un joli paquet, les uns meilleurs que les autres, « The Deer Hunter » et « Apocalypse Now » demeurant à ce chapitre indétrônables. « Flight of the intruder » n'est pas de taille à leur faire concurrence, avec ses personnages simplistes, son scénario exsangue. Mais, les images de ses bombardements aériens se révèlent parfois saisissantes de réalisme. On est bien placé pour le savoir, puisqu'elles ressemblent vraiment à ce qu'on voit ces jours-ci à la télé. Avec la cible qui apparaît à l'écran et qu'un missile désintègre, avec les feux d'artifice des tirs anti-aériens, avec les vertigineux « loopings » des avions qui modifient leur axe de seconde en seconde. Quant à la musique de Basil



Danny Glover (devant) et Brad Johnson se retrouvent derrière les frontières ennemies dans le film dirigé par John Milius.

## MUSIQUE CLASSIQUE

CE SOIR, SAMEDI 26 JANVIER

LA PETITE MUSIQUE DE NUIT DE  
CIEL MF  
PRÉSENTE À 22:00

- concerto armonici nos 4-5-6 (Wassenaer att. Pergolesi)
- double concerto pour piano no 10 (Mozart)
- Rhapsody in blue (Gueršwin)
- symphonie no 103 (Haydn)

DEMAIN SOIR, 22:00  
SPÉCIAL MOZART

- une petite musique de nuit K. 525 (Mozart)
- concerto pour piano no 17 (Mozart)
- symphonie no 104 (Haydn)
- symphonie no 40 K. 550 (Mozart)

**ciel 98.5**

RENSEIGNEMENTS: 527-8321

Poledouris, elle se compose surtout de bruitage, ce qui vient renforcer l'aspect « guerre des étoiles » du film.

Ne cherchez pas d'intrigues ici, il n'y en a pas. Ou si peu. L'action se passe en 1972 sur un porte-avion américain qui navigue au large des côtes du Vietnam. Le lieutenant Jake Grafton (Brad Johnson) pilote un bombardier de chasse. Son copilote a été abattu à ses côtés et il ronge son frein. Surtout, que le ministre commandant (Danny Glover), toujours hurlant et aboyant, lui commande des missions sans gloire. Mais, avec son nouveau partenaire Virgil (William Dafoe), un vétéran rompu à tous les combats, Jake entreprend un raid interdit en sol ennemi afin de bombarder un dépôt de missile, au risque d'être conspué par l'armée.

Le film a pour thème les amitiés viriles qui surnagent seules quand le patriotisme et les idéaux politiques, au fil du quotidien de la guerre, en ont pris pour leur rhume.

« Flight of the intruder » est d'autant plus actuel qu'il ne reste pas collé au conflit du Vietnam. À l'encontre des autres films sur le sujet, le pays et sa population demeurent cachés, presque inexistantes. Ici, peu de corps à corps dans les savanes et la brousse humide. 95 % des manœuvres se déroulent en plein ciel ou sur l'eau. L'action pourrait avoir lieu n'importe où, en Irak entre autres. De plus, le scénario n'est pas vraiment anti-guerre. Il exalte plutôt les instincts bellicieux et l'amour du danger, ce qui, dans le contexte actuel, alors que les Américains cherchent à garder le moral, tombe pile également. Le film devrait leur plaire.

Mais, les caractères ne sont guère fouillés. Rien de plus conventionnel que cette histoire d'hommes qui jouent dur, se colletaient, enfouissent leurs émotions, serrent les dents dans la mort. Quant aux acteurs, ils ne font pas de miracles. La sensibilité et les nuances n'ayant pas beaucoup d'espace au registre de leurs personnages. Les dialogues soulèvent quand même un certain nombre de réflexions sur le sens de la guerre qui prennent toute leur résonance aujourd'hui. Mais, « Flight of the intruder » demeure avant tout un film d'images. À voir pour le ciel sillonné, les avions, les raids. Comme à la télé.

**IL FAUT VOIR OU REVOIR**

à 6h30 de LUC BESSON

**Nikita**

et à 8h45 de LUC BESSON

**LE GRAND BLEU**

VERSION LONGUE ORIGINAL

CHACUN DES FILMS

**3,99\$**

**QUARTIER LATIN**

858, Ste-Catherine est 849-0041

Dimanche MIDI 30 ALICE 4.99\$

14h15 BOUGE PAS, MEURS... 4.99\$

16h30 LA GARE 4.99\$

Sous les auspices de la  
Chambre de commerce italienne au Canada

**PIRELLI** **MAPEI**

**BANQUE LAURENTIENNE** **ciel 98.5** **ALLIANCE VIVAFILM** **LE DEVOIR**

ont le plaisir d'inviter 300 cinéphiles  
à venir célébrer le génie de Fellini  
dans le cadre de la première nord-américaine de

**FEDERICO FELLINI**

**LA VOCE DELLA LUNA**

Le mercredi, 6 février, à 19 h 30,  
au Théâtre Maisonneuve de la Place des Arts

Retournez ce coupon-réponse à: CONCOURS « LA VOCE DELLA LUNA »  
à l'Alliance Vivafilm, 355 Place Royale, Montréal, H2Y 2V3

Nom: \_\_\_\_\_ Âge: \_\_\_\_\_

Adresse: \_\_\_\_\_

Ville: \_\_\_\_\_ Code postal: \_\_\_\_\_

Tél.: \_\_\_\_\_ Tél. bureau: \_\_\_\_\_

Le tirage aura lieu le 30 janvier ■ Cette annonce paraîtra dans la presse du 19 au 26 janvier 1991 ■ La valeur des prix est de 2400\$ ■ 150 gagnants recevront leur laissez-passer double par la poste ■ Le texte des règlements est disponible chez Vivafilm ■

UNE PRÉSENTATION DE BELL CANADA

Le cinéma IMAX  
au Vieux-Port  
de Montréal

**PLANÈTE BLEUE**

« Frissons garantis! »  
O. Tremblay, Le Devoir

Un nouveau regard sur la Terre. Le tout dernier film IMAX.

**Bell** **CKAC 750 AM** **CITE** **CFTM** **IMAX** **CFC 600** **CFC 92.5**

RENSEIGNEMENTS: 496-4629

EN VENTE CHEZ  
ADMISION  
(514) 522-1245  
1-800-361-4595

# LE DEVOIR

# le plaisir des livres

Montréal, samedi 26 janvier 1991

## Voyage au bout de la haine

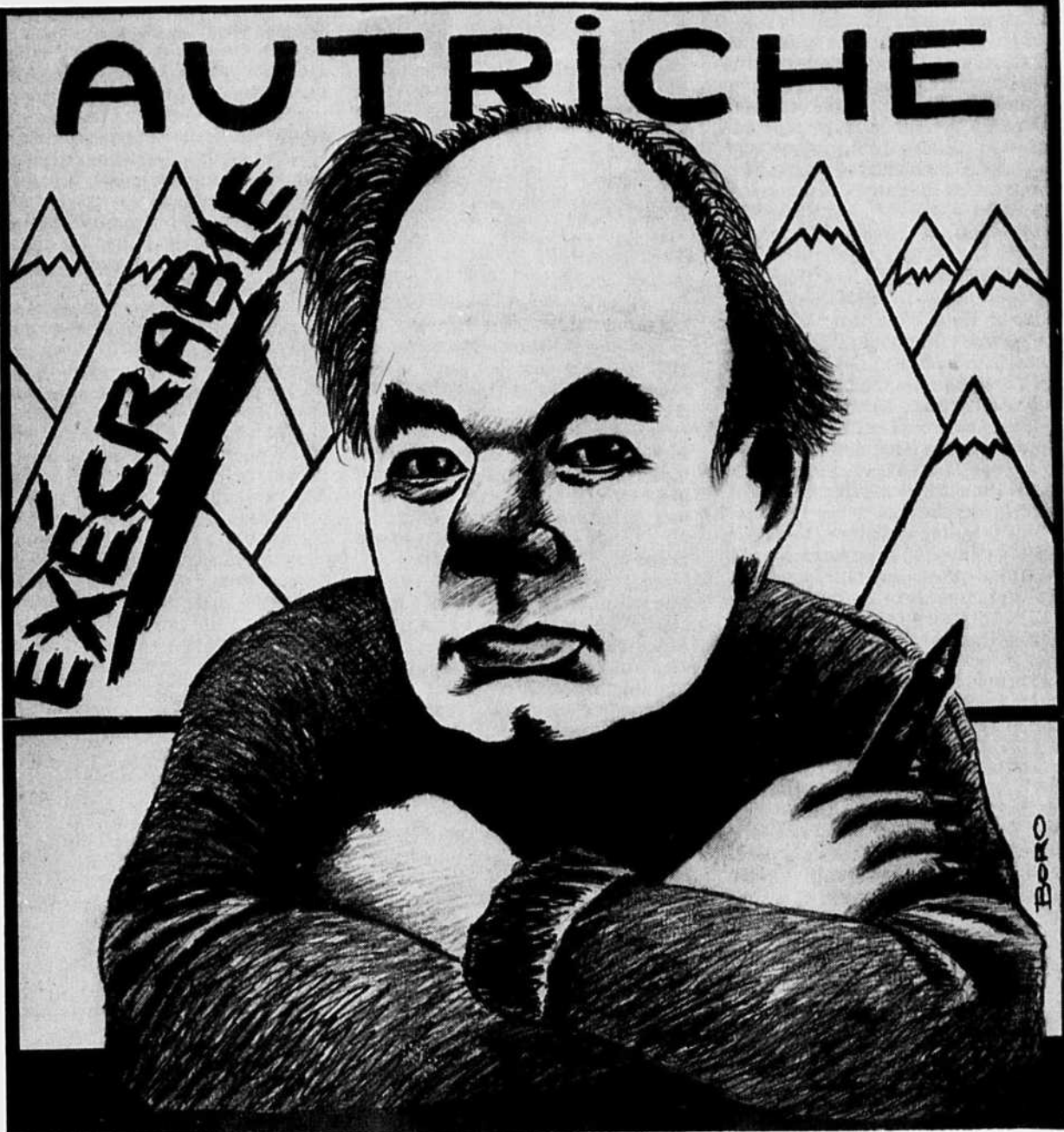
Robert Lévesque

DANS LA CAVE, l'un de ses ouvrages autobiographiques, le personnage de Thomas Bernhard, commis dans un magasin de Salzbourg, allait toujours « dans le sens opposé ». Il devait aller à tel endroit ? Il partait dans le sens opposé. Instinctivement dans le sens opposé.

C'est dans le sens opposé que cet Autrichien a écrit une œuvre à nulle autre pareille, la plus obsessionnelle des œuvres littéraires, qui continue celle de Louis-Ferdinand Céline comme « épuiseur de haine », mais aussi celle de Marcel Proust dans l'ambition du projet littéraire; long souffle d'écrivain qui a tout balayé sur son passage, influences, institutions, familles, patrie; long voyage au bout de la haine dont le roman ultime, *Extinction*, paru en 1986 trois ans avant sa mort, et qui est traduit admirablement par Gilberte Lambrichs chez Gallimard, est un chef-d'œuvre, livre-monstre que l'on craint, connaissant Thomas Bernhard, d'aborder; j'en ai repoussé la lecture plusieurs jours, sachant que c'est un livre qui vous prend en otage du premier au dernier mot (410 pages sans paragraphes).

Dans son testament, lorsqu'il est mort à 58 ans dans sa ferme fortifiée d'Ohlsdorf en Haute-Autriche, Thomas Bernhard a interdit à l'État autrichien, aux théâtres autrichiens, la production de ses œuvres. Aujourd'hui, pour voir un Thomas Bernhard (sa dernière pièce créée à Vienne, *Heidenplatz*, fut un scandale et un triomphe), les Autrichiens passent la frontière. On ne connaît pas de cas semblable dans l'histoire de la littérature moderne.

Peter Handke, écrivain autrichien, déteste l'Autriche, pays-comparses du troisième Reich qui, l'Allemagne vaincue, n'a vécu ni dénazification ni épuration; mais dans le cas de Bernhard, qui vécut comme un désastre son éducation dans le système scolaire national-socialiste, le rejet viscéral de tout ce qui est Autriche alla jusqu'à l'obsession, obsession mise au service de la littérature dans une écriture lacinante, obsédante, maniaque, répétitive, insistante, véritable musique textuelle et torrentielle qui s'apparente aux mouve-



ments de rondo, scherzo, vivace et furioso.

« Je hais cet État, ai-je pensé (écrit-il dans *Extinction*), je ne puis faire autrement que de haïr cet État et ne ne veux rien avoir à faire non plus avec cet État, ou du moins seulement autant qu'il est absolument

indispensable, ai-je pensé. Cet État a si souvent apporté la preuve de son manque absolu de caractère qu'on ne peut plus l'accepter, même si tous les jours et dans tous les lieux possibles et imaginables et dans toutes les circonstances possibles et imaginables il se qualifie de socialiste, de

progressiste, de démocratique, peu importe, c'est un État horrible et sans caractère, impudent, ai-je pensé, qui n'a jamais eu honte de son horreur et de son manque de caractère et de son impudence ».

Comme son personnage du *Faiseur de théâtre*, vieil acteur qui ra-

dote, réduit aux tournées d'auberges de province, Thomas Bernhard a poussé jusqu'au génie dans tous ses « narrateurs » ce qu'il appelle lui-même « l'art de l'exagération ». Son personnage de professeur de littérature allemande qui vit à Rome et devise avec un disciple dans *Extinction*, Franz-Josef Murau, se déclare même « le plus grand artiste de l'exagération que je connaisse ». Et Bernhard d'écrire : « Ce jour-là j'ai dit à Gambetti que l'art d'exagérer est, à mon sens, un art de surmonter, de surmonter l'existence, ai-je dit à Gambetti. Supporter l'existence grâce à l'exagération, finalement grâce à l'art de l'exagération, ai-je dit à Gambetti, la rendre possible. Plus je vieillissais, plus je me réfugiais dans mon art de l'exagération, ai-je dit à Gambetti ».

Dès le début de *Extinction*, Thomas Bernhard-Murau déclare : « Si nous en avons la possibilité, nous devrions nous proclamer vieux fou à quarante ans au plus tard et tenter de pousser à l'extrême notre folie. C'est la folie qui nous rend heureux, avais-je dit à Gambetti ».

Toute l'œuvre de Bernhard est une incessante répétition des mêmes thèmes, des mêmes obsessions, qu'il module sur tous les rythmes, les étirant sur tout un roman, le long d'une pièce, ou les jouant en accéléré, le temps d'une phrase. Comme Kafka, Proust, Céline, Bernhard pousse plus loin les discours (que ce soit de crainte, d'angoisse, d'admiration ou de haine) et la forme de ces discours. Il y a de la générosité dans la haine chez Thomas Bernhard, une générosité qui n'appartient qu'aux plus grands écrivains.

*Extinction*, comme la *Recherche* de Proust, est la mise en place d'une œuvre à naître, alors que le narrateur s'apprête à l'écrire. Murau, qui vient d'apprendre par télégramme la mort de ses parents et qui va retourner en Autriche le temps des funérailles, laisse entendre qu'il se prépare à écrire quelque chose sur sa famille, sur Wolfsegg le domaine familial d'où il a fui, où la « villa des enfants » servait de quartier aux jeunes hitlériennes. « Mais il a toujours été évident pour moi, et c'est devenu encore plus évident ces derniers temps, que ce récit doit être fait par

Voir page C-8 : Bernhard

## Les malentendus d'une guerre

### GUERRE DU GOLFE

Le dossier secret  
Pierre Salinger et Éric Laurent  
Éditions Olivier Orban  
Paris, 1990, 302 pages.

Jocelyn Coulon

LA GUERRE DU GOLFE n'a pas commencé le 16 janvier lorsque les forces de la coalition multinationale ont attaqué des objectifs irakiens au Koweït et en Irak. Non. Tout cela a commencé quelque part au début de 1990, quelques mois avant l'invasion du Koweït par l'Irak. Et, pour bien comprendre les événements que nous vivons présentement, il faut absolument lire l'incroyable bouquin de Pierre Salinger et Éric Laurent sur les origines de ce conflit.

Les auteurs sont des journalistes connus. Salinger, ancien attaché de presse du président John F. Kennedy, a déjà signé une dizaine d'ouvrages alors que Laurent est un journaliste spécialiste de l'essai et du roman d'espionnage. Ce livre, ils l'ont écrit en quelques semaines grâce, disent-ils, à des documents secrets et des entrevues exclusives. Cela donne un ouvrage qu'on lit d'un trait, sans s'arrêter tellement on veut savoir ce que les principaux protagonistes se sont dits pendant les mois qui ont précédé et suivi la date fatidique du 2 août 1990 où le monde s'est réveillé en apprenant avec stupeur que l'Irak venait de faire main basse sur le riche émirat de Koweït.

Pour les auteurs, l'Irak a trompé tout le monde, surtout ses amis, alors que l'Amérique et bien des pays arabes n'ont pas bien évalué la détermination de Saddam Hussein et surtout ne lui ont pas adressé des signaux fermes sur leur opposition à l'invasion du Koweït. C'est que le dictateur de Bagdad est exaspéré par l'attitude de l'émirat, qu'il a protégé pendant toute la guerre irako-iranienne, et qui maintenant repousse les demandes financières de son protecteur. Hussein tonne, insulte, plaide et demande que justice soit faite envers son pays. Rien n'y fait, l'émir de Koweït demeure intraitable devant les énormes besoins financiers de Bagdad.

Les États-Unis, bien sûr, veillent au grain. Dès février 1990, des diplomates et des sénateurs américains se succèdent à Bagdad pour écouter les doléances de Saddam Hussein, le flatter en reconnaissant son rôle clé pour le maintien de la stabilité dans la région, le mettre en garde contre toutes actions qui gêneraient les intérêts des Américains et de leurs alliés. Saddam Hussein est bien d'accord. Il passe son temps à rassurer l'Amérique et à dire à ses représentants comment il désire sincèrement une alliance entre les deux pays.

Les Américains répondent de façon contradictoire. Hussein se fait de plus en plus exigeant. Le 25 juillet, le président irakien reçoit l'ambassadeur américain, April Glaspie, pour un ultime entretien. Les deux pays vont se faire des aveux et s'échanger des menaces. Partant du Koweït, Mme Glaspie déclare que « Washington n'a pas d'opinions sur les conflits

Voir page C-8 : Salinger

## Heil Heidegger !

### MARTIN HEIDEGGER

Éléments pour une biographie

Hugo Ott  
Payot, 1990, 420 pages.

L'OMBRE DE CETTE PENSÉE

Heidegger et la question politique

Dominique Janicaud  
Jérôme Millon, Grenoble, 1990, 185 pages.

HEIDEGGER ET L'ESSENCE DE L'HOMME

Michel Haar  
Jérôme Millon, Grenoble, 1990, 252 pages.

LE LANGAGE HEIDEGGER

Henri Meschonnic,  
PUF, 1990, 396 pages.

LA RAISON NARRATIVE

Jean Pierre Faye,  
Balland, 1990, 464 pages.

Heinz Weinmann

LE LIVRE de Victor Farias, *Heidegger et la nazisme* (1987), a provoqué une onde de choc dont l'écho ne s'est pas encore dissipé. Par un retournement ironique, il a interrogé celui qui a fait de l'interrogation la tâche même de la philosophie. Farias a démasqué brutalement ce que la dissimulation et le louvoiement ont réussi à cacher jusqu'à cette entrevue-testament du *Spiegel* publiée à la mort du philosophe en 1976.

En effet, pendant les dix mois de son rectorat à l'université de Fribourg, loin d'avoir tenté d'empêcher

le « pire » comme il le prétendait, Heidegger, nazi convaincu et premier « Führerrekter » de l'Allemagne, a « mis au pas » (*gleichschalten*), selon le jargon de l'époque, son université, c'est-à-dire liquidé toutes les instances démocratiques pour faire régner le « principe du Führer » dont il était un fervent promoteur. En témoigne notamment sa « Profession de foi envers Hitler et l'État national-socialiste » de 1933 et « L'Appel aux étudiants allemands » une semaine plus tôt : « Le Führer et lui seul est la réalité allemande d'aujourd'hui et de l'avenir, et sa loi ».

On ne salue pas autrement Saddam Hussein en Irak aujourd'hui : le totalitarisme « est » un langage historiquement récurrent, hélas jamais « dépassé », c'est ce que Jean Pierre Faye avait magistralement montré dans *Langages totalitaires*.

Mais l'acharnement hostile d'un Chilien inconnu contre le plus grand philosophe du 20<sup>e</sup> siècle, l'absence de définition de ce qu'il entendait par « nazisme », ses nombreuses erreurs ont vite fait de transformer l'accusateur en accusé. Levée de boucliers des philosophes français qui défendaient mordicus l'« Étant » du grand philosophe contre ce détracteur malveillant.

Cette fois, c'est un Allemand, professeur d'histoire sociale à l'université de Fribourg, qui essaie de voir clair dans le « cas Heidegger », plongé dans cette brume (méta)physique qui enveloppe souvent les montages de la Forêt Noire, la *Heimat* de Heidegger. Hugo Ott n'est pas philosophe. C'est très bien. Assez de gloses et de gloses sur les gloses sur les concepts heideggeriens et

leur traductibilité en français ! En bon historien, Ott nous présente des documents nouveaux qui permettent de mieux comprendre la trajectoire heurtée de vie du philosophe. Ainsi, ayant eu accès au fonds Husserl il éclaire d'un jour nouveau la défaillance humaine, pour ne pas dire la lâcheté, de l'ancien élève Heidegger face à son maître Husserl, juif autrichien, proscrit par les nazis. Heidegger, sans sourcilier, supprima la dédicace d'*Être et temps* (1927) à Husserl et prétexta une grippe pour ne pas avoir à lui rendre un dernier hommage lors de son enterrement.

L'éclairage important vient de la correspondance entre Jaspers et Heidegger, qui se sont connus, dès 1922, dans les cours de Husserl. Jaspers, marié à une juive, dès 1933, devient *persona non grata* pour Heidegger. Jaspers, philosophe-psychanalyste, préoccupé, depuis la défaite de l'Allemagne, par la question de la culpabilité, juge sévèrement l'absence de la moindre velléité de « remords » face à ses engagements nazis. Dans son rapport à la commission d'épuration il dit qu'« on ne peut pas, à mon avis, placer un tel professeur en face de l'actuelle jeunesse, pratiquement désorientée sur le plan intérieur. La jeunesse doit d'abord accéder à une pensée autonome ».

« Éléments pour une biographie », le sous-titre indique bien le propos du livre. Ne s'agissant pas d'une biographie exhaustive, l'auteur a exploré deux périodes clés : celle de la formation, des études théologiques, et le temps du rectorat.

Nouvelle pièce au dossier, le « cas Staudinger », ne laisse aucun doute sur le zèle du recteur Heidegger qui



Martin Heidegger

agit en « bon nazi ». Se servant des documents de la Gestapo, Heidegger écrit une lettre de dénonciation qui demande la révocation pure et simple du professeur Staudinger sous prétexte qu'il a sympathisé avec des mouvements pacifistes ! Accusation d'autant plus étonnante que Heidegger lui-même n'a jamais été soldat au front. La « dureté », la « combativité », la « décision » qui saturaient ses discours officiels masquent un être d'une très grande fragilité physique.

Après l'échec de son rectorat qui lui trouve des ennemis jusque dans

la hiérarchie nazi, Heidegger ne quitte jamais le parti nazi. Dès 1945, ce philosophe de l'« oubli de l'être », pose en « résistant » et « martyr » du Troisième Reich, « persécuté », « attaqué ».

Une chance pour lui, au moment précis où il est « brûlé » en Allemagne, le phénix Heidegger renait en France de ses cendres. Ni vu ni connu. Un jeune capitaine « dégradé » par Ott en lieutenant prend contact avec Heidegger et ouvre ainsi la « filière française ». Son

Voir page C-8 : Heidegger

## PIERRE SALINGER ERIC LAURENT GUERRE DU GOLFE LE DOSSIER SECRET



OLIVIER ORBAN

**DES LIVRES DE PAROLE**

Madeleine Gagnon  
*Chant pour un Québec lointain*  
poète  
vib éditeur/la table rase

Madeleine Gagnon  
**CHANT POUR UN QUÉBEC LOINTAIN**  
Une histoire du Québec proche et lointain qui vous invite à la fête des mots et de la poésie.  
104 pages — 14,95 \$

Renaud Longchamps  
**L'ÉCHELLE DES ÊTRES**  
Depuis trois milliards d'années, la vie nous impose sa loi: le poète peut-il s'évader de l'espèce?  
84 pages — 14,95 \$

Luc A. Bégin  
**IL N'Y EUT PAS DE RÊVE CETTE ANNÉE-LÀ**  
Des poèmes écrits en demi-lune, dans un silence de plumes, sa rage de couteau entre les mains.  
66 pages — 9,95 \$

Raymond Lévesque  
**LE P'TIT QUÉBEC DE MON COEUR**  
Plus de 100 chansons de celui qui a toujours chanté le petit peuple, ses rêves, ses illusions.  
246 pages — 16,95 \$

Raymond Lévesque  
**LE P'TIT QUÉBEC DE MON COEUR**  
Plus de 100 chansons de celui qui a toujours chanté le petit peuple, ses rêves, ses illusions.  
246 pages — 16,95 \$

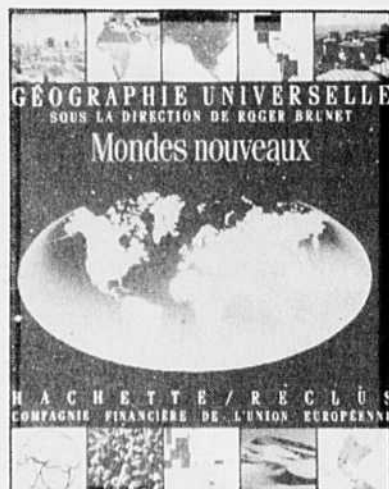
## LA VITRINE DU LIVRE

Guy Ferland

### MONDES NOUVEAUX

Géographie universelle  
sous la direction de Roger Brunet  
Hachette/Reclus  
552 pages

CET ALBUM richement illustré est plus qu'un atlas. Les auteurs, spécialistes de la géographie, visent la totalité. « Cette oeuvre a l'ambition d'être une représentation de l'état du monde et de l'état d'une science. Elle se présente sur une perspective ouverte, en un temps qui appelle des



synthèses sérieuses et une réinterprétation globale, tout ensemble, des espaces géographiques et de l'espace de la géographie. La totalité de l'espace mondial sera ainsi analysée, sous plusieurs regards et dans différentes reconstitutions régionales, afin de bien cerner et comprendre les diverses appartenances et identités respectives. »

### CES ESPÈCES QUI DISPARAISSENT

Jean-Christophe Balouet  
Éditions Ouest-France  
184 pages

« AUX QUATRE coins du monde, des centaines de milliers d'animaux et de plantes se préparent à disparaître à cause de l'homme, chassés pour être mangés, simples habitants de territoires dévastés, mis en vases ou poteaux d'enclos, animaux de laboratoires ou futurs manteaux. » Le paléontologue Jean-Christophe Balouet nous présente quelques-unes des espèces en voie d'extinction dans ce beau volume abondamment illustré.

### SERVITUDE HUMAINE

Somerset Maugham  
Julliard  
coll. « Parages »  
554 pages

CETTE OEUVRE monumentale de Somerset Maugham (1875-1965) a imposé l'auteur anglais en 1915. Ce roman d'apprentissage raconte « l'histoire d'un homme, de sa naissance à la maturité réconciliée, d'un homme vite éloigné des joies et des certitudes de l'enfance, tôt confronté aux questionnements de l'existence comme à ses incohérences et qui à toute force veut donner un sens à sa vie. »

### MITTERRAND, ISRAËL & LES JUIFS

Yves Azeroual et Yves Deraï  
Robert Laffont  
282 pages

« POURQUOI le président s'intéresse-t-il autant à l'histoire du peuple juif ? Le séjour, dans les années 70, de son fils Jean-Christophe dans un kibboutz a-t-il eu une influence sur

ses convictions ? Entre Jacques Attali et Claude Cheysson, par exemple, quel est le poids respectif, dans l'entourage présidentiel, des personnalités favorables à Israël et de celles qui soutiennent les Palestiniens ? La politique française au Moyen-Orient n'est-elle pas l'un des échecs du Président ? » Ces questions qui se posent actuellement avec plus d'acuité font l'objet des analyses des deux auteurs.

### LA POÉSIE QUÉBÉCOISE ACTUELLE

Madeleine Gagnon  
Le Préambule  
Coll. « L'Univers des discours »  
48 pages

« IL N'Y A pas de poésie sans feu. Il était une fois en Amérique, un peuple sans pays qui, faute de s'en être donné un par le feu des armes, s'est conquis, après des décennies de grande noirceur, une contrée apparue par le feu des mots du poème. » C'est par ces mots que débute la conférence qu'a prononcée Madeleine Gagnon à l'Université de Montréal, le 12 février 1990. Un avant-propos de Wladimir Kryszinski situe l'oeuvre de Mme Gagnon par rapport à la production québécoise.

YVES AZEROUAL et YVES DERAÏ



### MOSSAD

Clair Hoy et Victor Ostrovsky  
Libre Expression  
324 pages

VICTOR OSTROVSKY, né au Canada mais élevé en Israël, parle de son expérience d'agent du redoutable service secret d'Israël et fait des révélations fracassantes qui ont conduit, sous les pressions de l'État hébreu, à interdire pour un temps la diffusion de l'ouvrage aux États-Unis. Victor Ostrovsky raconte les dessous de l'opération militaire israélienne en territoire irakien qui détruisit, le 7 juin 1981, le chantier d'une centrale qui aurait permis à Saddam Hussein de posséder aujourd'hui sa bombe nucléaire.

### Mr & Mrs. BRIDGE

Evan S. Connell  
414 pages

Mr. & Mrs. BRIDGE sont en fait deux romans qui tracent le portrait croisé d'un couple d'Américains moyens dans les années trente. Une véritable autopsie qui oppose monsieur, persuadé d'être le mari idéal, vertueux et solvable, à madame, plus romantique, qui rêve du prince charmant et se languit. Paul Newman et Joanne Woodward interprètent le mari et l'épouse dans l'adaptation cinématographique de James Ivory qui sortira bientôt sur nos écrans.

Jean Royer

« CE QUE J'ÉCRIS est plus important que toutes les frasques que je pourrai faire pour qu'on me lise, me confie Anne Dandurand. Car ce que j'essaie de transmettre, qui est une ouverture du coeur, cela vaut toutes les excentricités », ajoute celle qui se présentait presque nue à une émission télévisée il y a quelques semaines.

L'ex-comédienne vient de faire paraître son premier roman, *Un coeur qui craque* (VLB Éditeur à Montréal et Messidor à Paris), qu'elle qualifie de « Journal imaginaire » et qui met en scène une jeune femme ordinaire stimulée par son écriture contre la misère quotidienne, aux prises avec la violence du monde et pour qui l'amour prend le visage de la compassion.

Depuis *La Louve-Garou* (La Plaine Lune, 1982), un recueil signé avec sa jumelle Claire Dé, Anne Dandurand avait publié deux autres titres : *Voilà c'est moi : c'est rier j'angoisse* (Triptyque, 1987) et *L'Assassin de l'intérieur/ Diables d'espoir* (XYZ, 1988). Mais c'est surtout la publication d'un de ses textes dans la défunte revue féministe *La Vie en rose* qui a provoqué tout un débat, il y a quelques années, et a fait de Anne Dandurand une figure de la littérature érotique.

La semaine dernière, l'austère CBC a convoqué le personnage médiatique qu'est devenue Anne Dandurand : une sorte d'effeuilleuse de la littérature québécoise. « Ils ont tourné durant huit heures un topo sur moi et sur le fait que j'écris de la littérature érotique. Nous n'avons même pas parlé du livre qui vient de paraître. Avec des termes extrêmement choisis et beaucoup de circonvolutions, les gens de CBC m'ont proposé le marché suivant : je ne me déshabillais pas pour eux et c'était local comme diffusion ou je me déshabillais pour eux et j'avais *coast to coast*. Bonjour le marché ! J'ai demandé à Joséphine Baker ce qu'elle en pensait et elle m'a répondu : « Tu le fais ! Se déhabiller est moins important que d'avoir des lecteurs. »

Anne Dandurand a donc imaginé un nouveau scénario. Celui de *La Bande des six* la montrait à l'écran de dos et en slip devant un choix de

Anne Dandurand

## «C'est sur la page que je suis le plus nue»



PHOTO JOSÉE LAMBERT  
Anne Dandurand

costume avant de revêtir une armure qui protégerait son coeur sensible, son « coeur qui craque », des méchants critiques de l'émission. Ainsi l'a-t-on vue presque nue à l'écran deux fois deux secondes. Le topo de CBC durera cinq minutes. C'est une sorte d'interview strip-tease où on la verra à sa table de travail : à force d'écrire, la romancière aura chaud et finira par enlever son chandail.

Pourquoi jouer ce jeu ? « Parce que même la littérature doit marcher avec les médias, aujourd'hui. Autrefois, il fallait aller à la cour et plaire au roi. Maintenant, les rois, ce sont les médias. Qu'est-ce que tu fais, comme écrivain ? Tu refuses le jeu complètement comme Ducharme ? Même cela est extrêmement médiatique et on ne peut pas être 400 Ducharme ! »

Comment alors construire son personnage médiatique ? Selon l'inspiration du moment, répond Anne Dandurand. « Comme la mort me presse et comme j'ai peur de la vieillesse, c'est sûr que la nudité et l'exhibition de la nudité est une des choses les plus innocentes et les plus vraies qu'on puisse faire. Je suis toujours étonnée que le fait de me déshabiller devant les caméras soulève des vagues. »

Mais le fait qu'une femme écrivain joue ce personnage d'effeuilleuse ne risque-t-il pas de la jeter dans un piège ? Déjà, des critiques ont commencé à distinguer « la littérature de ces dames » de celle des nouveaux jeunes hommes romanciers. Les médias risquent de sexuer la littérature.

« Ce n'est pas parce que je suis une femme que je me fais un personnage médiatique. Sans nommer personne, il y en a un qui est plus doué que moi en ville, n'est-ce pas ? Lui, dès son premier livre, il avait compris le jeu des médias. Mais son personnage de mâle semble avoir plus d'authenticité. Moi, la critique me traite plutôt de « dévergondée », tu comprends ? »

C'est sûr que mon personnage risque de sexuer le regard du critique et de m'aliéner une partie du public lecteur. De toute façon, je ne prétends pas écrire en dehors de mon sexe non plus et tant pis si on me lit comme étant une femme ! »

Dans *Le Coeur qui craque*, Anne Dandurand écrit : « Disons simplement que je remercie la littérature de me permettre de m'allonger à côté d'elle. »

Il n'y a pas que le personnage médiatique. L'écriture même de Anne Dandurand cultive l'érotisme à l'occasion. Déjà en 1988, Christian Mistral lui-même écrivait dans un hebdo de quartier à propos d'un livre de Anne Dandurand : « L'érotisme au féminin est chose si rare en littérature. Il faut un naturel spontané et quelque chose de tripatif dans le tempérament pour manier l'orgasme avec des paragraphes. »

L'érotisme est devenu une sorte de combat dans mes livres, précise aujourd'hui la romancière, une volonté d'affirmation, une réponse à des fantasmes typiquement masculins. Mais j'ai hâte qu'on passe à autre chose. L'érotisme, c'est comme l'arbre qui cache la forêt. Ce n'est pas la seule chose dont je parle dans mes livres. Même quand je suis dans une histoire extrêmement sexuelle, il ne s'agit pas uniquement de sexualité. L'écriture est d'abord une descente en soi et au coeur du monde. »

En même temps, Anne Dandurand veut marquer la distance qui sépare son Je personnel de son personnage médiatique et du personnage de la narratrice de son roman dont elle n'est, dit-elle, que « la partie réveuse. »

« Disons que la réalité du moi est beaucoup plus ennuyante. Je ne passe pas par les excès ni du Je médiatique ni du Je du roman. Par rapport à moi, le Je du roman est un personnage tordu, amplifié, disséqué. C'est une héroïne, infiniment plus courageuse que moi. Par ailleurs, entre le Je romancé et le Je médiatique, c'est le jour et la nuit. Le personnage médiatique est facilement logorrhéique tandis que le personnage du roman est de plus en plus muet. Le personnage médiatique a les coudées franches tandis que le personnage romanesque est dans l'incapacité d'agir. »

« Je voulais qu'on voit dans *Le Coeur qui craque* la métamorphose de la narratrice qui, d'abord écrivaine, se met à changer du fait même d'écrire. Ai-je réussi à faire saisir cela ? Probablement pas puisque les gens restent accrochés à l'idée du « journal imaginaire » et y cherchent encore une autobiographie de Anne Dandurand. Ma vie n'a aucune importance dans le roman. En fiction, tu prends la pointe d'une aiguille et tu contruis avec cela un cosmos. L'incident réel d'où part peut-être un chapitre n'a plus de rapport avec ce qui s'est écrit dans le roman. »

« J'aime une littérature du décapage du réel pour en faire quelque chose de plus universel. De telle sorte qu'on n'ait plus besoin de l'histoire personnelle pour écrire ce qu'on veut transmettre. J'adhère à toute cette lignée d'écrivains depuis Proust, avec Mistral et Hamelin, entre autres. »

Quand Anne Dandurand se sent-elle alors le plus nue ? Devant une caméra ? devant un amant ? ou dans le livre qu'elle vient de publier ?

« Sur la page. C'est là que je peux dire vraiment ce que je pense. Sur la page. Pour la caméra, oublions ça : la matière que tu donnes est triturée, montée et ce n'est qu'un fragment de moi qu'on montre sans que je puisse le contrôler. Devant un amant, il y a tout l'émotif qui s'y met et c'est très court aussi, de toute manière. C'est vraiment sur la page que je suis le plus nue tout le temps. Libre de faire et de dire ce que je veux. Libre d'être ce que je suis. Même si personne n'aimait ce que j'écrivais, je continuerais à écrire parce que c'est un espace où tout l'amour du monde est possible. »

## LA VIE LITTÉRAIRE

Guy Ferland

### Rimbaud au Québec

LE DÉPARTEMENT d'études françaises de l'Université de Montréal propose une série de conférences pour commémorer le 100<sup>e</sup> anniversaire de la mort d'Arthur Rimbaud. Michel Deguy, poète, théoricien et rédacteur en chef de la revue *Poésie*, prononcera la conférence inaugurale ayant pour titre *Poésie et croyance*, le mardi 29 janvier, à 17 h, salle M-415, Pavillon principal, 2900, boul. Édouard-Montpetit. Un vin d'honneur suivra la rencontre. Jean Larose, professeur au département et auteur de *La petite noirceur*, prononcera une conférence intitulée *Parade*, le

mardi 12 février, à 17 h au même endroit. Gilles Marcotte propose une allocution portant le titre *Fautes*, le mardi 19 mars, toujours au même lieu. Enfin Dominique Noguez tentera de *Ressusciter Rimbaud*, le mardi 26 mars dans le même local.

### Navarre publie en France

LE CARNETTISTE du Plaisir des livres, Yves Navarre, publie en avril un roman écrit à Montréal intitulé *Où sont amis que vent emporte*, chez Flammarion. C'est un retour d'édition en France pour Navarre qui avait publié précédemment chez Leméac éditeur.

### L'Académie française s'expose

UNE EXPOSITION intitulée *L'Académie française, coup d'oeil sur le XVII<sup>e</sup> siècle*, qui regroupe d'impressionnants documents, a lieu actuellement aux Archives nationales du Canada, 395, rue Wellington à Ottawa jusqu'au 17 mars. Parmi les documents exposés, on remarque le premier dictionnaire de l'Académie française, publié en 1694, le fauteuil et la tenue d'apparat de l'académicien et des bustes d'anciens membres comme Corneille, La Fontaine, Racine et Voltaire. En plus, on peut voir une collection de médailles, de

bannières, de portraits d'académiciens, de photographies et de reproductions sur toile de sculptures.

### L'Arménie au Québec

LES ÉDITIONS Libre Expression lancent cette semaine le roman d'Agop J. Hackyan et Jean-Yves Soucy intitulé *Un été sans aube*, le mercredi 30 janvier, à 17 h, au bar Le point de vue, 37<sup>e</sup> étage, Centre Sheraton, 1201, boul. René-Lévesque Ouest.

### Hommage à Roland Giguère

POUR LA FIN du mois de janvier placé sous le signe d'Orphée, la librairie Gallimard rend un hommage à Roland Giguère, poète, sculpteur et peintre, qui a poursuivi une réflexion profonde sur le rôle de la poésie. Dès le 26 janvier, on peut admirer quelques-unes des gravures et sculptures de Roland Giguère. Dimanche, le 27 janvier, à 14 h, les comédiens Monique Lepage et Jean Marchand liront des extraits de l'oeuvre poétique de Roland Giguère.

### Stop ou encore

RAPPELONS que la date limite de participation pour le concours Belle Gueule de nouvelles est le lundi 11 mars. La remise des prix aura lieu le mardi 23 avril dans le cadre du Festival national du livre qui se tient, comme chacun sait, du 20 au 27 avril. Pour toutes informations, écrire à :

Concours Belle Gueule de nouvelles, C.P. 983, Succ. C. Montréal, Qc. H2L 4V2.

### Prix de l'Académie canadienne-française

LES AUTEURS ou les éditeurs ont jusqu'au 28 février pour soumettre les recueils de poèmes au prix Alain-Grandbois et les essais au prix Victor-Barbeau qui seront décernés au printemps par l'Académie canadienne-française. L'auteur doit être de citoyenneté canadienne et l'ouvrage, écrit en français, doit avoir été publié entre le 1<sup>er</sup> janvier 1990 et le 31 décembre 1990. Les prix, de 5000 \$ chacun, seront attribués en mai prochain. Pour participer, on doit envoyer quatre exemplaires de chaque ouvrage avant le 28 février à l'adresse suivante : Académie canadienne-française, 5724, chemin de la Côte Saint-Antoine, H4A 1R9.

### Finalistes du Prix des Terrasses Saint-Sulpice

LE JURY du prix de poésie des Terrasses Saint-Sulpice de la revue Estuaire a déterminé les cinq finalistes qui sont : Geneviève Amyot pour *Corps d'atelier* (Le Noroit), Hugues Corriveau pour *Ce qui importe* (Les Herbes rouges), Michael Delisle pour *Chose vocale* (Les Herbes rouges), Louise Desjardins pour *La 2<sup>e</sup> avenue* (Le Noroit) et Denis Vanier pour *Les stars du rodéo* (Les Écrits des Forges). La remise des prix aura lieu aux Terrasses Saint-Sulpice ce mercredi à 17 h.

## Pour maîtriser les règles du français écrit

# LE FRANÇAIS POUR L'ESSENTIEL

Théorie et exercices conçus par  
André Brousseau, Nicole Garet,  
Lionel Jean, Jacques Leclerc

Un document indispensable à l'intention de ceux et celles qui, quotidiennement, doivent rédiger : correspondance, communiqués, travaux scolaires, comptes rendus, critiques.

Le français pour l'essentiel comprend :  
un manuel : 18,00 \$  
un cahier d'exercices : 9,95 \$  
un corrigé : 25,00 \$

En vente chez votre libraire

Un ouvrage conçu à partir d'une grille de correction qui permet à l'utilisateur d'évaluer ses forces et ses faiblesses. Une référence théorique complète, enrichie de nombreux exemples, divisée en quatre grandes sections :

Le module orthographe  
Le module grammaire  
Le module phrase  
Le module texte

Distribution en librairie : MEDIALIV  
539, boul. Lebeau, Ville Saint-Laurent  
(Québec) Tél. : 331-3916

## PRIX DE POÉSIE DU GOUVERNEUR GÉNÉRAL DU CANADA 1990

« Il faut lire *Les Cendres Bleues* comme on lisait au siècle dernier *Les Fleurs du Mal* »

Jean Royer  
Le Devoir

« Il faut lire *Les Cendres Bleues* pour son acharnement à débutsquer les spectres de l'enfance avec les armes noires de la poésie »

Monique Larue  
Le Devoir

« Un livre intense et très beau... »

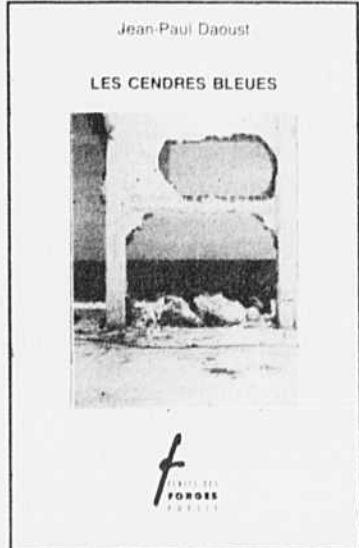
Paul Chancel Malenfant  
Voix et Images

« Il faut lire *Les Cendres Bleues* »

Jocelyne Felix  
Lettres Québécoises

« Je suis passé à l'état de choc »  
« Il faut lire *Les Cendres Bleues* ...pour la blessure »

Jean-Rock Boivin  
Voix



ÉCRITS DES  
FORGES  
POÉSIE

Louis-Paul Béguin

# Un retour vers l'enfance mythique



**Jean BASILE**  
Lettres  
▲ québécoises

LOUIS-PAUL BÉGUIN n'est pas un inconnu des lecteurs du DEVOIR de naguère. Il a tenu dans ses pages une chronique du bon parler français qui était un délice. Son combat était celui d'une langue droite, simple et correcte, une langue de bon sens comme la voulait Paul Léautaud. D'origine française mais Picard d'Amiens où on ne parle pas le français comme à Paris, il savait aussi qu'il faut respecter les usages régionaux significatifs, allant par là dans le sens de Littré.

Il a publié discrètement des poèmes et des pastiches, puis un journal intime sensible et franc, *Parcours parallèles* (éditions Janus). Il vient de publier tout aussi discrètement un livre attachant et étrange, *L'Ange pleureur*. Pour ceux qui ne le savent pas, l'ange pleureur est le nom qu'on a donné à la statue la plus célèbre de la cathédrale d'Amiens, chère à Ruskin et à Proust. C'est une vanité qui représente non pas vraiment un ange

mais un angelot qui sanglote appuyé sur une tête de mort.

Par ce titre, qui est évocateur et triste, Louis-Paul Béguin ouvre ses cartes d'entrée de jeu. Son roman est une méditation sur la brièveté de la vie, outre que c'est une réflexion sur l'exil, puisque le personnage principal du livre, Rémi (pour René en picard), a quitté sa Picardie originelle pour s'installer en Amérique.

S'agit-il d'un roman ou d'une biographie déguisée ? On ne le sait pas vraiment sauf qu'on voit très bien que Louis-Paul Béguin a puisé largement dans son expérience personnelle pour rédiger des pages dont l'émotion ne s'invente pas. On comprend tout de suite qu'il a voulu faire d'Amiens, sa ville natale, une sorte de ville mythique reliée à l'éternité de l'enfance, car c'est ainsi qu'elle lui apparaît dans sa mémoire d'exilé. C'est pourquoi il lui redonne son nom ancien de Samara. Mais les faits, eux, ne sont pas mythiques du tout puisque la première partie du livre se passe durant l'occupation allemande, au début des années quarante, une époque passionnante quand on est un garçon sensible, à l'instant que les sens s'éveillent.

Louis-Paul Béguin trace cent portraits touchants et simples de son

jeune héros, de sa famille, de ses copains. On voit très bien le petit café où Rémi a passé son enfance, à l'affût des potins qui ne manquent jamais dans ce genre d'endroit. On imagine le bruit des bottes allemandes et l'air brumeux qui donne au ciel picard ses teintes grises et roses. On vit avec lui ses peurs et ses curiosités de jeune adolescent. Ce sont les meilleures pages du livre.

Quand la guerre se terminera, Rémi partira aux États-Unis. Si on en juge par ce que Louis-Paul Béguin écrit dans son roman, on ne peut pas dire que les États-Unis sont un pays charmant. C'est là que le héros, qui a maintenant vingt ans, découvrira la violence, la misère, la vulgarité, le racisme, etc. Alors, c'est un nouveau départ jusqu'au moment où l'horizon s'éclaircit grâce à la douceur d'une femme, Jennifer, que Rémi rencontrera à Toronto où il s'est engagé comme professeur de français pour échapper à la « fournaise » américaine. Puis ce sera, enfin, la découverte de l'Amérique française par Québec avec ses « rues qui montent et qui descendent, les ruelles étroites, la douceur de vivre... ».

En réalité, Louis-Paul Béguin ne parle pas beaucoup du Québec car le sortilège du passé l'attire irrésistiblement. Il lui faudra revisiter Sa-

mara de nombreuses fois avant que le présent s'harmonise avec le passé. Quand Rémi retournera à Samara pour la dernière fois, il ne la reconnaîtra presque plus sauf que c'est là que sont « ses chers disparus, éternellement ». Alors, libéré du passé et de l'Ange pleureur, il rentrera à Montréal où sont « ses habitudes et ses rues familières ». Éternellement Picard, car « l'éphémère n'existe pas », il se sentira prêt à participer à l'émancipation politique du Québec « comme un ami qui vient en aide à un compagnon qui souffre ».

On ne peut pas réduire le roman de Louis-Paul Béguin au thème de l'exil même s'il en forme la trame principale. *L'Ange pleureur* a aussi des aspects troubles qui touchent à la sexualité déviante, un des puissants moteurs de l'être et, pourquoi pas, un des moteurs de l'exil considéré sous l'angle de la fuite. Le livre de Louis-Paul Béguin est donc aussi un roman d'initiation.

Alors, comment un jeune garçon découvre-t-il ses pulsions et comment réagit-il ? Rémi a pour sa mère, Manou, un amour presque inconsidéré qui touche au pur désir. Cet amour incestueux est une des chevilles du roman. L'affaire s'arrangera

par un *deus ex machina* bien romanesque. De même, Rémi adolescent sera attiré par un Alsacien blond, enrôlé de force dans l'armée allemande, qui est par dessus le marché l'ami de sa mère veuve. Là, quand l'inceste se conjugue avec l'homosexualité, ça sonne plus juste.

Pour des raisons historiques compréhensibles, on est peu sensible aujourd'hui à ce qu'on pourrait appeler l'érotisme de la guerre avec ses uniformes, ses dangers, ses héros et ses traîtres, dans lequel toute une série d'écrivains modernes, de Colette à Genet en passant par Cocteau, ont puisé. On trouvera dans le livre de Louis-Paul Béguin, qui est de cette famille d'écrivains, des détails inédits sur cet étrange sujet.

Le travail littéraire de Louis-Paul Béguin est tout à fait marginal, dans le meilleur sens du terme. L'écrivain n'adhère à aucune école. Il ne cherche pas un public. C'est une littérature pour soi-même. *L'Ange pleureur* est un livre inégal mais ses qualités sont ailleurs. Il est, à sa façon, unique comme tous les livres qui sortent de l'être intime comme témoignage d'un destin.

*L'Ange pleureur*, Louis-Paul Béguin, roman, 224 pages, édition Janus, Montréal, 1990.

Robert Choquette (1905-1991)

## Écrivain de radio et prince des poètes

Jean Royer

L'ÉCRIVAIN Robert Choquette, décédé le 22 janvier à l'âge de 85 ans, a initié la littérature radiophonique dont il est resté le maître durant 30 ans, avant d'être élu « Prince des poètes » en 1961.

L'homme fut aussi un animateur et un ambassadeur de notre culture. Membre fondateur de l'Académie canadienne-française en 1944, il en deviendra son président de 1978 à 1980. Jusqu'à l'année dernière, il fut assidu aux séances de l'Académie, confiait l'actuel président, Jean-Guy Pilon : « J'aimais son regard rieur, doucement malicieux, généreux, tolérant et indulgent ».

Cet humaniste de vaste culture était aussi un épiqueur d'agréable compagnie. Aussi, ajoutera M. Pilon, « il était l'élégance même : élégance physique, certes, mais surtout élégance du cœur et de l'esprit ».

Au milieu des années 1920, il apporte un souffle nouveau à la poésie de son époque avec le recueil intitulé *À travers les vents*, qui lui mérita un premier prix David. Pour comprendre la présence de Choquette, il faut se rappeler qu'il était le contemporain d'Alfred Desrochers, son ami, de Louis Dantin et d'Albert Pelletier, de Claude-Henri Grignon et de Germaine Guèvremont, sans oublier Alain Grandbois et Clément Marchand.

Le poète, célébré très jeune, a tout de suite déployé ses talents à la radio naissante. Mais c'est en 1935 qu'il écrit le premier radio-roman, *Le Curé de village*, à CKAC. L'auteur voulait écrire une œuvre à thématique urbaine mais le commanditaire a préféré un sujet régionaliste dans un Québec encore à majorité agricole et villageoise. En 1938, avec *La Pension Velder*, la vie urbaine mont-réalisait apparaît pour la première fois dans notre littérature, grâce à la radio de Radio-Canada. Puis, en écrivant *Métropole*, de 1943 à 1956, Cho-



Robert Choquette

PHOTO JACQUES GRENIER

quette portait à un sommet le radio-roman. L'année suivante, il déménagera avec ses personnages de *La Pension Velder* à la télévision de Radio-Canada où il poursuivra son exigence d'écriture.

Les critiques de l'époque reconnaissent la qualité de ses radio-romans à « résonance humaine », aux « pages exquises », grâce à la fraîcheur et à la souplesse de sa langue, écrivait André Laurendeau en 1941 : « L'œuvre radiophonique de Choquette (...) nous relie par l'habileté, l'intelligence, le charme, l'audace, le parti qu'il sait tirer d'un instrument nouveau, et par cette surveillance harmonieuse que l'écrivain exerce à l'égard de lui-même ».

Le poète ne fut pas moins prolifique que l'écrivain de radio. Son œuvre, publiée entre 1925 et 1967, couvre plus de 600 pages, dont la moitié réunit les 6 000 à 7 000 vers de *Suite marine*. Poète lyrique et néoromantique, il naviguera aussi entre le réalisme, le symbole et le sens de l'épopée. On retrouve ses *Oeuvres poétiques* en deux tomes chez Fides, dans la collection du Nénuphar.

Ce qui frappe, chez ce poète humaniste, c'est la rigidité de son instrument prosodique, malgré l'alternance de l'alexandrin et du vers li-

bre, en même temps qu'une plongée dans la thématique moderne de son époque : la ville, le progrès, la naissance de l'ère industrielle. Ce poète fidèle à la rime est pourtant sensible à ce qui se passe de neuf dans l'air du temps.

Sa poésie veut conquérir l'espace américain et le nommer dans la suite des civilisations et des cultures, sans oublier le Nord mythique (comme Desrochers), tout en renvoyant dos-à-dos les « régionalistes » et les « exotistes » qui l'ont précédé en poésie. Son vers sensuel et musical, de facture traditionnelle et parfois libre, veut retrouver la qualité de l'émotion ou de la pensée par le nombre de syllabes.

Le poète préfère à la poésie de laboratoire et d'intelligence celle qui « est faite, essentiellement, d'émotion et d'imagination », celle qui « doit transmettre au lecteur ou à l'auditeur un ébranlement de l'être tout entier ». Pour Choquette, « le poète doit être un créateur d'espoir malgré tout, — ou, si l'on préfère, un soutien, un consolateur ». Il ajoutera : « À la poésie pure je préfère la poésie pleine ».

Dès 1925, avec son recueil *À travers les vents*, il est salué par la critique. Louis Dantin vantera la « jeunesse » de cette poésie « séduisante et forte » : « la fraîcheur, la santé, les tons vifs, les sucs capiteux ; la flamme des sens, l'éclat du rêve, l'ardeur du zèle et de la foi ; l'âme veuleuse, inquiète, prête à recevoir tous les souffles pour l'essor des hautes aventures : la vie, en un mot, bouillonnante et proche de sa source ».

Le jeune poète ne décevra pas quand il publiera en 1931 ce qui reste son chef-d'œuvre : *Metropolitan Museum*. On y lit un choc des cultures dans un hymne à la civilisation américaine et à la vie moderne. Emporté par les forces régénératrices de l'Amérique, le poète évoque en 423 vers la préhistoire, les civilisations chaldéenne, assyrienne, grecque, ro-

maine et chrétienne.

Voilà « une œuvre d'art mûr », celle où « l'apprenti a atteint la maîtrise de sa tâche et surpris le secret de la beauté complète », écrira Louis Dantin en 1934, analysant l'originalité de l'œuvre : « *Metropolitan Museum*, écrit Dantin, c'est le destin total de l'homme, de ses origines à son terme, tracé en deux panneaux, le passé, le présent, avec une vue sur l'avenir ».

Le poète écrit avec exubérance : « Et de sentir autour de moi/ Se dérouler la Ville Folle/ Je ne sais quel aveugle émoi/ Quelle fièvre au-delà des paroles/ Multipliaient mon cœur en milliers de rayons/ (...) La ville était en moi comme j'étais en elle/ Essor de blocs/ élans d'étages/ tourbillons/ De muraille qui font chavirer la prunelle! ».

En 1953 paraît *Suite marine*, une épopée de l'absolu dont les milliers de vers tracent l'inquiétude du poète

devant l'indicible beauté. Cette œuvre d'inspiration et de facture plus traditionnelles lui valent plusieurs prix en France et au Québec.

Dans un recueil d'essais paru récemment aux Éditions des Forges, *La poésie au Québec, revue critique de 1989*, Claude Beausoleil a rendu un fort bel hommage à la poésie de Robert Choquette. Beausoleil conclut ainsi son texte sur une œuvre qu'il nous invite à fréquenter : « Lire aujourd'hui la poésie de Robert Choquette, c'est écouter un chant d'universel et voir une géométrie immense en mouvement ». L'homme bien au cœur de cette vaste entreprise poétique, l'homme en majuscule, pense et souffre. Pris dans des pulsions d'enthousiasme, il poursuit sa route *À travers les vents*, les joies et les tourments. Il dit à voix haute la volonté de durer, la mélancolie, la mer et ses miroirs dépliant les images de la destinée ».

Québec/Amérique félicite  
ses deux lauréats aux prix du  
Gouverneur général 1990

GÉRALD TOUGAS

La Mauvaise Foi

ROMAN - 1990

La Mauvaise Foi

GÉRALD TOUGAS

« La Mauvaise Foi,  
une œuvre majeure,  
un chef d'œuvre »

REGINALD MARTEL - LA PRESSE

« Un livre sublime,  
La Mauvaise Foi »

LUCIE CÔTÉ - LA PRESSE

267 PAGES - 22,95\$

ISBN : 2-89037-506-4

CHRISTIANE DUCHESNE

La Vraie Histoire du chien de Clara Vic

ROMAN/JEUNESSE - 1990

La Vraie Histoire

du chien de

Clara Vic

CHRISTIANE DUCHESNE

« Coup de foudre...  
tellement une belle  
histoire, ça fait pleurer...  
Livre adorable »

MARIE-FRANCE BAZZO

114 PAGES - 6,95\$

ISBN : 2-89037-421-1

ÉDITIONS QUÉBEC/AMÉRIQUE

POUR SAVOIR OÙ COMMENCER À BÂTIR  
CE MONDE MEILLEUR...

Collection PAIX



**Victor-Léry Beaulieu**  
**VOTRE FILLE**  
**PEUPLEUSE**  
**PAR**  
**INADVERTANCE**

Dans le sillage de Beckett et d'Ionesco, Victor-Léry Beaulieu nous livre un bal masqué inaccoutumé, une Halloweën de la détresse psychologique.

96 pages—10,95 \$



**Claude Lapointe**  
**ANDRÉ**  
**BRASSARD:**  
**STRATÉGIES DE**  
**MISE EN SCÈNE**

Un ouvrage captivant qui présente les multiples facettes de l'univers d'André Brassard, l'enfant terrible du théâtre québécois et l'un de nos plus grands metteurs en scène. Préface par Rita Lafontaine.

202 pages—19,95 \$



**Dominic Champagne**  
**LA RÉPÉTITION**

Dans cette pièce qui a mérité le prix de l'Association québécoise des critiques de théâtre pour le meilleur texte de l'année, Dominic Champagne met en scène, avec tendresse et dérision, le mal de l'âme.

152 pages—14,95 \$



**Richard Wagner**  
**L'ANNEAU**  
**DU NIBELUNG**

traduit et adapté par Jean Marcel

*L'Anneau du Nibelung* est sans aucun doute, avec le corpus des tragédies grecques de l'Antiquité, l'œuvre la plus puissante qui ait jamais été écrite. Magistralement traduit et adapté par Jean Marcel.

272 pages—19,95 \$

**LOGIQUES**  
LA VIE MODERNE

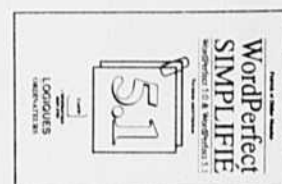
LES INCONTOURNABLES! EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES.



168 p.  
reliure  
spirale  
14,95\$



112 p.  
reliure  
spirale  
18,95\$



120 p.  
reliure  
spirale  
18,95\$



184 p.  
reliure  
spirale  
18,95\$



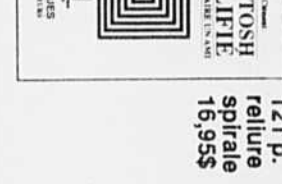
128 p.  
reliure  
spirale  
18,95\$



180 p.  
reliure  
spirale  
18,95\$



121 p.  
reliure  
spirale  
18,95\$



150 p.  
reliure  
spirale  
19,95\$



176 p.  
reliure  
spirale  
19,95\$

1225, de Condé, Montréal QC H3K 2E4  
(514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

Les éditions LOGIQUES sont agréées et  
subventionnées par le ministère des  
Affaires culturelles du Québec.

le plaisir des  
**Livres**

# Dernier bistro à Paris

## TRUFO ▲ MISTO

JOSEPH BIALOT est né en 1923 à Varsovie, capitale d'une Pologne encore incertaine. En 1930, il aligne son pas sur celui de ses parents qui avaient décidé de s'installer dans un drôle de pays.

Il s'agit, en l'occurrence, de la France. Une nation qui sait, de temps à autres, compter sa puissance par le nombre de bistros ayant pignon sur rue et par le nombre de titres composant cette extraordinaire collection dite de la Série noire qu'avait fondé le délicieux Marcel Hamel aux lendemains d'une guerre supposée être, comme celles d'avant et d'après, la dernière.

Bien entendu, Joseph Bialot apprécie les écrivains. Ses faveurs vont à Malraux et Simenon, à Pierre Véry et Jean-Patrick Manchette, mais surtout à Shakespeare. Celui qui, ainsi que le dit Bialot, « a tout dit ».

C'est probablement à cause d'un long et fidèle copinage avec l'oeuvre de l'auteur de *La Tempête* que Bialot a noté dans sa correspondance personnelle, « le roman policier représente la tragédie moderne au quotidien. C'est une littérature qui permet d'explorer un univers où les situations individuelles sont poussées au paroxysme. Il y a dans tout roman noir, un moment, un seul où tout bascule, où tout le code social, où tout le corps social, se trouve confronté avec sa logique à une situation affective. Et c'est le clash ».

On l'aura compris, Joseph Bialot est donc l'auteur de LA définition limpide du roman noir. Mais Joseph Bialot est surtout l'auteur d'une divine et singulière surprise qu'il a baptisée *Le Royal-bougnat*. La surprise en question compte 189 pages. La surprise en question est le 2239e titre publié par la Série noire, filiale de l'auguste maison Gallimard.

Qu'est-ce donc que ce *Royal-bougnat*? Page 14: « Le dernier vrai bistro de la capitale. Je sais, des troquets vieillottes il en reste encore quelques-uns dans Paris, mais seulement en façade. À l'intérieur, c'est staff, lumière froide et tables de plastique imitation plastique. Même l'Auvergnat est faux; il vient de la Bastoche. Ici, rien de tel. Un des rares endroits de la ville où l'on éprouve le sentiment de ne pas vieillir... Non, rien ne bouge au Royal-bougnat, meubles, menus, serveuses. La seule indication du temps qui passe se manifeste, par intermittence, par les prix qui grimpent ».

Ce lieu est fréquenté par de braves et généreuses personnes. En fait, ce lieu est le lieu où se retrouvent les gentils de ce roman fort bon lorsque vient le temps de la ripaille, du gros pastis et de la petite Gitane. L'acteur principal de cette bande sympathique au point de cultiver des sentiments simples, donc universels, s'appelle Didier Valois.

À son propos, écoutons Monsieur Bialot: « Je me présente: Didier Valois. Vous savez bien, l'acteur, 38 ans, natif de Gramat, dans le Lot. Le premier second rôle de l'émission télé *Emportez-le avec vous*! De surcroît chanteur, depuis que je me suis accroché avec le sponsor de la série. Il paraît que j'ai insulté ce tycoon en disant de lui: chez cet homme-là, rien n'est p'tit ».

Le meilleur copain de Valois Di-



dier se nomme Loïck Schwartz qui, outre l'amitié, fait office d'imprésario. Loïck c'est « un curieux bonhomme, fils d'un Juif pollack et d'une catholique Bretonne, descendant à la fois de Brest et Litvok, moitié vodka, moitié muscadet et moitié n'importe quoi pourvu que ça flambe dans le gosier ».

Dans la bande du *Royal-bougnat*, il y a Coma, le flic. « On l'appelle Coma et il ne dit rien. Le surnom lui vient de ce qu'un jour il a collé une contredanse, pour non présentation de carte grise, à un motard étalé sur la chaussée. Il faut dire que le verbalisé luttait contre la mort et qu'il se moquait éperdument des papiers de sa moto. Les surnoms, aussi, se méritent ».

Didier est plus amoureux de Marie que Marie ne l'est de lui. Marie est la femme légale d'un avocat véreux jusqu'au jour où ce ténor du barreau « parigot » se fait zigouiller. Marie a une drôle de « maman ». La « maman » est antiquaire. Au cours de son aventure commerciale, « maman » a lié connaissance avec des « empafés ». Du genre à brandir la mitraille de France « radine sa fraise » pour faire un relevé du compteur.

Ce roman étant délicieux, on n'en dévoile pas les tenants et, encore moins, les aboutissants. Par contre, on tient à porter à votre attention que ce roman est délicieux parce qu'il s'inscrit dans la veine beaujolaise du polar.

PS: Depuis une trentaine d'années, Jacques Réda signe une chronique dans le mensuel *Jazz Magazine*. Une chronique où la passion du sujet se traduit par la justesse du propos. Justesse mais également poésie. Jacques Réda, en effet, est avant tout poète. La collection de poche Folio a eu la géniale idée de regrouper ses chroniques tout en y ajoutant quelques textes.

En voici un extrait: « Autant qu'à une chaîne où alternent les relais et les ruptures, engendrant elles-mêmes de nouveaux systèmes de liaison, l'histoire du jazz de piano ressemble à une entreprise de transports. Même à queue, le piano n'est en somme qu'un meuble, et (à moins de couvrir une arrière-pensée de démolition), personne ne le déménage sans en préserver tant bien que mal l'essentiel ». C'est à propos de Teddy Wilson, le pianiste du classicisme.

*Royal-bougnat*, Joseph Bialot, collection Série Noire.

*L'improvisiste. Une lecture du jazz*, Jacques Réda, collection Folio.

## Yves NAVARRE

▲ La vie dans l'âme

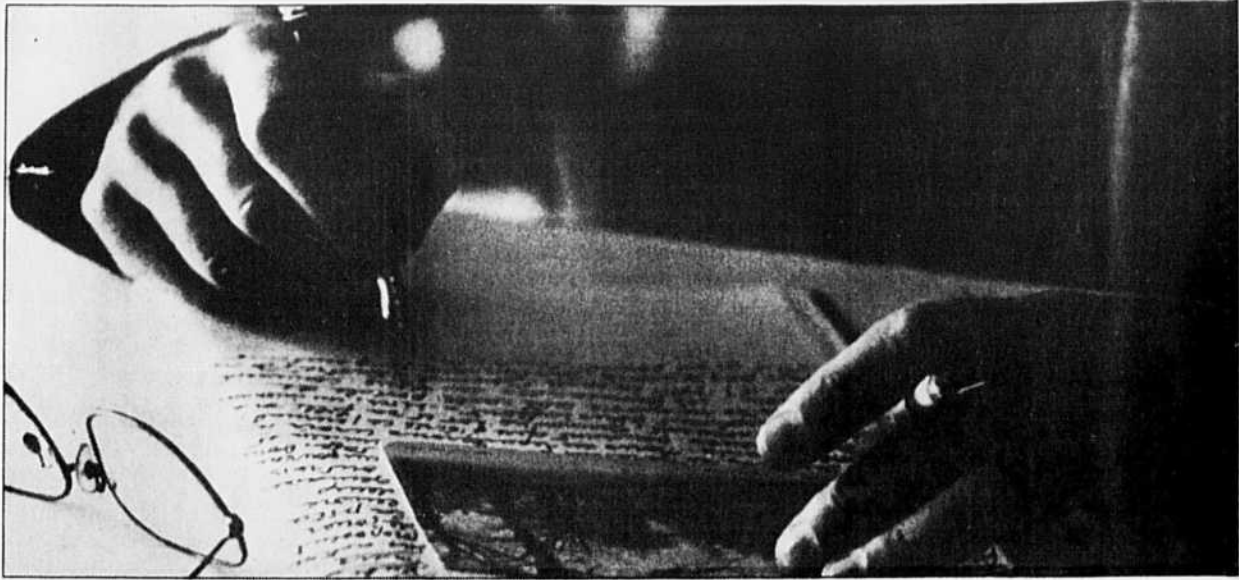
## Carnet 19

RUE RACHEL OUEST. *Le meilleur de la vie*. Le centre de la ville est célibataire. On y reste parfois jeune jusqu'à cinquante ans. On y a le téléphone direct avec le ciel mais ça sonne toujours occupé. Une fois, Charles est tombé sur le répondeur automatique, nos lignes sont présentement saturées, au top sonore merci de nous laisser votre nom et votre numéro de téléphone, dès que possible nous entrerons en contact avec vous. Silence. Bip. Puis, « je m'appelle Charles, 777-1377 ». On ne l'a jamais rappelé.

En bas de l'immeuble, rue Rachel ouest, il y a une plaque de fonte en bordure du trottoir. Elle donne accès aux égouts, brave fleuve qui va charrier toutes ces eaux usées. Charles parle à voix haute, « écoutez monsieur Rex, vous me dites que vous ferez le point sur moi dans cinq ou dix ans, et si je n'en avais plus que pour cinq ou dix mois? » En bordure de trottoir, la plaque est mal ajustée, ça fait *bing bong* dès que deux voitures ont à se croiser et voilà Charles réveillé.

Monsieur Rex est le patron du bureau de comptables. On y règle les comptes des impôts de ses clients. Charles vient d'être muté à Québec. « Une promotion » a dit monsieur Rex. Vraiment? Le célibataire Charles aime son centre-ville. « Il faut aller au-devant des tempêtes » a lancé monsieur Rex au dîner, la veille, à la cafétéria après avoir annoncé la nouvelle à son employé, belle formule, un de ses classiques favoris.

Ailleurs, plus loin dans la ville, dans les îles ou de l'autre côté du fleuve, ils vivent à leur manière, à l'écart, l'esprit caparçonné de toutes sortes d'orgueils et de réticences. Ils ne dorment pas à deux, mais à trois, avec le pouvoir, n'importe quel pouvoir, petit ou



grand, et la fierté d'un petit bonheur qui échappe aux errances et souffrances de tous les pays du monde. Il neige? On déneige. On balaie le Perron. « Nous sommes, au monde, les plus près de la démocratie » rétorque monsieur Rex quand il sent qu'au bureau on va parler de politique.

Au bureau, on règle des comptes parfaits. La ville atlantique, si loin l'Atlantique et pourtant, il faut la chercher dans le centre, au coeur de celles et ceux qui n'ont que le pouvoir d'être, de n'être plus ou d'être à nouveau ce qu'ils sont, heureux, malheureux, tout mais pas mutés. Le futon est encore défilé.

Charles a renversé un peu de café sur le tapis, du noir, amer, comme il l'aime, en allant ouvrir la fenêtre, *bing bong*, une voiture encore, puis une autre. Une fille passe sur le trottoir d'en face. C'est la première fille en chapeau à voilette de l'année. Elle a l'air garçonne, mais elle n'est pas vraiment aux filles. Pour un peu Charles lui ferait signe de monter. Mais elle a l'air de suivre le vol des mouettes, ivre de l'air froid. Des mouettes à cet endroit-là de la ville? Ça se peut pas, et puis c'est vrai: elles sont venues exprès. Pour la fille qui tourne au coin de la rue, pour le camion d'un fleuriste qui passe *bing bong*, et pour l'enseigne du dépanneur qui éclaire pâlement en plein jour. Ça veut dire quoi? Il faut aller au-devant des tempêtes? Madonna, c'est son surnom, l'Italienne doyenne du bureau,

divorcée, cinq enfants tous mariés, des photos de gosses partout dans les dossiers, cadres dorés, photos couleur, bébés roses et layettes bleues, dit de monsieur Rex, « vaut mieux qu'il parle, il est bitch en se taisant ».

Charles sait que pour son départ ils ont acheté du vin blanc et de quoi croquer, à cinq heures tapantes, heure de fermeture. Dans trois semaines il doit prendre ses nouvelles fonctions à Québec. Pourquoi a-t-il accepté? Pourquoi s'est-il laissé faire? Charles passe un peu d'eau sur le tapis. Il a tout le temps de se faire beau pour le bureau, la parade et finalement l'insoumission. *Bing bong*. Il dira non. *Bing bong*. Il a une journée devant lui pour, ni vu ni connu, pour modifier toutes les données des logiciels. *Bing bong*. Il a une journée devant lui pour tout rendre faux. Et après, après, il trinquera avec eux. Après seulement. Comme toujours, seulement.

Sur un papier, il note la douleur gomme toute capacité d'évaluer la souffrance et d'affronter encore. De la jubilation de la souffrance, de la fécondité de l'inquiétude: la douleur l'a emporté, je n'ai plus rien à écrire de naissant. La note suffisait. Alice lui avait dit la veille de le quitter, « tu m'observes, tu me pilles, tu me dévores, ton métier est meurtrier ». Et Charles est là, toujours, rue Rachel ouest, avec la maison, sa conscience pour lui tout seul, son nom, toujours pas son adresse dans

l'annuaire de l'Union des écrivains et écrivains, et le projet d'un mentir et d'écrire « le » roman de « lui » qui s'intitulerait *Le meilleur de la vie*. Tant de fois il en avait trouvé la première phrase. Ce n'était jamais la bonne, celle qui appelle, qui entraîne, celle qui écrit tout ce qui suit. Il pleuvait sur la neige. Il pleurait. La maison de briques rouges, en face, devenait brune sous la pluie. *Bing bong*.

A chaque coin de rue, il lui faudrait enjamber de larges flaques et prendre garde aux voitures qui fument, vous éclaboussent de la tête aux pieds, une de ces rutilantes que l'on voit piaffer dans les publicités, au beau milieu d'un film (quand le héros, d'un regard passe aux aveux, quand l'héroïne, d'un geste signale son désir) et badaboum: laques invisibles, protections périodiques, assurances-vie, boissons pétillantes. Il y avait cela dans les flaques d'eau qu'il aurait du mal à enjamber; dans le ciel si gris que les mouettes s'y noyaient, cherchant obstinément un navire en partance; de cette désespérance-là, il voulait parler. Il voulait vite retrouver sa rue Rachel ouest ardente comme à l'été. Alice, qui sait, reviendrait, en robe de soie. Quand elle lui donnait bras, ça criait un peu. Ils allaient à pied jusqu'au Jardin botanique. *Bing bong*. « Non, monsieur Rex, je reste, je vous dis non ». *Bing bong*.

Y.N.

## ◆ Bernhard

moi, que je ne peux pas me soustraire à ce récit sur Wolsegg ».

*Extinction*, chef-d'oeuvre magistral, contient deux parties. *Le télégramme*: 199 pages où Murau, dans son appartement romain, apprend la mort de ses parents dans un accident d'auto, regarde des photographies d'eux, et revoit tout, déjette tout l'ignoble de leurs existences. « Toute ta vie tu as craint ces gens plus que tout, ai-je pensé, et tu as fait de cette crainte la plus grande monstruosité de ta vie ». *Le testament*: 210 pages où Murau va à Wolfsegg retrouver ses deux soeurs, assister aux funérailles, ouvrir le testament dont il est l'exécuteur. Ça ne se raconte pas. Des flots de hargne, l'éclair d'un souvenir d'enfance, la « percée à jour » des hypocrisies, le voyage au bout de la haine. Et la décision. Il remet Wolsegg à la communauté israélienne de Vienne. Il repart pour Rome. Une ligne nous apprend qu'il est mort.

« Nous trainons tous un Wolsegg avec nous et nous avons la volonté de l'éteindre pour nous sauver, de le détruire en voulant le coucher sur papier, de le détruire, de l'éteindre. Mais le plus souvent, nous n'avons

pas la force qu'exige une telle extinction. Mais peut-être le moment est-il venu à présent. J'ai le bon âge, avais-je dit à Gambetti ».

## ◆ Heidegger

nom: Edgar Morin. Sartre, Jean Beaufret, l'existentialisme font le reste.

Dominique Janicaud, dans *L'ombre de cette pensée*, pose quelques-unes des questions qui viennent à l'esprit avec le « cas Heidegger ». Pourquoi Heidegger, complètement a-politique jusqu'en 1933, s'engage-t-il avec un zèle de militant? Ses positions philosophiques dans *Être et temps* risquent-elles d'expliquer cet engagement?

Henri Meschonnic, dans *Le langage Heidegger*, va plus loin. Son analyse est plus fondamentale, même si l'auteur est linguiste au départ. Tout d'abord, il fait le point sur Heidegger à la lumière de toutes les publications depuis la sortie du livre de Farias. Puis il se livre à une analyse très fine des particularités du « langage » de Heidegger: son « essentialisme », mis en lumière déjà par M. Haar, cette manie de substantiver des verbes (« Être »), cette binarisation caractéristique du sacré

qui élève l'Êtant (Sein) tout en rabaisant le « monde ordinaire » à la « facticité » et son discours au « bavardage ».

Enfin, *La raison narrative, critique de l'économie narrative*, de Jean Pierre Faye, est une véritable somme faisant suite au magistral *Langages totalitaires*. Faye a été un des premiers à avoir publié en France des documents incriminants contre Heidegger, ce qui, dès 1961-62, a provoqué une petite « affaire Heidegger ». Depuis, Jean-Pierre Faye s'est rendu compte que le « cas Heidegger » n'est pas le seul, mais le phénomène le plus illustre, de la manière dont le « savoir », par l'intermédiaire du langage, se rapporte au « pouvoir ».

*La raison narrative* est une gigantesque mise en rapport de situations politiques, depuis Babylone en passant par la Révolution française, jusqu'à Troisième Reich. Ces moments sont omniprésents, par synchronie, comme sur une vaste toile épic narrative et épistémologique.

Heidegger est un des centres du livre. Faye montre bien ses déplacements, ses louvoiements, ses retrais stratégiques avant et après 1945. Un livre difficile mais fondamental.

## ◆ Salinger

interarabes, comme votre diffèrent frontalier avec le Koweït ». Hussein se montre déterminé face à une

éventuelle attaque américaine. « Mon propos n'est pas de vous rabaisser. Mais, je m'en tiens à la géographie et à la nature de la société américaine. Celle-ci n'est pas prête à risquer dix mille morts dans une seule bataille ». Après cet entretien, Mme Gasparie quitte Bagdad pour des vacances. Le 2 août, l'Irak envahit et annexe le Koweït.

Après les premières heures de surprise, le monde va bientôt réagir, quelquefois en ordre dispersé. Les leaders arabes tentent d'ultimes missions pour amener Saddam Hussein à se retirer. Mais, plus les jours passent, plus ils se rendent compte qu'ils ont été trompés. Le président irakien manipule tout le monde: le roi de Jordanie, Yasser Arafat, le roi Fahd, le président égyptien.

La solution arabe est un leurre devant un homme qui ne veut rien céder sur l'essentiel. L'Union soviétique, amie de l'Irak pendant 25 ans, se range dans le camp américain. Absourdis, les États-Unis réagissent durement. En quelques jours, des dizaines de milliers de soldats arrivent en Arabie saoudite alors qu'une vaste coalition multinationale s'assemble pour faire face à l'agression.

Salinger et Laurent dévoilent, tout au long du livre, les revirements et rebondissements, les règlements de compte, les ballets diplomatiques et les rendez-vous mystérieux — dont celui, avorté, entre un politicien israélien et un représentant irakien — qui ont jalonné cette crise jusqu'au 29 novembre dernier au moment où les auteurs ont décidé de mettre un point final à leur bouquin. Ainsi, on assiste à des conversations véritablement surréalistes où les participants s'empressent et quelques minutes plus tard se lancent des bouteilles au visage.

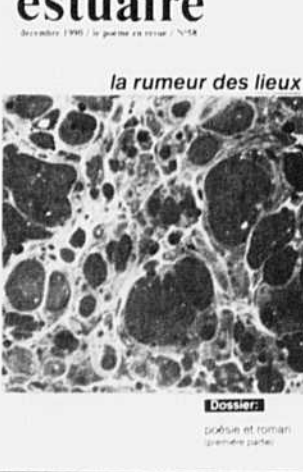
Dans toute cette affaire, il y a eu des malentendus et des erreurs de calcul des deux côtés. Toutefois, en refermant ce livre, on ne peut s'empêcher de conclure que Saddam Hussein voulait la guerre et qu'il a tout fait pour l'attirer.



## estuaire

C.P. 337, succ. Outremont  
Montréal H2V 4N1

### estuaire



Des poèmes de:  
CLAUDE BEAUSOLEIL, NICOLE BROSSARD, PAUL CHAMBERLAND, JEAN-PAUL DAOUST, CAROLE DAVID, DENISE DESAUTELS, LOUISE DUPRÉ, BERNARD POZIER, JEAN ROYER, ÉLISE TURCOTTE, ANDRÉ ROY.

Abonnement pour quatre (4) numéros  
Abonnement étudiant/écrivain 18 \$ □  
Abonnement régulier 20 \$ □  
Abonnement pour institutions 30 \$ □  
Abonnement à l'étranger 35 \$ □  
Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 35 \$ □  
Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 50 \$ □  
(On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5 \$ □)

Nom: \_\_\_\_\_  
Adresse: \_\_\_\_\_  
Code: \_\_\_\_\_  
Veuillez m'abonner à partir du numéro: \_\_\_\_\_

estuaire: C.P. 337, succ.  
Outremont, Montréal H2V 4N1

### Prix de poésie Terrasses Saint-Sulpice de la revue estuaire

• **Nature du prix**  
Le/la lauréat/e reçoit une bourse de 2 000 \$ des Terrasses Saint-Sulpice.

• **Origine**  
Ce prix a été créé pour stimuler l'écriture poétique. Il soulignera dès la fin de janvier 1991 une oeuvre qui aura proposé en 1990 une approche différente de la poésie tant au niveau thématique qu'au niveau formel. Ce prix sera remis à la fin de janvier de chaque année.

• **Les finalistes**  
**Geneviève Amyot,**  
*Corps d'atelier*  
(Le Noroît)

**Hugues Corriveau,**  
*Ce qui importe*  
(Les Herbes Rouges)

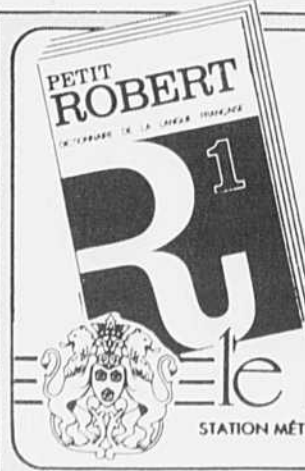
**Michael Delisle,**  
*Chose vocale*  
(Les Herbes Rouges)

**Louise Desjardins,**  
*La 2e avenue*  
(Le Noroît)

**Denis Vanier,**  
*Les stars du rodéo*  
(Les Écrits des Forges)

• La remise du prix se fera le 30 janvier 1991 à 17h aux Terrasses Saint-Sulpice, 1680, rue St-Denis, Montréal.

## MARGUERITE YOURCENAR



### QUAND IL S'AGIT DE DICTIONNAIRES...

PETIT ROBERT I

Prix ord.  
66,95 \$

Notre prix  
51,95 \$

STATION MÉTRO, BERRI-UQAM, MONTRÉAL, H2V 2C9 (514) 845-5243  
LIBRAIRIE AGRÉÉE

## LE DEVOIR PRÉSENTE LE

# CONCOURS BELLE GUEULE DE NOUVELLES

La Revue STOP organise pour une troisième année consécutive le Concours BELLE GUEULE de nouvelles. Trois prix sont offerts:

1<sup>er</sup> prix: 1,000\$

2<sup>ème</sup> prix: 500\$

3<sup>ème</sup> prix: 250\$

Pour obtenir tous les renseignements et le formulaire d'inscription, téléphonez au (514) 526-0849 ou écrivez à: Concours BELLE GUEULE de nouvelles, C.P. 983, Succ. C. Montréal Qc. H2L 4V2. (Date limite: 11 mars 1991.)

Une collaboration de:



## DANSE

# James Kudelka et les zones vagues de l'ambiguïté

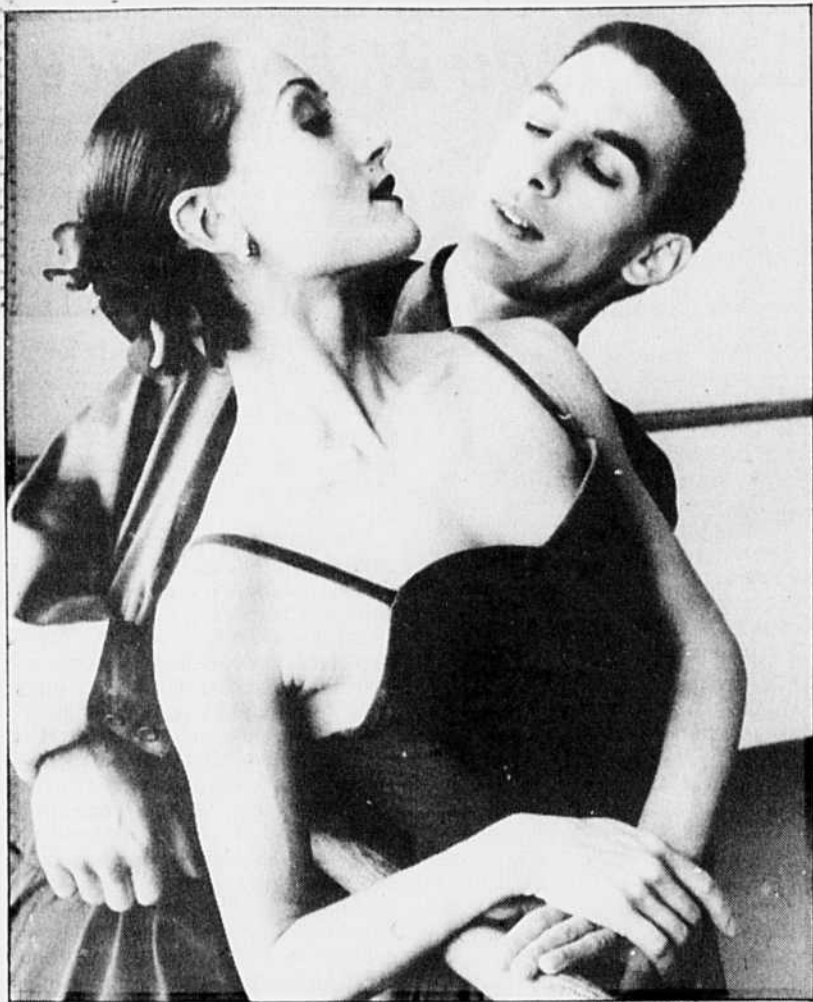


PHOTO JACQUES GRENIER

« Il n'y a jamais de trame narrative dans les pièces de James Kudelka, ni aucune motivation psychologique, explique Andrea Boardman, soliste en compagnie de Sylvain Lafortune. L'émotion qui prend forme provient toujours du seul accomplissement des gestes. »

Mathieu Albert

DEPUIS L'ÉPOQUE où il a réalisé ses premières œuvres, au début des années 70, James Kudelka n'a jamais cessé de pratiquer la chorégraphie comme un art alimenté par l'équivoque. Ses pièces se présentent à l'image d'un univers où les idées et les émotions n'existent que sous la forme d'une matière fuyante, insaisissable, continuellement énigmatique. Rien n'est jamais dit pour de bon, rien n'est vissé sur un socle immuable, rien n'est pointé du doigt comme une démonstration claire et définitive. Pour James Kudelka, la transparence des choses n'existe pas. La poésie qu'il invente trouve plutôt son sol de prédilection dans les zones vagues de l'ambiguïté.

Les Grands Ballets canadiens, pour souligner le 100e anniversaire de naissance de Prokofiev, et l'extraordinaire fécondité du chorégraphe (45 chorégraphies en 17 ans de carrière), ont décidé de réunir les deux artistes à l'intérieur d'un programme qui leur est entièrement consacré (à la salle Wilfrid-Pelletier de jeudi à samedi prochain). Deux premières montréalaises (*Les marginaux* et *The Heart of the Matter*), ainsi qu'une première mondiale (*Désir*) sont à l'affiche.

Depuis qu'il a quitté Toronto pour s'installer à Montréal, en 81 (où il a rejoint les GBC), James Kudelka a

réussi le tour de force d'imposer son travail, tant auprès du public du ballet, que de celui, plus familier, des ardeurs exploratoires de la nouvelle danse. Le langage qu'il a développé est multiple, diversifié, caméléonesque. La technique classique ne correspond jamais entre ses mains à un répertoire de prescriptions stoppées dans leur évolution, mais beaucoup plus à un vocabulaire vivant disponible aux jeux des mutations.

Contrairement à la majorité des chorégraphes du même style au Canada, qui n'ont pas encore vu passer le train de la nouvelle danse, James Kudelka a très bien su capter, pour sa part, l'esprit neuf qui règne désormais sur la chorégraphie contemporaine. Son œuvre en témoigne avec éloquence. On retrouve chez lui les mêmes préoccupations que chez les artistes d'avant-garde : invention du geste, refus de la narration, absence délibérée de tout fil conducteur (exception faite de quelques-unes de ses pièces qui sont plus proches du modèle traditionnel). En un mot, il est parvenu à opérer une jonction originale entre deux vocabulaires qui, a priori, apparaissent comme réciproquement exclusifs.

Pour Andrea Boardman et Sylvain Lafortune, tous deux danseurs aux GBC, les œuvres de James Kudelka se présentent comme un dédale d'une infinie complexité. Non seulement parce que le chorégraphe reste muet sur la dimension dramatique de ses œuvres et des person-

nages qui les peuplent, mais aussi parce que la danse est pour lui le lieu privilégié d'une expérimentation sur les différentes combinaisons gestuelles.

« Il est extraordinairement difficile de danser pour James, dit Sylvain Lafortune, parce qu'une fois qu'il a terminé de donner les mouvements que nous avons à exécuter, il explique rarement de quelle façon nous devons les enchaîner les uns aux autres. C'est à nous, les danseurs, de trouver la solution aux problèmes techniques qui se posent. »

De plus, ajoute Andrea Boardman, ses pièces comportent une quantité effarante de mouvements; il y en a beaucoup plus que dans la majorité des œuvres des autres chorégraphes.

Depuis *In Paradisum* en 83 (son indépassable chef-d'œuvre), James Kudelka a donné naissance à des univers continuellement dominés par le clair-obscur, le non-dit, l'imagerie évanescence. Les thèmes qu'il aborde — l'amour, la mort, le couple, la spiritualité — conservent en permanence le profil flou d'une évocation, comme si en même temps il voulait révéler et dissimuler les choses.

« Il n'y a jamais de trame narrative dans les pièces de James, ni aucune motivation psychologique, explique Andrea Boardman. L'émotion qui prend forme provient toujours du seul accomplissement des gestes. Rien, parmi les indications qu'il nous

donne, n'est suffisamment précis pour nous permettre de fabriquer des personnages. Ce n'est pas ce qu'il cherche; il n'y fait jamais référence. »

« En ce qui me concerne, je trouve cela parfois difficile de travailler de cette façon, parce que je ne sais pas toujours très bien qui je suis sur la scène. »

Toutefois, au cœur même de l'ambiguïté qu'elles soulèvent, les œuvres du chorégraphe n'en constituent pas moins de superbes ascenseurs vers l'intériorité de l'existence. Plusieurs d'entre-elles, comme *In Paradisum*, *Alliances* (1984), et *Passage* (1981), se posent comme des interrogations sur l'homme et ses relations avec les autres; sur l'échec et la réussite amoureuse; sur la vie dans un au-delà hypothétique.

Le travail avec James correspond toujours à une sorte d'aventure, dit Sylvain Lafortune. Il faut à la fois être capable de maintenir un niveau constant de concentration, et de construire avec lui l'architecture de l'œuvre.

Pour le présent spectacle, trois pièces servent de porte-voix au chorégraphe pour exprimer sa vision du monde. *Les Marginaux* et *The Heart of the Matter*, réalisées respectivement en 90 et en 86, en explorent un versant obscur; tandis que *Désir* (la toute dernière création de James Kudelka), cherche à en présenter un aspect plus lumineux.

## MUSIQUE

## Un sublime Schwarzkopf

## Schwarzkopf edition

Wolf, 24 *Lieder* avec Gerald Moore et Geoffrey Parsons (piano); Schubert, Schumann, Richard Strauss, *Lieder*, Moore et Parsons; *Airs d'opéras*, Le Nozze, Don Giovanni, Così, Hansel und Gretel, Die Lustige, Die Fledermaus, Turandot, Aïda, Der Rosenkavalier, Capriccio et Requiem de Verdi; bis, Bach, Gluck, Beethoven, Loewe, Wagner, Brahms, Mahler, Tchaïkovski, Wolf-Ferrari, Martini, Hahn, Debussy, Arne, Johann Strauss; *Enregistrements inédits*, Bach, Mozart, Giesekeing, Richard Strauss. EMI CMS 7 63790 2, coffret de cinq CD.

Carl Bergeron

« NOTRE AMBITION était de recréer de notre mieux l'intensité et l'émotion dont musique et mots avaient dû se trouver investis dans l'esprit de l'auteur, au moment où il les a conçus. Il savait mieux que quiconque ce qu'il fallait faire. » Non, ce n'est pas Elisabeth Schwarzkopf qui, affectant un ton faussement aristocratique, parle d'elle-même au pluriel. C'est son époux, Walter Ledge, qui parle pour les deux; montrant par là que la carrière de cette fabuleuse cantatrice ne se fit pas seule. Il fut en quelque sorte son pygmalion, et la guida jusqu'à sa mort en 1979. Après, la voix se tut à jamais.

Il ne reste de ce timbre unique, de cette artiste exceptionnelle que des enregistrements. Heureusement, sont-ils plutôt nombreux. Car Walter Ledge fut aussi le chef du département de musique classique d'EMI-Angel pendant plusieurs années.

Née en 1915, Elisabeth Schwarzkopf a déjà entrepris une carrière de soprano léger lorsqu'après la guerre, en janvier 46, Ledge l'entend dans le rôle de Rosine du *Barbier de Séville* de Rossini que l'on donne au Theater an der Wien de la capitale autrichienne. « La voix était fraîche, brillante, pleine de gaieté, pas particulièrement ample mais admirablement bien émise et assortie de merveilleuses *pianissimi* dans l'aigu » se souviendra-t-il plus tard.

Quelques temps après, la jeune femme obtint une audition de « deux à trois heures au moins » (selon son désir) de ce producteur de disque anglais qui jouait, contras en poche, les chasseurs de talents.

C'est à cette occasion que s'amorça une collaboration qui allait se poursuivre pendant trois décennies. Après l'avoir écouté dans des *Airs d'opéras*, Ledge travailla avec elle mesure par mesure, mot par mot, inflexion par inflexion, un *Lied* fort difficile de Hugo Wolf, *Wer rief dich*

denn ? Ce *Lied* qui selon lui « demande des nuances d'expression, souvent sur une seule syllabe, une seule note ».

Après une heure et demie, Herbert von Karajan qui assistait à la séance, s'excusa en confiant à son ami : « Je m'en vais. Vous êtes un sadique. Ne torturez pas la petite. Je vous ai déjà dit il y a des semaines qu'elle est virtuellement la meilleure chanteuse d'Europe centrale. » Dans le perfectionnisme inflexible de Schwarzkopf, Walter Ledge avait trouvé l'émule du sien. Il en fit donc *La Schwarzkopf*. Le reste appartient désormais à l'histoire et à la légende.

Au début des années cinquante, la voix évolua vers le lyrico-dramatique. Aussi, au théâtre, abandonna-t-elle les rôles plus légers pour se concentrer désormais sur un petit nombre de personnages : Fiodiligi (*Così fan tutte*), Elvira (*Don Giovanni*) et la Comtesse (*Les Noces de Figaro*), chez Mozart; La Maréchale (*Le Chevalier à la rose*) et la Comtesse (*Capriccio*), chez Richard Strauss; Alice (*Falstaff*), chez Verdi.

Au disque, le répertoire fut beaucoup plus large. Si bien que l'on peut parler d'une carrière discographique qui grâce à Walter Ledge poursuivit sa propre logique.

Le coffret de cinq disques récemment paru chez EMI, ne contient évidemment pas tout le catalogue du soprano allemand. Il couvre cependant toute l'étendue de son impressionnant répertoire. Il nous restitue également de précieux témoignages de ses premiers enregistrements de 1946. Un livret de 100 pages illustré d'une cinquantaine de photos agrémente le tout.

La qualité des interprétations se maintient au niveau de l'exceptionnel avec des pointes vers le sublime et ce, notamment dans les *Lieder* d'Hugo Wolf. De ce romantique tardif encore mal connu, Schwarzkopf a su mieux que personne saisir la fascinante beauté de sa musique. Ce disque nous la fait aimer à coup sûr.

À partir des gravures de 1946, on peut suivre la transformation de la voix à travers un timbre qui demeure unique et toujours reconnaissable. Une *Valse* bien connue de Johann Strauss, fut gravée avec le Wie-

ner Philharmoniker sous la direction de Josef Krips, dès le mois d'octobre 1946, quelques semaines avant les séances londoniennes : un véritable verre de champagne.

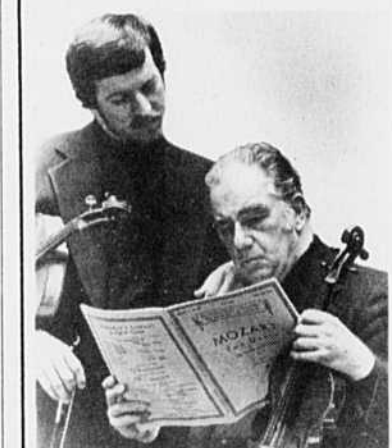
Mais sur ce disque de bis, le champagne côtoie les grands crus : *In Stiller nacht* de Brahms, en est un dont les qualités s'incrustent dans la mémoire. Ailleurs, sur un autre CD, Schubert, Schumann et Richard Strauss se partagent des lectures exquises.

Les grandes héroïnes de Mozart, la Comtesse, Fiodiligi et Elvira, sont bien entendu présentes avec la Maréchale et la Comtesse de Richard Strauss. On voit aussi défiler Hanna de *Die Lustige Witwe* de Lehár, Liu de *Turandot* de Puccini, et Rosalinde de *Die Fledermaus* de Johann Strauss.

Dans les inédits, on retiendra les 21 *Lieder* de Walter Kiesekeing. C'est ainsi que l'on apprend peut-être que le légendaire pianiste fut aussi capable de composer au moins cet excellent cycle. On y découvre encore une autre version des *Quatre derniers lieder* de Richard Strauss, avec le Philharmonia Orchestra placé sous la direction de Herbert von Karajan. Un enregistrement public de 1956.

## ORCHESTRE DE CHAMBRE McGill

Chef d'orchestre: ALEXANDER BROTT



Solistes :  
**OSCAR SHUMSKY**, violon  
**ERIC SHUMSKY**, alto  
MOZART: Concerto pour violon No. 4, K.218  
MOZART: Sinfonia Concertante pour violon et alto K. 364  
HAYDN: Symphonie No. 49 « La Passione »  
Lundi soir, le 11 février 20h30  
Billets: 18,00 \$ & 25,00 \$  
Étudiants et Âge d'Or: 9 \$ et 12,50 \$

**Théâtre Maisonneuve**  
Place des Arts  
Réservations téléphoniques:  
514 842-2112. Frais de service.  
Redevance de 1 \$  
sur tout billet de plus de 10 \$.



orchestre de chambre  
**I MUSICI DE MONTRÉAL**  
Yuli Turovsky

MOZART. SA FAMILLE. SES AMIS ET SES ENNEMIS...

Soliste invité: **ANTON KUERTI**, piano  
J.C. Bach Symphonie en si bémol maj., opus 3. = 4  
L. Mozart Symphonie en sol maj. "Alte Lambacher"  
W.A. Mozart Concerto pour piano no 9. K. 271  
A. Salieri Symphonie en ré majeur  
W.A. Mozart Symphonie no 29 en la majeur, K. 201

**Dimanche, 3 février 1991, 20 heures**  
**SALLE POLLACK**

Billets: 17\$/8.50\$ (TPS incl.)  
(Frais de service)  
INFAIR transporteur officiel

**EN VENTE CHEZ**  
**ADMISSION**  
**(514) 522-1245**

## BAROQUE ET CLASSICISME LES CONCERTS BANQUE ROYALE



Jean-Pierre Rampal

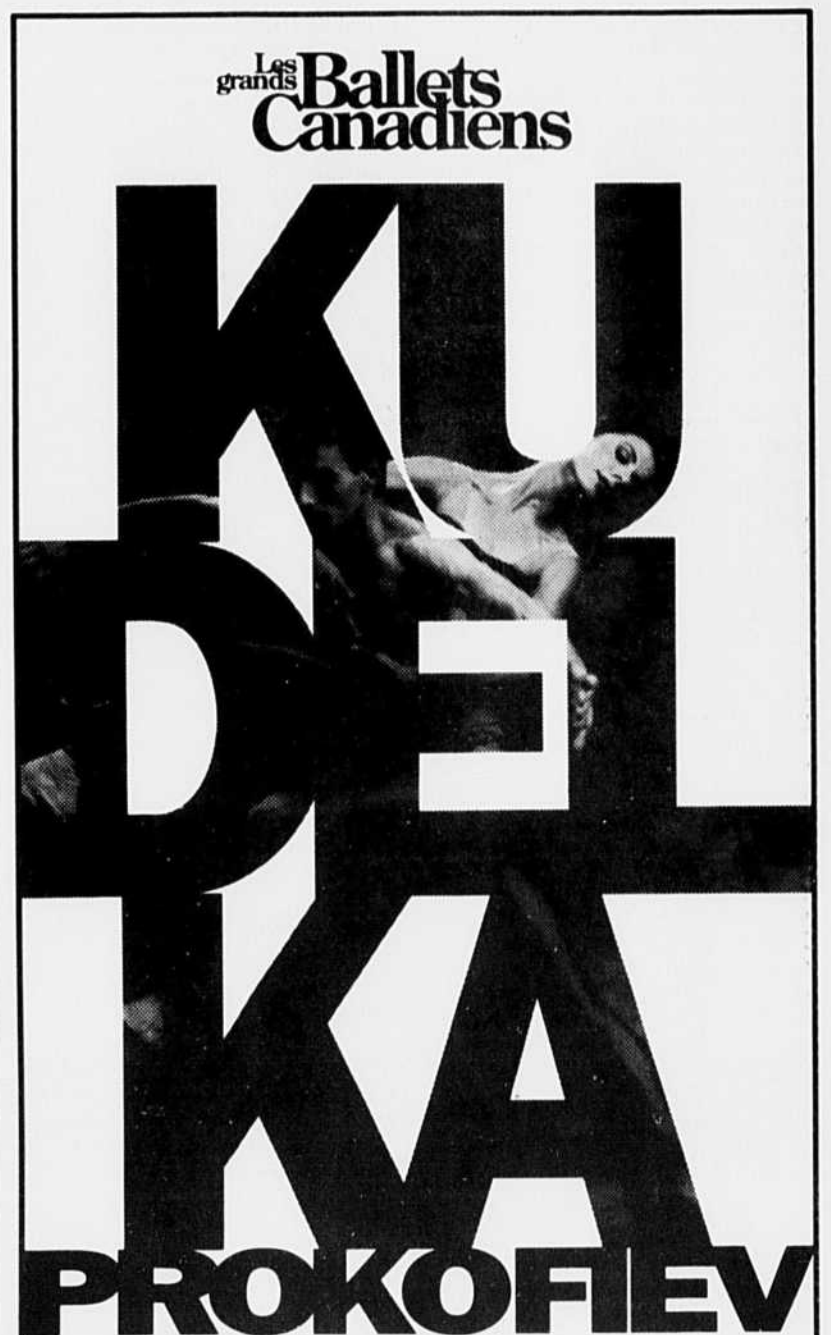
**R** JEAN-PIERRE RAMPAL, chef et soliste; TIMOTHY HUTCHINS, flûte  
ROSSINI La Scala di seta, ouverture  
CIMAROSA Concerto pour deux flûtes  
MOZART Andante et rondo pour flûte, K 315/Anh 184  
MOZART Symphonie no 29, K 201

■ 5-6 février Basilique Notre-Dame, 19 h 30

**BILLETS: 8.50\$, 15.00\$, 24.50\$ en vente à la Place des Arts (514) 842-2112 et aux comptoirs Ticketron**



BANQUE ROYALE



**3 BALLETS EN  
PREMIÈRE  
MONTRÉAL AISE**

Chorégraphie: James Kudelka  
Musique: Serge Prokofiev • **LES MARGINAUX** • **THE HEART OF THE MATTER** • **DÉSIR** • **31 JANVIER, 1<sup>er</sup> ET 2 FÉVRIER 1991, 20h**  
BILLETS: 12 \$ • 24 \$ • 33 \$ • 49 \$



Oerlikon  
Aerospace



2 billets pour le prix d'un jusqu'au 30 janvier inclusivement. Cette offre s'applique sur le prix de toutes les sections. Vous êtes seul(e), obtenez 50% de réduction sur un billet!



Salle Wilfrid-Pelletier  
Place des Arts

**ACHATS • RÉSERVATIONS • INFO**  
**ADMISSION**  
522-1245 ou 1-800-361-4595  
ou à tous les comptoirs **ADMISSION**  
Redevance de 1 \$ sur tout billet de plus de 10 \$. Frais de service

Place des Arts  
514 842-2112

## THÉÂTRE

## Musset ne badine pas avec la fatalité

## On ne badine pas avec l'amour

Une pièce d'Alfred de Musset présentée par le Théâtre du Trident au Grand Théâtre de Québec jusqu'au 9 février. Mise en scène d'Albert Millaire. Décors : Alphonse Boulet. Scénographie : Paul Bussières. Costumes : Luce Pelletier. Éclairages : Bernard Pelchat. Musique : Pierre Potvin. Avec : Jacques Baril (Perdican), Marie-Thérèse Fortin (Camille), Roland Lepage (le Baron), Jacques-Henri Gagnon (curé), Marie-Ginette Guay (Dame Pluche), Marie Dumais (Rosette), Jack Robitaille (Blazius), Martin Dion et Pierre Potvin (Paysans musiciens).

Jocelyne Richer

LA VENGEANCE est douce au cœur du mal-aimé. En 1834, quand le jeune Alfred de Musset, 24 ans, est éconduit par la lyrique et passionnée George Sand, il se sent trahi et, rongé par une peine d'amour, choisit de la sublimer en étalant son dépit, sous couvert d'humour, sur le papier. Cela donne « On ne badine pas avec l'amour », une des œuvres du théâtre romantique français, où l'amour, inaccessible étoile, est une quête et un absolu, élevant l'âme avant de la projeter dans le précipice des vacheries et des coups en bas de la ceinture qui blessent plus haut, droit au cœur.

Le besoin qu'éprouve Musset de se venger de l'outrage subi foudroie Perdican, beau jeune homme insouciant et libertin, amoureux de Camille qui, avec ses allures de soeur cloîtrée dans son couvent, rêve d'absolu, déchirée entre l'amour de Dieu, idéalisé, et son attirance ambiguë pour Perdican. Pour Camille, l'amour c'est pas de la tarte : cela rime avec toujours et avec inconditionnellement. Perdican préfère suivre ses instincts, ses impulsions, donner et prendre sans penser à demain, et prie Camille de faire de même.

Le malentendu est total, la fusion des corps et des âmes n'aura pas lieu, la rencontre est désormais impossible. Nait entre eux la méfiance plutôt que la confiance, la rouerie plutôt que l'amour. Croyant que Camille se moque de lui, Perdican se sert de Rosette, paysanne un peu sottise, pour se venger de sa dulcinée



Albert Millaire

en tentant de la rendre jalouse. Il conte fleurette à Rosette, qui n'y voit que du feu, pendant que Camille, cachée, surprend la scène. Blessée par son attitude, Camille en remet et dévoile la supercherie à Rosette qui entend de la bouche même de Perdican que son cœur ne bat que pour la belle Camille. La pauvre fille ne s'en remettra pas.

Manifestation de cynisme ou manœuvre de séduction, une des forces de la pièce tient au fait qu'elle traite ce drame très lourd, dénonçant l'inconscience crasse et l'irresponsabilité, sur le mode badin, en préférant la comédie à la tragédie. Mais l'amertume de l'amoureux blessé rattrape l'auteur en cours de route et le troisième acte grince de douleur, Camille et Perdican, ces mauvais partenaires, ployant sous la force de la fatalité. Morale : les méchants ont été punis, Musset a été vengé.

Albert Millaire signe une mise en scène scrupuleusement fidèle au texte de Musset, au lyrisme du théâtre du 19<sup>ème</sup> siècle et à la langue de l'époque. Les amateurs de théâtre classique ne seront pas déçus. Le jeu des comédiens est homogène et, surtout, crédible, ce qui ne va pas de soi pour une œuvre qui tire une bonne partie de sa force dans la qualité et la poésie de la langue utilisée au dé-

but du 19<sup>ème</sup> siècle.

Le Trident offre donc au public une production d'envergure, certes, impeccable, sauf qu'elle parle peut-être trop à la tête quand elle devrait viser le ventre. On dirait les personnalités trop bien élevées, comme un peu empressés dans leurs beaux costumes. Censés célébrer l'amour, cocktail d'émotions contradictoires, ils présentent une façade trop égale, trop lisse. On aimerait voir, dans un regard ou l'esquisse d'un geste, le désir les kidnapper, ou la rage ou la grâce, ou je ne sais quoi... Mais on reste là, assis juste à côté de ce qui aurait pu être le théâtre des passions humaines. N'empêche qu'au troisième acte, Camille et Perdican réussissent à mettre enfin plus de chair autour du texte et à faire sentir leur désarroi.

Le soir de la première, d'ailleurs, l'accueil du public fut poli, chaleureux, mais sans délire d'enthousiasme.

Mais il s'agit là, sans doute, d'un choix délibéré du metteur en scène qui a préféré s'effacer (et effacer ses comédiens) derrière la force et la beauté d'un texte, derrière la musicalité d'une langue. Dans son approche de la pièce, Albert Millaire dit avoir tenté de coller le plus possible au langage de Musset. « Le

texte se soutient par lui-même. Le propos est là et le reste n'est que décoration ».

Albert Millaire se dit amoureux de Musset et de « son écriture shakespearienne, éclatée » depuis des lustres. Déjà, en 1964, il jouait Lorenzaccio au TNM. À 56 ans, il a 35 ans de métier derrière lui et se dit en pleine possession de ses moyens. « Même si je fais de la mise en scène depuis longtemps, j'ai l'impression que c'est ma première mise en scène de maturité. J'ai l'impression d'être un homme mature, bien dans ses bottes avec le texte et le travail qu'il y avait à faire ».

« On ne badine pas avec l'amour », tient, ajoute-t-il, un propos tout à fait moderne. « Même si on a des missiles, les relations hommes-femmes n'ont pas changé. C'est une pièce qui nous propose d'être meilleurs; c'est-à-dire de ne pas se moquer des gens, d'éviter l'orgueil dans les relations amoureuses, de ne pas se servir des autres. Cela est toujours d'actualité ».

Les faits semblent lui donner raison puisque le TNM, curieux hasard, a lui aussi choisi de monter « On ne badine pas avec l'amour », dans une mise en scène d'Olivier Reichenbach, le printemps prochain.

## MUSIQUE

## Une version contemporaine de Orphée et Eurydice

Maurice Tourigny

NEW YORK — En moins de dix ans, la Brooklyn Academy of Music a établi sa réputation et trouvé son public avec des programmes innovateurs et des audaces que les grands théâtres new-yorkais ne se permettent pas.

Chaque année, BAM amène des créateurs étrangers devant les spectateurs américains souvent ravis, toujours étonnés, de découvrir des danseurs, des metteurs en scène, des musiciens qui font craquer les cadres traditionnels de leur art.

Harvey Lichtenstein, président et programmeur de BAM, observe attentivement le bouillonnement artistique international et choisit les plus intéressantes troupes d'ici et d'ailleurs pour composer sa saison.

En octobre et novembre derniers, The Next Wave, un des volets du calendrier de BAM, réunissait des artistes québécois de la danse et du théâtre en un festival consacré à l'essor de la création à Montréal.

Si The Next Wave reste la plus connue des activités de BAM, elle est loin d'être la seule. Une série pour enfants, où l'on a vu à plusieurs reprises le Théâtre de la Marmaille de Montréal, offre aux petits New-Yorkais des marionnettes et des spectacles des quatre coins du monde.

Depuis trois ans, BAM présente aussi une passionnante section opéra qui met à l'affiche des grandes œuvres du répertoire classique et des opéras contemporains.

À New-York, on attendait impatientement le mariage de BAM et du Metropolitan Opera prévu pour cette année. L'objectif était de monter dans une petite salle de BAM des œuvres rarement jouées ou plus difficiles ou tout simplement des opéras qui sont mal servis par l'immense scène et l'auditorium de 3800 places du Met. Enfin on croyait assister à la naissance du « mini-Met » promis par James Levine depuis dix ans ou plus.

Malheureusement, le financement du projet a failli et le Met a préféré s'en tenir aux spectacles dans son luxueux théâtre. Adieu Mini-Met... mais BAM Opera prend des forces.

Après le génial Atys de Lulli coproduit par les opéras de Paris, Florence et Montpelier, après le très célèbre Falstaff du Welsh National Opera en 1989, après La Finta Giardiniera de Mozart produit par le Théâtre Royal de la Monnaie de Bruxelles en 1990, BAM annonce ses trois productions de 1991.

Du 11 au 17 février, le fameux Komische Oper de Berlin recrée son Orphée et Eurydice de Gluck dans la mise en scène de son directeur artistique Hary Kupfer. Il s'agit non seulement du premier séjour en Amérique du Komische Oper mais aussi des débuts de Kupfer sur une scène du continent. Jusqu'ici, aucun opéra d'ici n'a risqué d'engager Kupfer.

En Europe, son nom est synonyme de controverse. Kupfer croit fermement à « l'actualisation » de l'opéra, à la signification profonde des chefs d'œuvre du répertoire et à leur potentiel théâtral trop souvent mal exploité.

À Vienne, à Londres, à La Scala et dans les opéras d'Allemagne, le passage du metteur en scène de 55 ans provoque des débats féconds. Son Der Fliegende Holländer à Bayreuth fait désormais partie de l'histoire. Au même festival Wagner, son Ring de 1988 divise les opéravilles en deux clans.

Dans le spectacle de Kupfer, Orphée est un jeune guitariste de Berlin est; sa descente aux enfers est une traversée de la frontière. Le contre-ténor Jochen Kowalski interprète Orphée. L'opéra sera chanté en allemand avec surtitres anglais.

Le deuxième spectacle de la saison sera donné du 7 au 12 mai. En première new-yorkaise après une création au festival de Spoleto, Hydrogen Jukebox, un opéra de Philip Glass sur un livret du poète Allen Ginsberg. Œuvre pour orchestre de chambre et six interprètes, Hydrogen Jukebox est un virage important dans la production du compositeur qui abandonne les formes répétitives et les motifs statiques de sa musique antérieure.

En vingt-et-un poèmes chantés, Ginsberg et Glass brosent le tableau des quarante dernières années aux États-Unis et illustrent ce que Ginsberg appelle « le déclin de l'empire américain » (rien à voir avec l'autre déclin !)

À la création de l'opéra le public et la presse ont réagi unanimement et ont reconnu en Hydrogen Jukebox une des productions les plus importantes du théâtre lyrique des dernières années.

En fin du 5 au 13 septembre, la dernière collaboration du compositeur John Adams et de sa librettiste Alice Goodman, The Death of Klinghoffer. On se souvient du succès obtenu avec le premier opéra de ces deux artistes Nixon in China. Le sujet du drame est d'actualité : le démantèlement du bateau de croisière Achille Lauro en 1985 et l'assassinat d'un passager américain par des terroristes. Les auteurs font à nouveau appel à l'équipe de Nixon in China, Peter Sellars à la mise en scène et Mark Morris aux chorégraphies.

La première de l'opéra aura lieu en mars à Bruxelles puis en avril Lyon accueillera la troupe. Brooklyn sera la troisième arrêt d'une tournée qui se poursuivra en 1992 à Los Angeles et à San Francisco.

Les spectateurs new-yorkais sont déjà armés de billets. On peut se les procurer en s'abonnant à la série de trois spectacles ou on peut acheter des places pour l'un ou l'autre des opéras en communiquant avec la billetterie de BAM au (718) 636-4100. Mais il faut faire vite !

DANS LE CADRE DES FEUX DE LA DANSE BANQUE ROYALE

# HOUSTON

ballet



Une des plus brillantes  
compagnies de ballet d'Amérique du Nord  
pour la première fois à Montréal



50 DANSEURS SUR SCÈNE AVEC ORCHESTRE



au programme

GEORGE BALANCHINE,  
CHRISTOPHER BRUCE  
ET SIR KENNETH MacMILLAN

DERNIÈRE CE SOIR

une coprésentation  
de la Société de la Place des Arts et de SOGAM  
(Les Grands Classiques)

les 24, 25 et 26 janvier 1991 à 20 heures

Billets: 45\$ 35\$ 25\$ 10\$  
Pour groupes, contacter le 844-1211

**Salle Wilfrid-Pelletier**  
Place des Arts

Reservations téléphoniques:  
514 842 2112. Frais de service.  
Redevance de 1 \$  
sur tout billet de plus de 10 \$.

# FÉÉRIQUE.



## The PHANTOM of the OPERA

de ANDREW LLOYD WEBBER  
mis en scène par HAROLD PRINCE

Théâtre Maisonneuve, Place des Arts, Montréal

Seulement trois mois

du 12 NOVEMBRE 1991 au 20 FÉVRIER 1992

Avant-premières : 12 et 13 novembre 1991 Gala d'ouverture : jeudi 14 novembre 1991

RÉSERVEZ UNE SOIRÉE AVEC LE FANTÔME

(514) 790-2222

Billets en vente également au guichet de la Place des Arts et aux guichets TicketMaster

(situés dans certains magasins de la Baie)

GROUPE (20 personnes minimum): TÉLÉPHONÉZ :

(514) 874-9153, au Québec (416) 925-7466, en dehors du Québec.

SOUS LE PARRAINAGE DE



Cartes



Tous les spectacles sont présentés en anglais.

ENREGISTREMENT PAR LES ARTISTES CANADIENS D'ORIGINE EN VENTE PARTOUT!



# BARBARA HENDRICKS

STEFFAN SCHEJA, piano



CIMENT ST-LAURENT



Air Canada



BANQUE NATIONALE

Théâtre Maisonneuve Place des Arts

Reservations téléphoniques:  
514 842 2112. Frais de service.

Redevance de 1 \$  
sur tout billet de plus de 10 \$.

## PRO MUSICA

Lieder de Schubert, Wolf, Dvorak,  
« La Bonne Chanson » de Fauré

MARDI, 5 FÉVRIER 1991, 20h00

Billets: 17 \$, 13 \$, 8 \$ (étudiants)  
En vente à la Place des Arts

Informations  
Pro Musica 845-0532

# MUSIQUE

## Du sourire, de la transparence et de l'inconnu

**Live at the  
Royal Festival Hall**  
De Dizzy Gillespie  
sur étiquette Enja

**My Funny Valentine**  
De Tommy Flanagan  
sur Timeless

**The Revellers**  
De Kirk Macdonald  
sur Unity

Serge Truffaut

DIZZY GILLESPIE, tout le monde le sait, est un trompettiste souriant. Tommy Flanagan, on le sait moins, est le pianiste de la transparence. Kirk Macdonald, on ne le sait pratiquement pas, est saxophoniste.

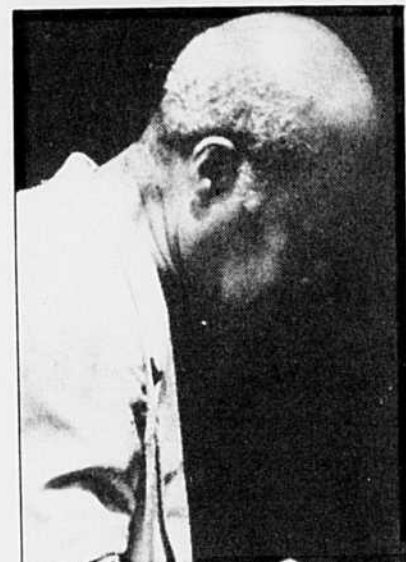
Sur la photo qui orne sa dernière production, Gillespie affiche un sourire cubain. Normal, toutes les pièces composant cet album intitulé *Dizzy Gillespie and The United Nation Orchestra live at the Royal Festival Hall* se conjuguent avec sensibilité cubaine. Dizzy et ses « boys » battent en effet leur couple à l'égard des rythmes cubains.

Sur la photo, affreuse, qui sert de couverture à cette nouvelle production de Tommy Flanagan, on ne voit ni celui-ci ni celui qui fut son alter-ego dans cette aventure, soit Rodney Jones qui, pendant des années et des années, fut le guitariste de... John Birks Gillespie. Tiens donc. Quoi qu'il en soit, le titre de cet album, lorsqu'on l'a en mains et avant qu'on ne l'écoute, est de bonne augure. Il s'agit en effet de *My Funny Valentine* sur étiquette Timeless.

Sur la photo, comme-ci, comme-là, du premier album qu'ait enregistré le saxophoniste Kirk Macdonald, celui-ci affiche un profil sévère. Le front est plissé. La lèvre supérieure est tombante. Le pli de l'un et la descente de l'autre laissent présager, avant qu'on ne l'écoute, quelque chose de lourd à digérer. Parue sur la très bonne étiquette torontoise Unity, la production de Macdonald a été baptisée *The Revellers*.

Sur la scène du Royal Festival Hall, en ce 10 juin 1989, Dizzy était accompagné de 14 musiciens. Bien entendu, il y a un pianiste et un bassiste, un saxophoniste ténor et un saxophoniste alto, voire deux altos, il y a un guitariste et un trompettiste autre que Gillespie, soit l'italien Claudio Roditi, et il y a surtout des percussionnistes dont Airtio Moreira.

Dans les studios newyorkais de Timeless, en ce 21 décembre... 1981, l'énarrable Major Holley tenait la contrebasse alors que l'inconnu Jesse Hameen officiait derrière la batterie. Au programme de cette session, il n'y avait pratiquement que des standards. Outre *My Funny Valentine*, Flanagan et Jones ont interprété *Oleo*, *I'll remember April*, *Star Eyes*, *Giant Steps*, une « toune » brésilienne si « platte » qu'on en taira l'identité, un blues excellent, soit le *D Natural Blues* de Wes Montgomery, et *Yesterday*. Ouais ! La seule « toune » boy-scout des Beatles est



Dizzy Gillespie (en haut), Thomas Lee Flanagan (en bas à gauche) et Bobby Watson.

dans le portrait.

Dans les studios *Jazz Partners* de Toronto, en ce 18 et 19 mars 1990, trois vétérans du jazz fait au Canada étaient présents. Il y avait Steve Wallace à la contrebasse, Sam Noto à la batterie et Jerry Fuller à la batterie. Celui-là même qui avait accompagné le délicieux Paul Desmond lors de ses derniers enregistrements. Bien entendu, le saxophoniste Kirk Macdonald était là, lui qui avait choisi Mark Eisenman pour s'occuper du piano. Le programme ? Un bon équilibre entre compositions originales et standards.

L'album de Dizzy est à l'image du personnage. C'est souriant. C'est frais. C'est ensoleillé. Lui et sa bande interprètent *Tin Tin Deo*, *Esquinas*, *Seresta*, *Kush* et l'inévitable *Night In Tunisia* d'une durée, ici, de 18 min 36. L'ensemble est bien. C'est du bon

jazz Afro-Cubain. Ce « live » nous réconcilie avec Dizzy qui, auparavant, nous avait refilé un affreux *Bright Moment* sur *Impulse*.

L'album de Flanagan est une déception. La chose est d'autant plus triste que ce grand, ce très grand pianiste n'avait jamais déçu auparavant. La production n'est pas totalement désagréable. Mais à l'égard de Flanagan, et à cause de toutes ces merveilles qu'il a signées avant comme après cette session, on a des espoirs qui, ici, sont totalement déçus.

L'album de Kirk Macdonald est la surprise de la semaine. Dès les premières notes de *224 Blues*, on baigne dans une atmosphère riche et agréable. Le « truc » de Macdonald c'est du bebop. C'est même du « hard bop » avec, ici et là, bien des clin d'oeil à John Coltrane. C'est bon. C'est très bon. C'est prometteur. Point.

## Sting, le retour du refoulé

Sylvain Cormier

LE PREMIER album de Sting depuis *Nothing Like The Sun* en 1987, était fort attendu et l'on a savamment orchestré sa mise en marché. Prestation à *Saturday Night Live*, photos à la une du *Rolling Stone* et du *Q* britannique la même semaine, communiqué écrit par l'idole, parution le 21 janvier (un moment traditionnellement creux pour l'industrie qui se remet à peine du blitz des fêtes), on avait tout prévu. La presse et le public n'en auraient que pour lui. Les stratèges d'A & M s'en pouvaient à l'avance les babines.

Seulement voilà, la guerre du Golfe, volumineux grain de sable dans une si parfaite mécanique, s'est interposée entre les médias et le nouveau Sting, que l'on a intercepté en plein envol, tel un malheureux *Scud* qui n'aurait pas vu venir son *Patriot*.

Mais si le disque ne fait pas l'événement, il fera certainement date. *The Soul Cages*, en effet, est un album-charnière dans l'illustre carrière de Sting, l'oeuvre d'un homme lucide qui, à 38 ans, a entrepris d'exorciser ses démons.

Lorsque l'on a connu la gloire musicale, d'abord en groupe et puis tout seul, que l'on s'évertue à combattre la famine (*Band Aid* et *Live Aid*), que l'on cherche à changer le sort de prisonniers politiques (*Amnesty*) et à sauvegarder la forêt amazonienne, que l'on joue au cinéma et à Broadway (*The Threepenny Opera*), le temps manque, forcément, surtout celui que l'on aurait consacré aux événements qui marquent la vie du commun des mortels : la mort d'un père, les traumas de l'enfance, le passage à l'âge adulte.

Après deux années de pages blanches et d'activités incessantes, Sting est donc revenu à la case départ, dans l'univers peuplé de bateaux et suintant le labeur ouvrier du New-castle de son enfance et, de là, selon le communiqué, les mots sont venus tout seuls. Les *Soul Cages* s'ouvriraient enfin, permettant à l'âme nue de vivre le deuil du père mort en 1987. « *For the ship had turned into the wind / Against the storm to brace / And underneath the sailor's hat / I saw my father's face* » (*The Wild Wild Sea*).

Pour son retour du refoulé en 1970, John Lennon avait privilégié le dédoublement. Pour crier « *Father you left me / But I never left you* » (*Mother*), il fallait simplifier paroles et



PHOTO GUZMAN

Le dernier disque de Sting, *The Soul Cages*, ne fait pas l'événement mais il fera certainement date. Il s'agit en effet d'un album-charnière dans l'illustre carrière de Sting, l'oeuvre de l'ex-leader de *The Police* qui, à 38 ans, a entrepris d'exorciser ses démons.

musiques, trouver le plus petit dénominateur commun. Un principe qu'avait appliqué Bruce Springsteen pour son *Nebraska*. Sting, avec une guitare et la voix qu'il a, aurait pu nous bouleverser (on se rappellera de sa fabuleuse version minimale de *Roxanne* au *Secret Policeman's*

*Other Ball*).

Mais Sting a préféré l'évocation grandiose et les demi-teintes à la douleur brute. Ce qu'il fait néanmoins avec la virtuosité prévue : *The Soul Cages* est d'une richesse musicale inouïe.

Moins jazzé que ses précédentes aventures en solo (sinon l'instrumental *Saint Agnes And The Burning Train*, qui renvoie en droite ligne à Django Reinhardt), souvent à la limite du Nouvel Âge (*Island Of Souls*, *When The Angels Fall*), l'album est également marqué par un retour au son très reconnaissable de *Synchronicity*, le chant du cygne de son défunt groupe, *The Police*. *All This Time* est un *King Of Pain* en puissance, et les harmonies de la chanson-titre typiques du célèbre trio.

Sting a voulu peindre la mer du Nord en musique, tracer le portrait sonore de ses souvenirs d'enfant pauvre, dire la mort à grands renforts de cordes, de guitare classique et de claviers. Une approche impressionniste et ambitieuse qui donne parfois des résultats remarquables, mais qui dilue généralement son propos. Pourtant bien intentionné, Sting en fait trop.

Que la rédaction des textes ait été cathartique ne fait aucun doute. Mais les velléités littéraires de Sting trahissent dans une large mesure son émotion. Une phrase, ici et là, fait mouche : « *Where is the child in his father's eyes ?* » (*The Soul Cages*). Mais, le plus souvent, on s'empêtre dans les métaphores maritimes.

*The Soul Cages* excelle dans les paramètres que Sting s'est lui-même imposés : production hyper-léchée, démarche intellectuelle conséquente, mélodies élégantes et recherchées, musiciens de calibre supérieur. Mais le refoulé se sera perdu quelque part entre les réécritures et les remixages. Les cages scintillent, mais l'âme de Sting y est toujours enfermée. Peut-être l'apercevrons-nous en spectacle ?

# MUSIQUE

**ORCHESTRE SYMPHONIQUE DE MONTRÉAL** CHARLES DUTOIT  
**29, 30 JANVIER 20H**  
LES CONCERTS AIR CANADA  
**ANTON GUADAGNO**  
CHEF  
**DIANA SOVIERO**  
SOPRANO  
**GINO QUILICO**  
BARYTON  
SOIRÉE LYRIQUE  
OUVERTURES  
ET EXTRAITS D'OPÉRAS CÉLÈBRES :  
Manon Lescaut  
Il Barbiere di Siviglia  
Lucia di Lammermoor  
Pagliacci  
CO-COMMANDITAIRE : Succession J.A. DeSève  
**SALLE WILFRID-PELLETIER**  
EX VENTE AUX GUICHETS DE LA PLACE DES ARTS  
RÉSERVATIONS TÉLÉPHONIQUES : 842-2112  
FRAIS DE SERVICES : REDEVANCE DE 15  
SUR TOUT BILLET DE PLUS DE 10\$  
BILLETS : 9.50\$, 21.50\$, 29\$, 39.50\$

théâtre du nouveau monde

# HENRIK IBSEN PEER GYNT

Texte français de  
MARIE CARDINAL  
Mise en scène de  
JEAN-PIERRE RONFARD  
Avec ALAIN ZOUVI  
ROGER BLAY  
PIERRE COLLIN  
MURIELLE DUTIL  
LINDA ROY  
JEAN-LOUIS ROUX  
et 18 autres comédiens

Mardi au vendredi: 20h  
Samedi: 16h et 21h  
RÉSERVATIONS:  
861-0563

84, rue Ste-Catherine O  
M<sup>e</sup> Place des Arts  
stationnement adjacent  
au théâtre

**Place des Arts**  
Renseignements : 285-4253  
Réservations : 842-2112

**Place des Arts**  
Renseignements : 285-4253  
Réservations : 842-2112

LES ÉTOILES  
DE  
LA PLACE

Le mardi  
29 janvier  
12 h à 13 h  
L'envers du décor  
par les artistes et les  
artisans de la pièce  
**Sarah  
Bernhardt  
et la Bête**  
de Michael Bawtree  
Production du  
Théâtre du Café  
de la Place

**LES MÉTIERS  
DE LA SCÈNE**  
Billet : 3 \$  
Apportez votre lunch  
Théâtre Port-Royal

**Place des Arts**  
Renseignements : 285-4253  
Réservations : 842-2112

# ILS SONT ILS SONT

**MODERNES,  
DYNAMIQUES,  
DIRECTS,  
INNOVATEURS,  
UNIQUES:**

**Trois théâtres  
de création  
dramaturgique**

**QUATRE À QUATRE**  
*trois théâtres... et vous.*

Quatre à Quatre a reçu une aide financière du ministère des Affaires culturelles  
du Québec, du Conseil des arts de la Communauté urbaine de Montréal et de la  
Commission d'intégrité et de développement culturel.

théâtre  
d'aujourd'hui

**LA  
LICORNE**  
RESTAURANT  
THÉÂTRE  
Tél.: (514) 523-1211

**NCT**  
la nouvelle compagnie théâtrale  
salle Fred-Barry  
Tél.: (514) 253-8974

# CINEMA

Toutes les informations à paraître dans cette page doivent parvenir par écrit au DEVOIR au plus tard le mardi de chaque semaine. Demandes d'insertion ou corrections doivent être adressées à l'attention de Christiane Vaillant.

**ASTRE I:** (327-5001) — *Awakenings* 7 h, 9 h 30, sam. dim. 1 h 15, 4 h, 7 h, 9 h 30 II: *Kindergarten Cop* 7 h, 9 h 15, sam. dim. 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 45 — III: *Home Alone* 7 h 15, 9 h 20, sam. dim. 1 h, 3 h 5, 7 h, 9 h — IV: *Ding et Dong le film* 7 h 10, 9 h 20, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 20

**BERRI I:** (288-2115) — *Un filic à la maternelle* 1 h 30, 3 h 45, 7 h, 9 h 30 II: *Maman j'ai raté l'avion* 1 h 15, 3 h 55, 7 h 15, 9 h 15 III: *Prédicateur* 2 h 30, 4 h, 7 h 15, 9 h 30 IV: *Ding et Dong le film* 1 h 30, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30 V: *Le mystère Von Bülow* 1 h 30, 4 h 15, 7 h, 9 h 15, mer. 1 h 30, 4 h 15, 9 h 30

**BONAVENTURE I:** (861-2725) — *Home Alone* 7 h, 9 h, dim. 1 h 15, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 15 II: *Ding et Dong le film* 7 h 10, 9 h 20, dim. 12 h 30, 2 h 45, 5 h, 7 h, 9 h 20

**BROSSARD I:** (485-5906) — *Prédicateur* 2 h 10, 9 h 20, sam. dim. 2 h, 4 h 30, 7 h 10, 9 h 20 II: *Ding et Dong le film* 7 h, 9 h, sam. dim. 1 h, 3 h, 5 h, 7 h, 9 h 15 III: *Le château de ma mère* 7 h 20, 9 h 35, sam. dim. 12 h 30, 2 h 45, 4 h 15, 7 h 15, 9 h 30

**CARREFOUR LAYAL I:** (688-3684) — *Le château de ma mère* 7 h 20, 9 h 35, sam. dim. 1 h 3 h 10, 5 h 15, 7 h 20, 9 h 35 II: *Un thé au Sahara* 7 h, 9 h 45, sam. dim. 1 h 15, 4 h, 7 h, 9 h 45 III: *Prédicateur* 2 h 20, 9 h 40, sam. dim. 1 h 05, 3 h 15, 5 h 20, 7 h 20, 9 h 40 IV: *Il danse avec les loups* 8 h 15, sam. dim. 1 h 15, 4 h 15, 7 h 15, 9 h 15 V: *Home Alone* 7 h 15, 9 h 20, sam. dim. 1 h 30, 4 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30 VI: *Le mystère Von Bülow* 1 h 30, 4 h 15, 7 h, 9 h 15, mer. 1 h 30, 4 h 15, 9 h 30

**CENTRE EATON 1:** Mit — *Not Without my*

# MUSIQUE

## Classique

**CHAPELLE HENRI DU BON-PASSEUR:** 100 est Sherbrooke, Montréal (522-1245) — Anonymus présente « l'Oratorio » d'après le manuscrit des Carmina Burana, dir. Claude Bernatchez, du 15 h 30 au 3 h, mar. au sam. 20 h, dim. 15 h.

**CHRIST CHURCH CATHEDRAL:** Angle Ste-Catherine et Université, Montréal — Récital de Gerald Wheeler, organiste, œuvres de Franck, Busch, Couperin, Bach, Liszt, Morel, Albright et Widor, le 26 janv. à 19 h 30.

**ÉGLISE ST-JEAN-BAPTISTE:** Angle Henri-Jacques et Rachel, Montréal — L'organiste Jean-Bouché sam. à la messe de 17 h, dim. aux messes de 10 h et 11 h. — Les 26-27 janv. œuvres de Vienne et Bach — Le 27 janv. à la messe de 10 h, Les Petits Chanteurs de Laval, dir. Gregory Charles.

**ÉGLISE ST-MARC:** 2602 est Beaubien, Montréal — Musique de chambre, le Trio Lyrica, œuvres de Mozart, Beethoven et Dvorak, le 27 janv. à 14 h 30.

**ÉGLISE DE LA VISITATION:** 1847 est boul. Gouin, Montréal — Récital de Martine Desroches, violoniste, au piano Carmen Picard, le 27 janv. à 15 h.

**HÔTEL DELTA:** Grand Salon Symphonie, 475 Président Kennedy, Montréal — Concert apéritif Les Petits Violons, œuvres de Mozart et Rossini, le 27 janv. à 11 h.

**MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY:** 6052 boul. Monk, Montréal — Concert: Duo Altopiano, Markio Sato, pianiste, Chantal Masson-Bourque, violoniste, le 27 janv. à 14 h.

**MAISON DE LA CULTURE MERCIER:** 8105 Hochelaga, Montréal — Opéra: Hansel et Gretel, présent par l'Atelier lyrique de l'Opéra de Montréal, le 27 janv. à 14 h.

**MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PARRIE:** 8708 DeLormier, Montréal — Musique de chambre, Conservatoire de musique, Isabelle Richard et Maud Langlois, violonistes, Julie Amundsen, violoncelle, Van Han Dam, pianiste, le 27 janv. à 14 h.

**MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL:** 465 est Mont-Royal, Montréal — Concert: Les élèves du Conservatoire de musique de Montréal, quintette de clarinette, dir. Denis Brott, quintette à vent, dir. Jean Bernard, le 27 janv. à 14 h.

**SALLE POLLACK:** 555 ouest Sherbrooke, Montréal — Concert/Cours de Maître de Nita True, les 26-27 janv. concert le 26 janv. à 20 h, cours le 27 janv. de 9 h 30 à 12 h 30 et de 14 h à 17 h, rens. 398-4543 ou 389-9511

**UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL:** 200 Vincent d'Indy, Montréal — Portes ouvertes Musi Fête, concerts, cours de maîtres, démonstrations, expositions et visites guidées, le 27 janv. de 13 h à 18 h.

## Populaire

**L'AIR DU TEMPS:** 194 St-Paul O., Vieux-Montréal (842-2003) — Jazz du mer. au dim. de 22 h 15 à 02 h 30 — Normand Brathwaite et son Band, du 24 au 27 janv.

**BAR LES BEAUX ESPRITS:** 2073 St-Denis, Montréal (844-0882) — Carl Tremblay, les 26-27 janv.

**BAR BRAQUE:** 980 est rue Rachel, Montréal (523-9738) — Tous les dimanches de 17 h à 22 h. Le Trio Randy Doherty, invité le 27 janv. Michael Gauthier, guitariste de jazz.

**BAR 2080:** 2080 rue Clark, Montréal (285-0186) — Jazz les week-ends à 22 h.

**BIDDLES JAZZ AND RIBS:** 2060 Aylmer, Montréal (842-8656) — Le quatuor de Johnny Scott et Geoffrey Lapp, en permanence, lun. 18 h à 24 h, mar. 20 h à 01 h, mer. au ven. 18 h à 22 h. — Le Trio de Charlie Biddle, en permanence, du mer. au ven. à compter de 22 h, le sam. à compter de 21 h 30, inv. 26 janv., Tina Palmer, chanteuse — Billy Georgette en solo, lun. de 17 h à 19 h, mar. de 17 h 30 à 19 h 30 — Trio Billy Georgette, sam. de 18 h à 21 h 30 — Le trio de Bernard Primeau, le dim. de 19 h à 21 h, invité le 27 janv., Alan Penfold, trompette.

**LE BIJOU:** 2900 boul. Le Carrefour, Laval (688-7981) — Michael Dooler, du 2 au 26 janv. — My Blues Band, en vedette Manon Brunet, chanteuse, du 29 janv. au 9 fév., mar. mer. de 20 h à 01 h, jeu. ven. de 21 h à 02 h, sam. de 22 h à 03 h.

# WEEK-END

**SAMEDI**

Aujourd'hui à 14 h, présentation du film « Astérix et le coup du Menhir », au Plateau Mont-Royal, 465, av. Mont-Royal est. Rens. : 872-2266.

Aujourd'hui à 14 h, présentation du film « La Guerre des tuques » de André Mélançon, au Cégep de Rosemont, 6400, 16e avenue.

Service gratuit d'information légale par téléphone et en personne disponible au Projet Genèse. Les lundis de 13 h à 18 h, les mardis de 9 h à 12 h et 13 h à 16 h et les mercredis de 14 h à 17 h. Rens. : 738-2038.

L'Arc-en-ciel organise un atelier sur le thème : « Rêve, réalité, thérapie », les fins de semaine des 1er, 2 et 3 février et 15, 16 et 17 mars, au 1028 rue Henri-Bourassa est. Inscr. : 388-2334.

Marche Santé du Québec vous invite à vous mettre en forme pour le printemps en marchant 6 ou 9 km les samedis après-midi du 2 février au 30 mars, au Jardin botanique. Les départs se font du métro Pie IX à 14 h et nous vous donnons rendez-vous pour 13 h 45. Rens. : 843-3262.

Aujourd'hui de 14 h à 17 h, le groupe des « Lundis littéraires » vous invite à un atelier d'écriture animé par Madeleine Desjardins, au restaurant théâtre La Licorne, 4559 rue Papineau (2e étage). Rens. : 277-6231.

**DIMANCHE**

Les conférences « Acheter une maison » de M. Louis Prêtre, prof. à l'École d'architecture de l'Univ. de Montréal, débute le lundi 28 janvier à 19 h 30, dans le cadre des Belles Soirées de l'Univ. de Montréal. Rens. : 343-6090.

Recherches demandées par organisme culturel pour être reçus de charité pour organiser levées de fonds. Salaire à commission, territoire déterminé, dossier publicitaire, élaboré disponible. Rens. : Mme Huguette Valade au 967-7546 ou 289-8872.

Identité masculine — Aggressivité/Peur de l'intimité. Rencontres réservées aux hommes. Le mardi 29 janvier à 19 h 30. Rens. : 284-1379.

Randonnées Plein Air organise du ski de fond dans le Vermont chez la famille Von Trapp, le dimanche 3 février. Rens. : 843-3262.

**Around ven. sam. 7 h 15 3: Eve of Destruction** 7 h, 9 h 15, sam. dim. 1 h 15, 4 h, 7 h, 9 h 15 4: *Awakenings* 7 h, 9 h 25, sam. dim. 2 h, 4 h 25, 7 h, 9 h 25 5: *Home Alone* 7 h, 9 h 10, sam. dim. 12 h 30, 2 h 40, 4 h 50, 7 h, 9 h 10 6: *Dances with Wolves* 8 h 15, sam. dim. 1 h 30, 5 h, 8 h 15

**CINEMATHEQUE QUEBÉCOISE:** (842-9768) — *Mamma Roma* 18 h 35 — *L'italienne* 20 h 35 — dim. *Le magot de Josefa* 15 h. — *L'enter dans la ville* 18 h 35 — *La chanteuse* 20 h 35

**CINÉMA V - 1:** 5560 Sherbrooke O. (489-5559) — *Hamlet* 6 h 20, 9 h 15, sam. dim. 12 h 30, 3 h 25, 6 h 20, 9 h 15 2: *Russia House* 6 h 30, 9 h 10, sam. dim. 1 h, 3 h 45, 6 h 30, 9 h 10

**CINÉPLEX I:** (849-4518) — *La gloire de mon père* 1 h 20, 4 h 15, 7 h, 9 h 15 2: *Mermade* 1 h, 3 h 10, 5 h 20, 7 h 30, 9 h 40 III: *Les sirènes* 12 h 45, 2 h 55, 5 h 05, 7 h 20, 9 h 35 IV: *Désigné pour mourir* 1 h 15, 3 h 45, 7 h, 9 h 15 V: *Misery* 7 h 30, 9 h 40 — *Kindergarten Cop* 1 h 30, 4 h 30 VI: *Men of Respect* 12 h 45, 5 h 15, 9 h 40 VII: *La fracture du myocarde* 3 h 05, 7 h 30 VII: *Blennave au paradis* 1 h 05, 4 h, 7 h, 9 h 30 VIII: *Awakenings* 1 h 30, 4 h 30, 7 h, 9 h 25 IX: *The Nasty Girl* 1 h 15, 4 h 15, 7 h 05, 9 h 15

**COMPLEXE DES JARDINS I:** (288-3141) — *Un thé au Sahara* 1 h 45, 4 h 15, 7 h, 9 h 35 II: *Le château de ma mère* 1 h 15, 3 h 20, 5 h 10, 7 h 15 9 h 15 III: *Il danse avec les loups* 1 h 30, 5 h, 8 h 30 IV: *L'atalante* 1 h 20, 3 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30

**COMPLEXE GUY-FAVREAU / O.N.F.:** 200 ouest Boul. Dorchester, Mit (283-8229) — *La voix du silence Amérique* 19 h (25 au 27 janv.)

**CONSERVATOIRE D'ART CINÉMATOGRA- PHIQUE:** (848-3878) — *Sam. Québec 1603* Gine 19 h — *La route de l'ouest* Le confort et l'indifférence 21 h — dim. *Volley-Ball* Le déclin de l'empire américain 19 h — *Champion Jésus de Montréal* 21 h.

**CINÉMA PARILLÉ:** 3682 boul. St-Laurent, Mit (843-6201) — *Pour un oui ou pour un non* 19 h, 20 h 30 (24 au 27 janv.)

**CINÉMA PARIS:** Mit (875-7284) —

**CINÉMA POINTE-CLAIRE I:** 6361 Trans-Canada — *Edward Scissorhands* 7 h, 9 h 15, sam. dim. 2 h, 4 h 15, 7 h, 9 h 15 2: *Kindergarten Cop* 7 h 15, 9 h 25, sam. dim. 12 h 45, 5 h 05, 9 h 30, dim. 12 h 45, 2 h 55, 5 h 05, 7 h 15, 9 h 25 — *Once*

**CAFÉ THÉLÈME:** 311 est Ontario, Montréal (845-7932) — Dick Tracy's Ensemble de jazz, le 26 janv. à 21 h 30.

**LES FOUFONES ÉLECTRIQUES:** 87 est Ste-Catherine, Montréal (845-5484) — Seven Deadly Sins et Gene Lutter Love, le 26 janv. à 21 h.

**LE GRAND CAFÉ:** 1720 St-Denis, Montréal (849-6955) — Jim Zeller, le 26 janv. — Dimanche B&Jazz les 26-27 janv. — *Kindergarten Cop* 7 h, 9 h 15, sam. dim. 1 h 30, 4 h 30, 5 h 30, 7 h 30, 9 h 30 VI: *Le mystère Von Bülow* 1 h 30, 4 h 15, 7 h, 9 h 15, mer. 1 h 30, 4 h 15, 9 h 30

**RISEING SUN:** 5380 St-Laurent, Montréal (278-5200) — Hommage à Marvin Gaye, en vedette Dutch Robinson et Kat Dyson, le 26 janv. — Reggae Jam-Down Session, le 27 janv.

# THEATRE

**CAFÉ DE LA PLACE:** PDA, Montréal (842-2112) — « Sarah Bernhardt et la bête » texte et m. en s. Michael Bawtree, avec Monique Leyrac, du 23 janv. à 9 mars, mar. au sam. 20 h.

**CENTRE D'ESSAI DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL:** 2332 Edouard-Montpellié, 6e étage, Montréal (343-7682) — Le Théâtre de l'université de Montréal présente « Sainte Carmen de la Main » de Michel Tremblay, m. en s. Louis Wiriol, dir. Eric Gendron, du 24 au 27 janv. à 20 h.

**CONSERVATOIRE D'ART DRAMATIQUE DE MONTRÉAL:** 100 est Notre-Dame, Montréal (523-4283) — Studio-Théâtre Jean-Valcourt : « Les joueurs d'Uranie » de Normand Canac-Marquis, m. en s. Louise Laprade, du 25 janv. à 20 h 20, relâche le 27 janv.

**THE DOME THEATRE:** 3990 ouest Notre-Dame, Montréal (931-5000) — Le Département de théâtre de Dawson College présente « Shakespeare's Women » de Libby Appel et Michael Flachmann, m. en s. Howard Ryspan, les 26-29 janv. à 19 h 30, du 30 janv. au 3 fév. à 20 h, mar. 28 janv. les 30 janv. et 1er fév. à 12 h 30.

**ESPACE LIBRE:** 1945 Fullum, Montréal (521-4191) — « Célestine là-bas près des tanneries au bord de la rivière » d'après l'œuvre de Fernando de Rojas, traduction de Michel Garneau, m. en s. Jean Asselin, du 15 janv. au 16 fév., mar. au sam. 20 h.

**ESPACE LA VIEILLE:** 1371 est Ontario, Montréal (526-6582) — « La guerre » d'après Voyage au bout de la nuit de Louis-Ferdinand Céline, du 8 janv. au 3 fév.

**MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC:** 2550 est Ontario, Montréal (598-5810) — Le Théâtre Populaire du Québec présente « La ménagerie de verre » de Tennessee Williams, m. en s. René Richard Cyr, du 17 au 26 janv. à 20 h. — Lecture: Ah! Hollywood de Christopher Hampton, le 27 janv. à 15 h.

**MAISON THÉÂTRE:** 255 est Ontario, Montréal (288-7211) — « Rouge tandem » de Lise Castonguay, m. en s. Serge Thibodeau, production du Théâtre Gros Mécano, du 16 janv. au 3 fév., les sam. et dim. à 15 h.

**SALLE FRED-BARRY:** 4353 est Ste-Catherine, Montréal (253-8974) — Le groupe multidisciplinaire de Montréal présente un Peter Handke, Gaspard, dir. Jean-Luc Denis, du 9 janv. au 2 fév. à 20 h 30.

**SALLE DENISE-PELLETIER:** 4353 est Ste-Catherine, Montréal (253-8974) — « Jeune homme en colère » de John Osborne, m. en s. Claude Poissant, à compter du 18 janv.

**THÉÂTRE BISCUIT:** 221 St-Paul O., Vieux-Montréal (845-7306) — « Concert » spectacle de marionnettes, sam. à 15 h, jusqu'au 10 janv.

**THÉÂTRE D'AUJOURD'HUI:** 1297 Papineau, Montréal (523-1211) — « Les Reines » de Normand Chauriette, m. en s. André Brassard, du 16 janv. au 10 fév., mar. au sam. 20 h, dim. à 15 h.

**THÉÂTRE LA CHAPELLE:** 3700 rue St-Dominique, Montréal — Le Théâtre La Grosse Valise présente « Monsieur de Pourcègne », du 22 janv. au 10 fév., mar. au sam. à 20 h, dim. à 15 h.

**THÉÂTRE ESPACE GO:** 5066 rue Clark, Montréal (271-5381) — « Dans la solitude des champs de coton » de Bernard-Marie Koltès, m. en s. Alice Renard, du 15 janv. au 9 fév. à 20 h.

**THÉÂTRE DU NOUVEAU MONDE:** 84 ouest Ste-Catherine, Montréal (861-0563) — « Peer Gynt » d'Henrik Ibsen, m. en s. Jean-Pierre Rontal, du 22 janv. au 16 fév., mar. au ven. 20 h, sam. 18 h, et 21 h.

**THÉÂTRE PORT-ROYAL:** PDA, Montréal (842-2112) — « La Compagnie des Indes » de Jean-Pierre Rontal, m. en s. Jean-Pierre Rontal, du 22 janv. au 16 fév., mar. au ven. 20 h, sam. 18 h, et 21 h.

**THÉÂTRE DE QUAT'SOUS:** 100 est ave des Pins, Montréal — « Hosanna » de Michel Tremblay, m. en s. Lorraine Pintal, du 21 janv. au 16 fév., mar. au sam. à 20 h, le 15 h.

# VARIETES

**BIBLIOTHEQUE NATIONALE:** 1700 St-Denis, Montréal — Tangente présente Janet Oxley, Gisèle Poulin et Patrick Le Gosselin dans Quateron inviolables, les 26-27 janv. à 20 h 30.

**BOITE À CHANSONS LES DEUX PIÉROTS:** 104 est St-Paul, Montréal (861-1270) — Le groupe Arde et le groupe Beauregard, le 26 janv. à 20 h. — Boîte à chansons Le Pierrot: Jules Laviole et Gilbert Lauzon, le 26 janv. à 14 h.

**LA BUTTE ST-JACQUES:** 50 ouest St-Jacques, Montréal (526-7525) — Céline Faucher en spectacle, en première partie François Richard, le 26 janv. à 20 h 30.

**CAFÉ LA ROSE ROUGE:** 1564 est Ste-Catherine, Montréal (527-0616) — Jean Cusseau chante Félix Leclerc et Georges Brassens, les ven. sam. dim. à 20 h 30.

**CARREFOUR LAYAL:** Scène du Showtown, Laval — Dans le cadre du théâton de la paralysie cérébrale, symposium de peinture et sculpture, y participant: H. Bensimon, U. Bruni, S. Fabio, D. Fecteau, G. Fiore, P. Gendron, J. Labrosse, J. Leblond, L. Leblond, E. Lemay, Mme Meloché, C. Meloché, Y.M. Rajotte, J.G. St-Arnaud, A. Soly, G. Therrien et M. Thoun-Perault, également les artistes atteints de paralysie cérébrale, les 2-3 fév., en can des œuvres sélectionnées le 2 fév. à 16 h, au profit du téléphone

| La télévision du samedi soir en un clin d'oeil |                         |                              |                                         |                                                                                |                                                                               |                  |                                                                                        |                      |                 |                                                        |                                                                |                                                        |           |
|------------------------------------------------|-------------------------|------------------------------|-----------------------------------------|--------------------------------------------------------------------------------|-------------------------------------------------------------------------------|------------------|----------------------------------------------------------------------------------------|----------------------|-----------------|--------------------------------------------------------|----------------------------------------------------------------|--------------------------------------------------------|-----------|
|                                                | 18h00                   | 18h30                        | 19h00                                   | 19h30                                                                          | 20h00                                                                         | 20h30            | 21h00                                                                                  | 21h30                | 22h00           | 22h30                                                  | 23h00                                                          | 23h30                                                  | 00h00     |
| 2                                              | CBFT (R.C.) Montréal    | Le Téléjournal 18h10/Virages | Les Cyniques à l'université de l'humour | Cinéma : Les feux de la nuit Am. 88 — Avec Michael J. Fox et Kiefer Sutherland |                                                                               |                  |                                                                                        |                      | Le Télé-journal | Cinéma : Lucas Am. 86 — Avec Corey Haim et Kerri Green |                                                                |                                                        |           |
| 3                                              | WCAX (CBS) Burlington   | News                         | News                                    | Star Search                                                                    | Uncle Buck                                                                    | Lenny            | John Madden's All-Star Team                                                            |                      | Candid Camera   | News                                                   | Night Court                                                    | 21 Jump Street                                         |           |
| 5                                              | WPZT (NBC) Plattsburgh  | News                         | News                                    | A Current Affair Extra                                                         | Amen                                                                          | Fanelli Boys     | The Golden Girls                                                                       | Empty Nest           | Carol & Company | Dear John                                              | News                                                           | Saturday Night Live                                    |           |
| 6                                              | CBMT (CBC) Montréal     | News                         | Midday                                  | The Tommy Hunter Show                                                          | Hockey / Maple Leafs vs Blackhawks                                            |                  |                                                                                        |                      |                 |                                                        | The National Newswatch                                         | Night Music (23h45)                                    |           |
| 10                                             | CFTM (TVA) Montréal     | Le TVA Québec                | Décompte vidéo star                     | Au fil des jours                                                               | Cinéma : Le secret de mon succès — Am. 87 Avec Michael J. Fox et Helen Slater |                  |                                                                                        |                      |                 | Décompte vidéo star                                    | Le TVA Québec réseau                                           | Cinéma : La fille de Trieste Il. 82 — Avec Ben Gazzara |           |
| 12                                             | CFRC (CTV) Montréal     | News                         | Doogie Howser, md                       | My Secret Identity                                                             | Katts and Dog                                                                 | In Session       | Diamonds                                                                               |                      | Neon Rider      |                                                        | News                                                           | News                                                   | Cinéma 12 |
| 15                                             | TVS (Télé Francophones) | Le temps de vivre            | L'Euro-mag (18h50)                      | Le journal de la SSR                                                           | Thalassa                                                                      | Le p'tit théâtre |                                                                                        | Arts Magazine        | Jeune cinéma    |                                                        | Musique classique                                              | Journal de TF1                                         |           |
| 17                                             | CIVM (R.-Q.) Montréal   | Passé-Parout                 | Omni science                            | C'est la vie                                                                   | Parler pour parler : Pourquoi je me suis...                                   |                  | Cinéma : La nuit de Varennes — Fr. 82 Avec Jean-Louis Barrault et Marcello Mastroianni |                      |                 |                                                        | Cinéma : Persona — Suéd. 66 Avec Liv Ullmann et Bibi Andersson |                                                        |           |
| 20                                             | Musique Plus            | Voxpop                       |                                         |                                                                                | Musique vidéo                                                                 |                  | Concert plus : The Northern Pikes                                                      |                      |                 |                                                        |                                                                |                                                        |           |
| 22                                             | WVNY (ABC) Burlington   | News                         | Super Force                             | Star Trek : The Next Generation                                                | The Young Riders                                                              |                  | Under Cover                                                                            | Tag Team             |                 |                                                        | News                                                           | 23h15/Friday the 13th                                  |           |
| 25                                             | Much Music              | 18h30 / X-Tendmix            |                                         |                                                                                | Soul in the City                                                              |                  | X-Tendmix                                                                              | Spotlight / Dance... | X-Tendmix       |                                                        |                                                                |                                                        |           |
| 33                                             | VERMONT ETV (PBS)       | The Lawrence Welk Show       | Austin City Limits                      | May to December                                                                | After Henry                                                                   |                  | Cinéma : The Fortune Cookie — Am. 66 Avec Jack Lemmon et Walter Matthau                |                      |                 |                                                        | Ripping Yarns                                                  | Alexei Sayle's...                                      | The 90'S  |
| 35                                             | 4-SAISONS Montréal      | La roue chanceuse            | Coup de foudre                          | Cinéma : Les Anges sont aussi tombés sur la terre Al. S. 1986. Comédie         |                                                                               |                  | Yula                                                                                   | China Beach          |                 |                                                        | Le Grand Journal                                               | Sports Plus week-end                                   | Bleu nuit |
| 57                                             | WCPE (PBS)              | Austin City Limits           | The Editors                             | MacLaughlin Group                                                              | The Best of National Geographic                                               |                  | 'Allo ! 'Allo !                                                                        | Blackadder The Third | Doctor Who      |                                                        | Alive from Off Center                                          | Channel Crossings                                      |           |

| La télévision du dimanche soir en un clin d'oeil |                         |                                   |                    |                                         |                          |                                    |                                                                                   |                 |                      |                 |                                                                   |                               |                             |
|--------------------------------------------------|-------------------------|-----------------------------------|--------------------|-----------------------------------------|--------------------------|------------------------------------|-----------------------------------------------------------------------------------|-----------------|----------------------|-----------------|-------------------------------------------------------------------|-------------------------------|-----------------------------|
|                                                  | 18h00                   | 18h30                             | 19h00              | 19h30                                   | 20h00                    | 20h30                              | 21h00                                                                             | 21h30           | 22h00                | 22h30           | 23h00                                                             | 23h30                         | 00h00                       |
| 2                                                | CBFT (R.C.) Montréal    | Le Téléjournal 18h10/Découverte   | Star d'un soir     | A propos de la demoiselle qui pleura... |                          |                                    |                                                                                   |                 | Victor-Léry Beaulieu | Le Télé-journal | Scully rencontre                                                  | Les sports                    | Cinéma : La grande illusion |
| 3                                                | WCAX (CBS) Burlington   | News                              | The Golden Girls   | 60 minutes                              | Murder, she wrote        |                                    | Cinéma : The Fulfillment of Mary Gray Am. 88 — Avec Demi Moore et Jürgen Prochnow |                 |                      |                 | News                                                              | The Arsenal Hall Show (23h15) |                             |
| 5                                                | WPZT (NBC) Plattsburgh  | On Scene: Emergency               | News               | TV Censored Bloopers                    | Real Life                |                                    | Cinéma : Little White Lies — Am. 89 Avec Ann Jillian et Tim Matheson              |                 |                      |                 | Sunday Scoreboard                                                 | Reunion                       | Cinéma                      |
| 6                                                | CBMT (CBC) Montréal     | The Magical World of Disney       | Road to Avonlea    | Carmen of Ice                           |                          |                                    |                                                                                   | Carol & Company | News                 | Venture         | News                                                              | The Streets of San Francisco  |                             |
| 10                                               | CFTM (TVA) Montréal     | Le TVA Québec                     | Doctor Doogie      | Rira bien ...                           | Fernand Nadeau en direct |                                    | Cinéma : La septième prophétie — Am. 88 Avec Demi Moore et Jürgen Prochnow        |                 |                      |                 | Le TVA Québec réseau                                              | Vision mondiale               |                             |
| 12                                               | CFRC (CTV) Montréal     | News                              | Travel Travel      | Live It Up                              | America's Funniest       | Roseanne                           | Cinéma : Sunnits of Glory — Can. 86 Avec Patrick Dempsey et Sally Kellerman       |                 |                      |                 | News                                                              | News                          | Entertainment Tonight       |
| 15                                               | TVS (Télé Francophones) | L'école des fans 18h50/L'Euro-mag | Le journal de RTBF | 7 sur 7                                 |                          | Caractère : Les Caractères du mois | Portrait                                                                          |                 |                      |                 | Norge                                                             | Journal de TF1                |                             |
| 17                                               | CIVM (R.-Q.) Montréal   | Passé-Parout                      | A plein temps      | Degrassi                                | Le Clap                  |                                    | Cinéma : État de crise — Am. 86 Avec Peter Strauss et Mason Adams                 |                 |                      |                 | Cinéma : Les ensorcelés — Am. 52 Avec Lana Turner et Kirk Douglas |                               |                             |
| 20                                               | Musique Plus            | Dadabiz                           |                    | Transit                                 | Benezza / Hall &...      |                                    | Musique vidéo                                                                     |                 |                      |                 |                                                                   |                               |                             |
| 22                                               | WVNY (ABC) Burlington   | Football                          |                    |                                         |                          |                                    |                                                                                   |                 |                      |                 | Davis Rules                                                       | News                          | Commercial Program (23h45)  |
| 25                                               | Much Music              |                                   |                    |                                         |                          |                                    |                                                                                   |                 |                      |                 |                                                                   |                               |                             |
| 33                                               | VERMONT ETV (PBS)       | All Creatures Great and Small     | Wild America       | Nature                                  | Nature                   |                                    | Masterpiece Theatre On Approval                                                   |                 |                      |                 | Feast of The Gods                                                 | Mystery I                     | Masterpiece Theatre         |
| 35                                               | 4-SAISONS Montréal      | Football                          |                    |                                         |                          |                                    |                                                                                   |                 |                      |                 | Los Angeles Now                                                   | Le Grand Journal              | Sports Plus week-end        |
| 57                                               | WCPE (PBS)              | Nat King Cole Show                | The New Explorers  | Rosamond Bernier: On Stage              | Opera Stories: Falstaff  |                                    | Masterpiece Theatre On Approval                                                   |                 |                      |                 | Mystery I: Poirot Il: Peril at End...                             | Are you being ...             | Priorities                  |

## THÉÂTRE

# Un féérique «Pourceaugnac»

## Monsieur de Pourceaugnac

De Molière, mise en scène de Guy Freixe, décor de Nathalie Pavlovsky, costumes de Mireille Vachon, masques et perruques de Marie Muiard, chorégraphie de Monique Vincent, avec Onil Mélançon, Johanne Benoit, Michelle Courchesne, Claude Desparois, Richard Lemire, Josée Martin, Denis Michaud et Jean Yurcotte. Une production de La Grosse Valise au Théâtre de La Chapelle jusqu'au 10 février.

## Alain Pontaut

POUR FÊTER ses quinze ans, après avoir tiré la quintessence du masque et du silence dans l'expérience magique de *La dernière dame*, La Grosse Valise, comme dit sa directrice, Johanne Benoit, « avait envie de faire parler les masques », se tournant pour cela vers Molière et sa comédie-ballet de *Monsieur de Pourceaugnac*.

Une comédie-canevas, en quelque sorte. Composée à la hâte à la demande du roi et pour l'amusement de la cour, alors à Chambord, Molière étant mis prestement à contribution, en septembre 1669, pauvre Molière, pour varier les plaisirs de la chasse, la comédie en question est empruntée par fragments entiers aux canevas des Italiens, *A Policinella pazzo per forza* par exemple, qui contient tout le sujet du provincial berné et livré au corps médical, ou *A Policinella burlato*, à quoi Molière a totalement emprunté son dénouement.

Heureusement que ce Pourceaugnac préfigure déjà quelque part Monsieur Jourdain. Sinon on pourrait bien n'y voir, en ne faisant que le lire, qu'une farce à intrigue sommaire, une parade de Tabarin et de pitres, avec le défilé-mascarade des obsédés de la seringue propulsés à travers la salle, avec les dix façons burlesques de ridiculiser le parvenu de province en le livrant aux apothéaires et aux avocats, eux-mêmes largement caricaturés, aux fausses épouses abandonnées, aux soldats paillardes, au baragouin des uns et des autres, au cynisme farceur et cupide de Sbrigani et de Nérine jusqu'au dénouement où Oronte, bourgeois stupide, est moqué par sa propre fille et l'amoureux de celle-ci.

Tout cela, fort guilleret bien sûr, n'est, sur le papier, que prétexte à jeux de scène traditionnels, à mascarades peuplées de rires gras et entretenues par le grotesque des situations, le déhanchement des comédiennes, les sous-entendus graveleux, le rituel des lavements et des pots de chambre. Molière travaillait souvent ainsi, dans la vitesse, et l'étonnant, dans ces conditions, n'est

pas qu'il ait composé des Pourceaugnac et des Escarbagnas, fantoches issus directement des amuseurs italiens. L'étonnant est qu'il ait aussi écrit *Tartuffe* et *Le Misanthrope*.

Surtout, ces facéties ne sont là, répétons-le, que pour être jouées, tout cela, prétexte à improvisation échelonnée, ayant besoin, comme l'écrivait Georges Mongrédien, « de comédiens rompus au jeu rapide et bondissant de la commedia dell'arte pour déchaîner le rire ». Et on constate que les interprètes de La Grosse Valise, qu'on n'imaginait pas dans le déhanchement endiablé, s'y révèlent au contraire des maîtres, merveilleusement à l'aise, libres, heureux, dans la parade physique la plus folle, le rythme le plus joyeusement saccadé, l'éclatement d'une force comique plus provoquée par l'interprète que par le texte.

En outre, entre ces oriflammes, ces costumes éclatants et drôles et ces chorégraphies survoltées, on ressent que ces visages masqués, au lieu d'ajouter à l'incongruité de la farce, donnent au contraire un éloignement et comme du mystère à ces jeux simples de la naïveté et de la fourberie. Ils donnent paradoxalement la vérité, la profondeur du type à une galerie vite esquissée de personnages dont l'agitation et les crailleries empruntent à ces expressions fixes un peu d'insolite et de surréalisme.

Et cela ébluit, pour le reste, c'est-à-dire pour l'animation scénique de l'intrigue, grâce à la somptueuse mise en scène de Guy Freixe, qui vient du Théâtre du Soleil d'Ariane Mnouchkine et à qui l'on devait déjà *La dernière dame*, ce « Pourceaugnac », c'est, du début à la fin, un enchantement étourdissant, un déhanchement d'extravagances et de talent, une trépidante et admirable démonstration du savoir-faire de cette troupe unique, masquée ou démasquée, muette ou follement volubile, qu'est La Grosse Valise.

On a beau tâcher d'imaginer ce que fut l'invention de la troupe de Molière dans ce ballet chanté et dansé, et Molière lui-même suant et soufflant dans les chaussettes multicolores et sous les chapeaux bouffons de Pourceaugnac. On a beau tâcher d'imaginer Lulli, non seulement écrivant la musique du divertissement mais n'hésitant pas à se contorsionner grotesquement devant le roi en agitant une énorme seringue. On a beau essayer d'entrevoir ces folies dans leur époque. On ne peut rêver de « Pourceaugnac » plus vivant et charnel, plus gai et plus rapide, plus coloré et plus furieusement drôle que celui de La Grosse Valise.

Ce spectacle est une fête et c'est une féerie. On en sort transporté et heureux.

## ARTS VISUELS

# Boisseau, Boucher, Leclerc: le quotidien de l'art

## Galerie Skol

4060, boul. St-Laurent. Jusqu'au 27 janvier.

## Galerie Dare-Dare

4060 boul. St-Laurent. Jusqu'au 27 janvier.

## Espace Global

914 rue Mont-Royal est., jusqu'au 27 janvier.

## Jean Dumont

« J'AI VU ses yeux de fougère s'ouvrir le matin sur un monde où les battements d'ailes de l'espoir immense se distinguent à peine des autres bruits qui sont ceux de la terreur. » Le poète surréaliste était encore trop optimiste : nos yeux à nous viennent de s'ouvrir soudain sur un monde où les ailes mêmes portent la terreur. Dire que des millions d'humains ne souhaitent rien tant, ce matin, que de savoir le ciel vide...

La guerre, au jour le jour, n'a rien à voir avec les grands principes et les croisades de tous genres, elle est seulement le quotidien de l'horreur, ne serait-ce que cette parade de prisonniers, organisée par le camp que l'on dit du Mal, ou cet effrayant « *To Saddam with Love* », écrit sur une bombe par un membre du camp que l'on dit du Bien, une horreur qui empêche d'espérer que l'après de cette guerre soit autre que tous ceux qui l'ont précédé depuis la première scission de la horde primordiale en deux camps de frères ennemis.

Est-ce parce qu'en ces jours de choc, il semble un peu irréel de « parler d'art » ou est-ce par méfiance, là aussi, des théories et des lyrismes trompeurs qui gommait la réalité ? Je ne sais. Toujours est-il que j'ai vécu les expositions que j'ai visitées comme l'expression riche et réconfortante d'une sorte de quotidien de l'art et des artistes que l'on a peut-être tendance à négliger trop souvent, au profit des classifications de l'histoire, des notoriétés médiatiques et des idées généralisatrices.

J'avais envie de me tenir au ras des oeuvres, de sentir en elles la lente maturation de l'atelier, le travail têt et souvent hélas méconnu, la quête qui n'attend pas toujours de réponse mais qui va toujours plus avant. Et puis la longue patience, telle que l'entend Rilke, « porter jusqu'à terme puis enfanter ». Et j'ai reçu les oeuvres comme une fraternelle complicité.

Lise Boisseau expose à la Galerie Skol d'intéressants tableaux composés d'objets et d'images peintes à partir de ces objets. Les rapports entre les objets et la peinture d'une part, et entre chacun des consti-

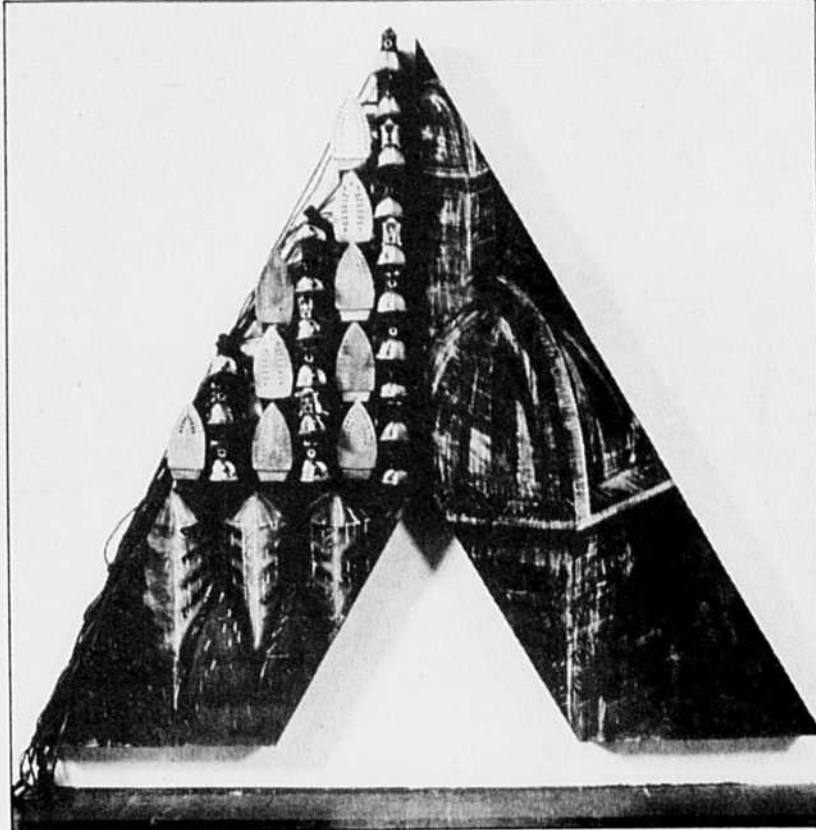


PHOTO DAVID BABCOCK

28 fers à repasser avec deux formes peintes, de Lise Boisseau.

tuants et le tout d'autre part sont plus compliqués et riches qu'il y paraît au premier abord. Les objets, par exemple, n'abandonnent pas leur réalité au bénéfice de la peinture comme bien souvent dans les tableaux composites, construits ou déconstruits, d'une certaine peinture actuelle.

Ils ne sont pas là non plus pour signifier un quelconque désenchantement du monde comme le faisaient souvent les objets surréalistes. Dans *28 fers à repasser avec deux formes peintes*, entre autres, les fers ne sont pas hérissés de pointes comme celui de Man Ray. Ils ne sont pas détournés de leur sens, et leur finalité technique n'est pas niée, même si l'artiste les utilise pour une autre facette de leur réalité.

La peinture, de son côté, n'est là ni comme la représentation de l'objet, ni comme son idéalisation. Elle n'est pas une façon de le rêver, mais bien un moyen de le faire voir, même si « elle fait voir l'invisible, l'étranger », l'énigme de la présence au coeur du visible le plus simple et le plus connu (Heidegger). Rien d'étonnant, si ce n'est le fait qu'habituellement nous ne nous étonnons sans doute pas assez de ce qui, autour de nous, nous paraît le plus familier.

On pourrait bien entendu se lancer dans d'arides mais passionnantes dé-

rivées philosophiques à partir de la phrase du penseur allemand, mais rassurez-vous ce n'est pas nécessaire, il suffit de se tenir au niveau de la réalité physique des oeuvres pour sentir ces dernières inquiéter d'étrange façon notre perception traditionnelle de l'espace. Nous avons soudain l'intuition d'une nouvelle architecture possible de ce dernier. Dans des pièces comme *5 tasses de fantaisie avec dessin, 3 pots de fleurs chinois*, et les autres, les objets, dont les peintures reprennent dans leur forme même un détail des contours, semblent s'évader de leurs limites. Comme s'ils influençaient et habitaient l'espace qui les entoure et qui soudain n'est plus le vide euclidien mais le lieu des rapports et des relations entre les choses. Et, presque à notre insu, notre corps rêve lui aussi d'expérimenter patiemment cette nouvelle agora.

Il est impossible de regarder la série de dessins-peintures de Suzanne Boucher, qui expose à la Galerie Dare-Dare, sans ressentir dans son propre corps l'écho de la lente gestation du travail en atelier. Cela tient pour beaucoup au fait que cette artiste travaille avec de la peinture en crayon. Il n'y a donc aucun intermédiaire entre le corps et la couleur posée sur le papier, ni la souplesse de la brosse ni sa part d'incertitude, si mi-

nime soit-elle.

Le hasard fécondateur et révélateur de l'oeuvre ne peut venir que de l'indépendance du corps, ou de sa soumission à d'anciennes mémoires, et de la préparation particulière que l'artiste fait subir à son papier-support, saturé au préalable de taches de couleurs vives.

L'intérêt du travail de Suzanne Boucher ne tient pas tant dans la reconnaissance des formes végétales ou autres que l'on croit deviner dans ses très beaux diptyques et triptyques aux couleurs profondes et chaudes, pas plus d'ailleurs que dans une quelconque lecture anecdotique ou instinctive, qui ne pourrait être, au mieux, qu'une variation sur un thème ignoré. Il n'est pas non plus je pense dans la projection de nos propres thèmes à la surface de l'oeuvre ouverte : de simples taches d'encre pourraient faire l'affaire. Nous ne sommes pas en face de taches de hasard. Avec ses crayons de peinture Suzanne Boucher dessine en même temps qu'elle peint, et il est fascinant, en s'en tenant à l'encre à la vérité physique des pièces, de suivre pas à pas la constitution d'un code dont nous ignorons la raison. La mise en place, dans une même série de gestes patients, de la structure qui conditionne l'existence du sens inconnu en même temps que de ce sens qui est la justification secrète de la structure.

Ne manquez pas enfin, à l'Espace Global, l'intéressante exposition de Marie-Claude Leclerc, intitulée *Paroies et abris de passages*. Le thème en est l'écologie et n'est donc pas particulièrement optimiste. Il n'y a que nous qui y pourrions quelque chose. J'ai personnellement tendance à reprocher à certaines manifestations artistiques qui traitent de l'écologie leur côté « rituel primitif », l'accumulation, dans ces expositions, de l'échantillonnage des représentations et des témoignages de ce que l'on veut protéger, comme si les solutions étaient du ressort de l'exorcisme !

On trouve certes, dans la présentation de Marie-Claude Leclerc, nombre de produits naturels, branches, plumes, ailes d'oiseaux, mais ils sont mêlés à des produits industriels décrépits, en des monuments dont le symbolisme se passe de discours. Du moins de discours logiques, car l'exposition est accompagnée d'un livre d'artiste dont les dessins et les poèmes prolongent et enrichissent le message visuel des pièces. J'ai aimé ces *Abris de passage*, peut-être parce qu'ils m'ont rappelé, sans ambiguïté que « Bien des ailes mortes, bien des oiseaux tués gisent au fond de moi, qui ne revivront plus... »

## Bibliothèques

**BIBLIOTHEQUE INTERMUNICIPALE PIERREFONDS DOLLARD-DES-ORMEAUX:** 13555 boul. Pierrefonds, Pierrefonds (620-4181) — Oeuvres de Nicole Landy, Joanne Litvak et Marguerite Scrive, du 4 au 28 fév.

**BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE KIRKLAND:** 17100 boul. Hymus, Kirkland (694-4100) — Exposition de la Guilde de tapisserie du Lakeshore, du 5 au 30 janv. — Oeuvres de Susan Falcao-Anderson, du 2 au 27 fév.

**BIBLIOTHEQUE MUNICIPALE DE LONGUEUIL:** 1660 rue Bourassa, Longueuil (646-8626) — Sauvegarde nos vieilles gares : reproductions de vieilles gares québécoises de Arthur Lehmann, du 15 janv. au 3 fév.

**MAISON DE LA CULTURE CÔTE-DES-NEIGES:** 5290 chemin Côte-des-Neiges, Montréal — Chronique de lieu, photographies et textes sur le quartier Côte-des-Neiges, par Maurice Amiel, du 11 déc. au 3 fév. — Lev Podolsky, peintre, du 11 janv. au 3 fév.

**MAISON DE LA CULTURE FRONTENAC:** 2550 est Ontario, Montréal — Shaman Cosnoidal, installation multimédia de Claude-Paul Gauthier et de Pierre Dostie, du 14 au 17 fév.

**MAISON DE LA CULTURE MARIE-UGUAY:** 6052 boul. Monk, Montréal — Des machines et des hommes, 70 ans de la vie industrielle, documents provenant de l'usine Dominion de Lachine, du 18 janv. au 24 fév. — Oeuvres de Lorraine Simms, du 18 janv. au 24 fév.

**MAISON DE LA CULTURE MERCIER:** 8105 Hochelaga, Montréal — Photomontages de Pierre Guimond, du 15 janv. au 3 mars

**MAISON DE LA CULTURE NOTRE-DAME-DE-GRÂCE:** 3755 Botrel, Montréal — Art et Écologie, dessins d'enfants sur des plantes et animaux qu'ils ont observés, du 19 au 31 janv.

**MAISON DE LA CULTURE LA PETITE PATRIE:** 6706 DeLormier, Montréal — L'image à la carte, collection de cartes postales de Jacques Poiras, du 13 janv. au 3 fév.

**MAISON DE LA CULTURE DU PLATEAU MONT-ROYAL:** 465 est Mont-Royal, Montréal — Art à l'ouïe, 45 oeuvres d'art contemporain de la collection Graphothek de Stuttgart en Allemagne, du 29 janv. au 24 fév.

du lun. au ven. 10h. à 16h., le week-end et en soirée sur rendez-vous.

**CENTRE DE DESIGN DE L'UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL:** 200 ouest Sherbrooke, Montréal — Débat public contradictoire en collaboration avec la revue *Architecture Québec*, du 17 janv. au 24 fév. — La tradition expérimentale: 25 ans de concours d'architecture américains, 1960-1985, du 17 janv. au 24 fév., mer. au dim. de 12h. à 18h.

**CENTRE D'EXPOSITION LÉON MARCHOTTE:** 222 rue Frontenac, Sherbrooke (819-563-2050) — Objet: À travers les branches, exposition itinérante produite par le Musée du Séminaire de Sherbrooke, du 25 janv. au 5 avril

**CENTRE D'EXPOSITION DU VIEUX PALAIS:** 185 rue du Palais, St-Jérôme (432-7171) — Oeuvres de Graham Cantieni et oeuvres des étudiants en arts plastiques du Cégep de St-Jérôme, du 13 janv. au 24 fév.

**CENTRE DES FEMMES DE L'UNIVERSITÉ CONCORDIA:** 2020 Mackay, Montréal — Salle P-03 — « Visages de l'humanité » Oeuvres de C. Bullen, V. Edgar, J. Feldman, E. Geraghty, P. Girardin, E. Griffiths, A. Loader, E. J. Mak, L. Pereira, K. Schopohl et A. Weinstein, du 6 au 28 fév.

**CENTRE INTERNATIONAL D'ART CONTEMPORAIN DE MONTRÉAL:** 3575 ave. du Parc, Montréal (288-0811) — Oeuvres de D. Cisneros, J. Durham, M. Nordman et G. Ziris — Boutiques: Oeuvres de J. Golub, F. Leduc, J. Kosuth et S. Tossi-guani, jusqu'au 9 mars, lun. au sam.

**LA CHAMBRE BLANCHE:** 185 Christophe-Columb, Québec (418-529-2715) — Sculptures récentes de Marie-France Brière, du 16 janv. au 3 fév. — Résidence d'artiste de Jocelyn Philibert, du 16 janv. au 24 fév.

**CHAPELLE HISTORIQUE DU BON-PASSEUR:** 100 est Sherbrooke, Montréal — Série Kôchel de Arnaud Maggs, du 20 déc. au 10 fév.

**CIRCA:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 444, Montréal (393-8248) — Oeuvres de Ginette Prince et Manon-Brigitte Thibault, du 12 janv. au 23 fév.

**COMPLEXE DU CANAL LACHINE:** 4710 St-Ambrose, Montréal (935-1291) — Galerie Rouge: Violet Costello — Galerie Verte: Marie-Claude Tremblay, jusqu'au 2 fév., tous les jours

**DAZIBAO:** 4060 St-Laurent espace 104, Montréal (845-0063) — Oeuvres de Michel Gaboury, du 5 janv. au 3 fév.

**ENCADREMENT IDÉE:** 235 St-Paul O., Montréal (288-5820) — Oeuvres d'artistes canadiens et américains — Également affiches, encadrement, lamination.

**ENGRAVME:** 263 est St-Valier, Québec (418-529-0972) — Oeuvres de Marcel Jean, du 10 au 31 janv.

**EXPOSITION:** 1465 Stanley, Montréal (525-6033) — « L'être et le néon: la publicité avide » oeuvres de Mario Bêlése, P.K. Langshaw, Deborah Margo et Devo Newman, du 10 au 30 janv.

**EXPOTEC:** Vieux-Port de Montréal, angle de La Commune et St-Laurent — Exposition interactive à caractère scientifique, technologique et culturel sur le thème des sports, du mer. au dim. de 10h. à 22h.

**GALERIE ACTION:** 190 rue Laurier, St-Jean-sur-Richelieu (346-5372) — Conseil des Arts Textiles, du 10 janv. au 3 fév.

**GALERIE D'ART DE BOUGAINVILLE:** 4511 St-Denis, Montréal (845-2400) — Artistes de la galerie et nouveaux artistes: J. R. Veilleux, Missakian, Auclair, M. Cing Mars, V. Bordenave

**GALERIE D'ART DU COLLÈGE LIONEL-GROULX:** 100 rue Duquet, Ste-Thérèse (434-7648) — Oeuvres de André Aubé, du 30 janv. au 21 fév.

**GALERIE D'ART DU COLLÈGE ÉDOUARD-MONTPETTIT:** 100 est de Gentilly, Longueuil (679-

2630 poste 324) — Événement regroupant des artistes de la région de Montréal, du 15 janv. au 8 mars

**GALERIE D'ART CONCORDIA:** 1455 ouest de Maisonneuve, Montréal (848-4750) — Redéfinir une forme d'art: la court-pente, du 17 janv. au 16 fév.

**GALERIE D'ART FRANÇAIS:** 1434 ouest Sherbrooke, Montréal (849-3637) — Oeuvres des artistes de la galerie

**GALERIE D'ART DU GRAND THÉÂTRE DE QUÉBEC:** Québec — « Erotisme et humour » exposition de la collection Prêt d'oeuvres d'art du Québec, du 16 janv. au 15 avril, ouvert les soirs de spectacles

**GALERIE ART PLUS:** 1691 chemin de la Rivière aux Cerises, Magog (819-868-2095) — Oeuvres de Bédard, Marcoux, Plourde, Quintin, Richard et Trotter, du 9 déc. au 17 fév.

**GALERIE D'ART STEWART:** 176 Bord du Lac, Pointe-Claire (630-1254) — Gravures de Bonnie Baxter et sculptures de Jacques Lavigne, du 19 janv. au 24 fév.

**GALERIE D'ART SERGE TURGEON:** 2080 Crescent, Montréal (287-7172) — Oeuvres de Jackson, Masson, Soulikias, Richard, Little et Surrey, mer. au dim.

**GALERIE PIERRE BERNARD:** 141 Champlain, Hull (819-777-4437) — Oeuvres choisies de Bauchene, Bellefleur, Bruni, Cantin, Gagnon, Iacurto, Lalonde, Lecor, Richard, Rousseau, Simpkins, Soulikias, Sato, jusqu'au 11 fév. — Oeuvres de Valérie Bachevalier, du 13 au 28 fév.

**GALERIE SIMON BLAIS:** 4521 Clark, ste 100, Montréal (849-1165) — Oeuvres de Barrard, Bougie, Dussau, Hasegawa, Monir, Picotte, mar. au sam. de 9h30 à 17h30

**GALERIE DU CENTRE:** 250 St-Laurent, St-Lambert (672-4772) — Oeuvres de Céline Goudreau, du 16 janv. au 10 fév.

**GALERIE CHRISTIANE CHASSAY:** 20 ouest Marie-Anne, Montréal (284-2631) — Oeuvres de Jakc Janusziewicz, et de Michel Daigneault, du 12 janv. au 9 fév.

**GALERIE CLARK:** 1591 rue Clark, 2e étage, Montréal (288-4972) — Oeuvres de Louise Gagnon et Pierre Duraland, jusqu'au 27 janv. — Oeuvres de David Elliott et Geneviève Morin, du 31 janv. au 17 fév., jeu. au dim.

**GALERIE DARE-DARE:** 4060 St-Laurent ste 211, Montréal (844-8327) — Peintures de Suzanne Boucher, du 9 au 27 janv. — Installation de Natalie Font, du 30 janv. au 17 fév.

**GALERIE ESPERANZA:** 2144 Mackay, Montréal (933-6455) — Artistes de la galerie, à compter du 1er déc.

**GALERIE GRAFF:** 963 est Rachel, Montréal (526-2616) — Peintures récentes de Lucio De Heusch, du 12 janv. au 7 fév., mar. au sam.

**GALERIE HAUT 3e IMPÉRIAL:** 164 rue Cowie, Granby (372-7261) — Techniques mixtes de Hélène Plourde, du 6 janv. au 3 fév., mer. au dim. de 13h. à 17h.

**GALERIE HORACE:** 906 King O., Sherbrooke (819-821-2326) — Salle 1: Peintures de Olaf Hanel — Salle 2: Oeuvres de Louis Lafontaine, du 4 au 27 janv. — Salle 1: Monique Trotter — Salle 2: Jocelyn Philibert, du 1er au 24 fév.

**GALERIE FRANÇOIS LEMAI:** 4524 De La Roche, Montréal (842-3639) — Estampes originales de maîtres européens et japonais du 20e siècle

**GALERIE MAXAM:** 611 Richelieu, St-Marc-Sur-Richelieu (584-3377) — Oeuvres d'artistes contemporains et traditionnels, en permanence, du mer. au dim. de 12h. à 18h.

**GALERIE MICHEL-ANGE:** 430 Bonsecours, Vieux-Montréal (875-8281) — Collection permanente, oeuvres de Aoyte, Barbau, Bellefleur, Balleire, Fortin, Gagnon, Lemieux, Richard, Riopelle, et autres

**GALERIE MONTCAILL:** 25 Laurier, Hull — Bronzes récents de Robert Roussil, du 19 déc. au 27 janv.

**GALERIE DU MUSÉE:** 24 boul. Champlain, Québec — Sylvie, Reno, Joanne et les autres : exposition d'oeuvres photographiques de 7 artistes de Québec, du 24 janv. au 25 mai, mer. au dim.

**GALERIE OPUS 2:** 3981 St-Laurent, ste 210, Montréal (499-0235) — Oeuvres récentes de Evelyn Dufour, Hannibal Srouji et Yang Zheng-Xin, du mer. au dim.

**GALERIE PINK:** 1456 ouest Notre-Dame, Montréal (935-9851) — Les artistes de la galerie, jusqu'au 3 fév. — Biologique, oeuvres récentes de Gregory Loudon et P. Pink, du 6 au 24 fév.

**GALERIE 89:** College John Abbott, Ste-Anne-de-Bellevue — Oeuvres de Mario Laplante, du 9 au 14 fév.

**GALERIE ROLLAND:** 2350 Guy, Montréal (932-9739) — Estampes originales de maîtres européens et québécois: Dussau, Ting, Peltan, Riopelle et autres, lun. au ven. 10h. à 17h30, sam. 10h. à 17h.

**GALERIE SEKA:** 42814 ouest Notre-Dame, Montréal (939-0561) — Collection de la Galerie, jusqu'au 31 janv.

**GALERIE DU SERVICE DES ACTIVITÉS CULTURELLES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL:** 2332 Edouard-Montpetit, 4e étage, Montréal — « Référent d'homme » oeuvres de Alain Bertrand, Sylvie Fraser, Nathalie Garneau et Yves Godcharie, traduction artistique de leur réflexion sur la démocratie, du 24 janv. au 14 fév.

**GALERIE BARBARA SILVERBERG:** 2148 Mackay, Montréal (932-3987) — Travaux récents de jeunes québécois: D. Brouillette, S. Cowlish, S. Day, S. Low, B. Sinard et G. Winzen — Oeuvres de John Chalko, du 12 janv. au 2 fév.

**GALERIE TROIS POINTS:** 307 ouest Ste-Catherine, ste 555, Montréal (845-5555) — Oeuvres de Louise Brosseau, du 9 janv. au 2 fév. — Oeuvres de Lisette Lemieux, du 6 fév. au 2 mars

**GALERIE DU VIEUX-MONTRÉAL:** 19 Cour Le Royer, ste 301, Montréal (842-9208) — Exposition permanente, oeuvres de Chagall et Riopelle, tous les jours de 11h. à 13h.

**GALERIE BRENDA WALLACE:** 372 ouest Ste-Catherine, ste 508, Montréal (933-4086) — Oeuvres de Liliana Berzowsky, du 12 janv. au 9 fév.

**GALERIE WESTMOUNT:** 4912 ouest Sherbrooke, Montréal (484-1488) — Bronzes de Liard et de Catherine Lorain, ainsi que tableaux d'artistes canadiens, jusqu'au 5 avril

**GRAVE:** 53 est Notre-Dame, Victoriaville (819-758-9510) — Installation de Daniel Jean, du 11 janv. au 15 fév.

**INSPECTEUR ÉPINGLE:** Angie St-Hubert et Du-luth, Montréal (598-7784) — « Triptype » oeuvres de Louise Brosseau, Ennette Gagnon et Alain Mongeau, du 2 au 15 fév.

**JARDIN BOTANIQUE:** Salle Jacques-Rousseau, Montréal — Oeuvres de Anita Ein Shapiro et Michèle Masse Thevenin, du 10 au 27 janv.

**JARDIN DE LA SCULPTURE:** Centre de la nature de Laval, 901 ave du Parc, Laval — Sculptures monumentales réalisées dans le cadre du Symposium international de la sculpture Laval 1990, tous les jours de 9h. à 22h.

**MAISON D'ART SAINT-LAURENT:** 742 Décarie, St-Laurent (744-6683) — Oeuvres de Katerina Merikas, Cenorina Ojeda, Serge Gosselin, Arthur Greenberg et Denis Kéne

**MAISON DU MEUNIER:** 10897 rue Du Pont, Montréal (872-5913) — Collages et techniques mixtes

de Jeanne Auclair — Sculptures et céramiques de Camilla Clarizio, jusqu'au 27 janv., mer. au dim.

**MAISON DU PRESSOIR:** 10,865 rue du Pressoir (métro Henri-Bourassa), Montréal — Les contes et légendes d'ici, histoires à dormir debout, du 23 déc. au 24 fév.

**OBORO:** 3981 St-Laurent ste 499, Montréal (844-3250) — Peintures de Michèle Lorrain, du 12 janv. au 10 fév.

**OBSCURE:** 729 Côte d'Abraham, Québec (418-529-3775) — Installation de David Bobier — Vidéo en continu de Kassandra Wellendorf, du 24 janv. au

## ARTS VISUELS

Liliana Berezowsky

## «Il faut remettre en question la notion de progrès»

Claire Gravel

**ANTIGONE VII** est la dernière sculpture de Liliana Berezowsky, une immense aile d'avion en acier brut et en bois de cèdre qui s'élève à travers tout l'espace de la galerie Brenda Wallace (jusqu'au 9 février) sur un socle terrifiant de fer et de caoutchouc noir, escalier qui défile ses marches aux pointes acérées dans un mouvement puissant.

Nous avons rencontré cette petite femme blonde qui produit des sculptures gigantesques, très lourdes, la plupart du temps dans un acier qu'elle soude à l'arc électrique, un travail épuisant qui ne la rebute pas. Depuis 1986, son œuvre s'est distinguée par sa pureté de volumes agencés dans des structures dérivées de l'architecture industrielle, machines de guerre antiques et modernes à la fois, défiant le temps et pleines d'une orgueilleuse présence. Après le succès de l'installation *Jenych IV* au centre International d'art contemporain cet automne et ses grands solos au Centre Saidye Bronfman et à Toronto, ainsi que sa participation remarquée à *Montréal/Berlin*, Liliana Berezowsky est à l'aube d'une carrière plus que prometteuse.

«Après un bac en sociologie à Toronto, je me suis mariée et nous avons vécu en Amérique du Sud pendant six ans, m'apprend l'artiste. «L'art avait toujours été mon grand désir et j'avais alors beaucoup de temps. J'ai commencé à peindre, à faire de la céramique et puis, quand je suis revenue à Montréal, je me suis inscrite à Concordia où j'ai recommencé un autre bac, mais en arts plastiques cette fois. J'ai fait ma maîtrise».

«Je suis venue à la sculpture graduellement. La peinture me frustrait. Le pinceau créait une distance entre la matière et moi et je voulais commencer tout de suite avec la matière. Même si j'utilise des outils pour les sculptures, il y a un contact direct qui est très important».

«Au début j'ai travaillé la terre. Et puis, il y a eu des projets que je ne pouvais pas réaliser avec la terre. J'ai alors appris d'autres techniques. Mes pièces prirent de plus en plus d'ampleur. Le vocabulaire industriel vient de mon séjour en Amérique du sud. Je résidais près des puits de forage de pétrole et cet équipement impressionnant en plein milieu de la

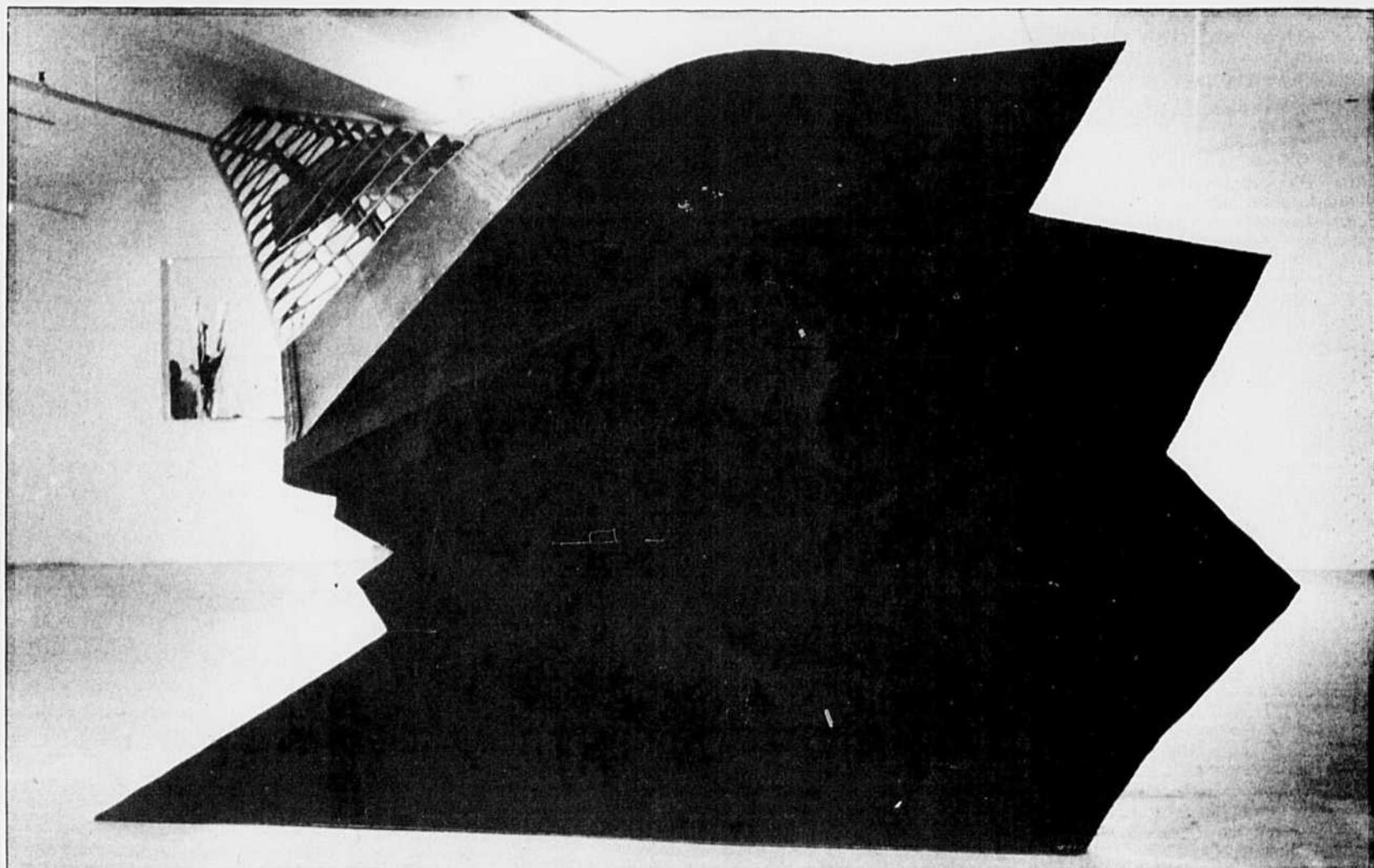


PHOTOS JACQUES GRENIER  
Liliana Berezowsky (ci-haut) et *Antigone VII*.

jungle m'a laissé des souvenirs vides».

«Quand je suis revenue, le réajustement a été difficile. Les structures industrielles me sont devenues familières. Je leur parlais ! Elles étaient comme des êtres étranges qui surplombaient les toits. J'ai alors commencé à m'intéresser beaucoup à elles, à la machinerie».

«Mes parents viennent de l'Europe de l'Est. La guerre fait partie de mon histoire familiale. Dans mon travail, il y a toujours ce sens du danger, de la mort, mis en contraste avec la vie. Dans *Antigone VII* il y a cette acceptation de la mort comme étant une partie de la vie : une joie de vivre qui assume le danger de vivre».



«Le métal accentue cette tristesse. Il confère quelque chose de médiéval à la pièce. Vous faites un rapport avec la machine de Léonard de Vinci. Je sais pourquoi : en même temps que mon œuvre est moderne, elle a une présence qui nous transporte ailleurs, dans une autre époque. Il y a ce sens d'une machine de guerre à la fois contemporaine et ancienne : je cherche à produire cet écartèlement de l'expérience, pour amener un questionnement face à la machine. Il ne s'agit pas d'une adoration futuriste du progrès, mais une remise en question de ce que nous entendons par évolution».

«La nostalgie ? Je ne trouve pas que ce travail soit nostalgique, au sens où il veuille retourner dans un

temps passé. Mais la recherche de la signification du temps présent m'amène à intégrer le passé. J'ai eu un accident d'avion il y a longtemps. J'ai été la seule personne à en sortir indemne. Ça a pris du temps avant de pouvoir en parler, d'incorporer cela. *Antigone VII* c'est comme un morceau d'avion. Il y a quelque chose de noir là-dedans, quelque chose d'inconfortable, mais il y a aussi un engagement face à la vie, une espérance. Pour moi, l'ordre et le chaos doivent exister simultanément. Les contradictions dans mon travail se situent au niveau de cette co-existence de choses opposées».

«Il y a aussi de l'humour dans mes pièces, comme lorsque je les munis de roulettes».

«J'ai commencé à sculpter après une certaine expérience de la vie : je n'avais plus vingt ans. Il y avait des choses que je voulais dire, qui provenaient de cette expérience. Quand on commence tardivement, on a moins tendance de tomber dans des modèles ou des courants. Pour moi, c'est une quête individuelle, une lutte personnelle. Les modes passent».

«Au début, j'ai utilisé des objets trouvés. Mais ils me sont vite apparus comme restreignants : vous devez faire avec leur forme, leur échelle et ils gardent leur histoire : ils sont toujours reliés à leur origine. Moi, je voulais apporter à ma sculpture ce que je voulais et non ce qui était déjà là».

«Je ne pense jamais à la difficulté

de réalisation. Trouver des solutions, c'est une partie du défi !»

«Le métal c'est un matériau opaque, lourd, qui défie la gravité. La vie peut-être très opaque et très lourde aussi. On a besoin d'une légèreté, qui nous permettrait d'accepter l'absurdité de la vie. Il y a deux mythes d'Antigone : dans l'un, elle s'élève contre Créon et donne à son frère Polynice une sépulture qui permettra à son esprit de reposer en paix, au risque de sa propre vie. Mais il y a une autre version où Hera la change en cigogne. Il y a une étrange vérité dans les mythes. Quand j'ai eu l'accident, j'ai été en contact direct avec la mort et cela m'a donné une toute autre perspective sur la vie. À présent, j'ai la tête pleine de sculptures !»

## Sainte-Pagaie, priez pour nous!

Bill Turns

Galerie Chantal Boulanger, 372  
Sainte-Catherine ouest jusqu'au 16  
février.

Claire Gravel

ÇA VIRE au fétichisme. Dans cette  
exposition, il y a des pagaies partout.

Photographiées à la verticale, comme des personnages; encadrées comme des peintures. Dans huit maquettes, on les voit mettre en forme un lac (*Paddle Valley*), une forêt (*Paddle Deforestation Project*), un troupeau de moutons (*Paddle Herd*), le rocher Percé (*Roche Pagaie*), ainsi qu'une usine, une station d'es-

sence, le terrain d'un stade et la surface d'atterrissage d'un porte-avions. Sur des plans, la pagaie dessine sa propre galaxie, ses propres comètes. Elle figure des points d'acupuncture, des empilements de pneus usagés (*Sainte-Pagaie*). Elle est déplacée dans une valise spéciale, comme un instrument de musique ou une arme. Tout cela est remarquablement fait. Les photos ont la netteté des affiches publicitaires, les maquettes ont l'air de sortir d'une étude d'architecture et les présentoirs donnent au tout une apparence muséologique.

«La pagaie, me dit le jeune artiste montréalais, c'est l'objet primitif absorbé par le marché. C'est un instrument important chez beaucoup de peuples, pour le transport en canot, que ce soit en Europe, en Asie, en Afrique et en Amérique».

«Aujourd'hui, la pagaie est identifiée aux loisirs de l'élite et c'est un jeu olympique, avec tout son discours électronique et médiatisé».

L'objet essentiel, primaire en quelque sorte, est devenu un bien de consommation sophistiqué, pour consommateurs privilégiés. C'est pourquoi, à côté des photographies de la pagaie, il y en a d'autres, qui s'apparentent à des champs monochromes. Des marques de commerce («c» ou «r» par exemple) sont voilées dans la couleur.

«Je collectionne ces signes parce qu'ils sont des constructions impor-

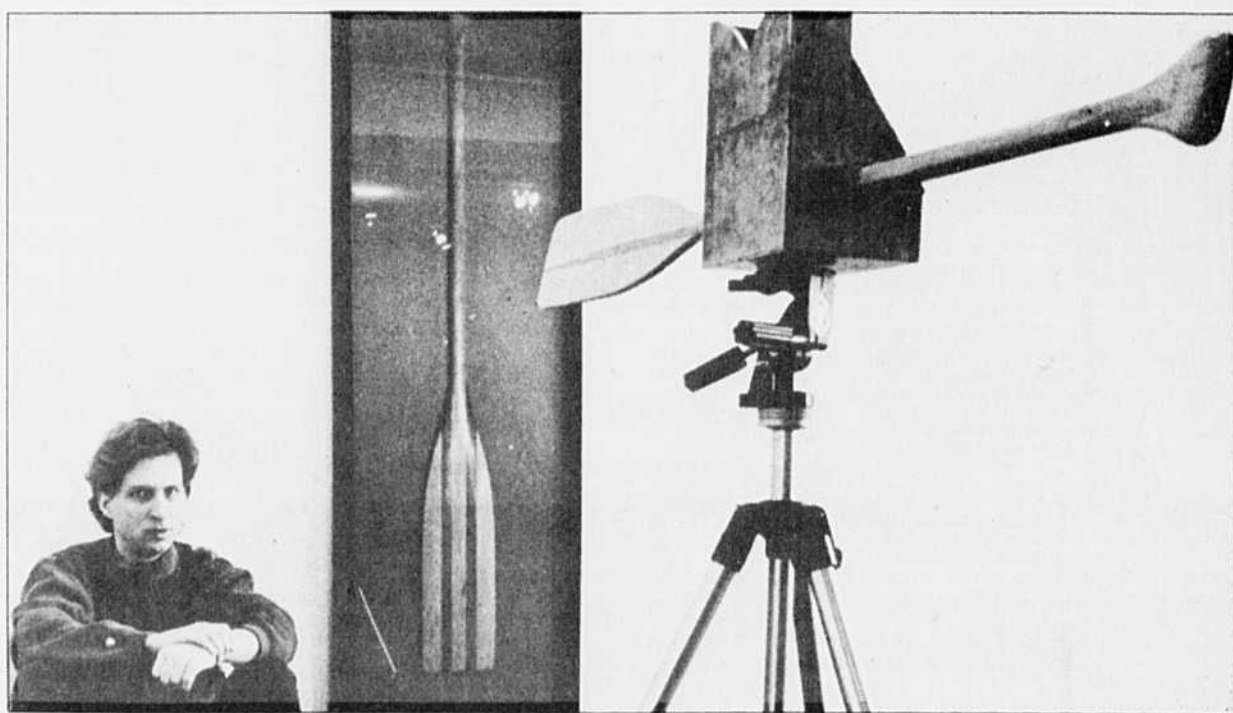


PHOTO JACQUES GRENIER

Bill Turns expose à la Galerie Chantal Boulanger, jusqu'au 16 février.

tantes d'une économie capitaliste. Je m'intéresse beaucoup à la notion de propriété telle qu'elle a été pensée par les Écossais au 17<sup>e</sup> siècle».

Ces surfaces de couleurs primaires sont regroupées autour des pagaies de trois façons différentes. Les cadres agissent comme des lignes de contour, autour de ces plans dans l'espace, dans une filiation aux constructivistes russes. Comme ce n'est pas de la peinture, mais de la photo, insiste Bill Turns, c'est comme la seconde génération de constructivistes. Ces œuvres ont plus d'affinités avec la peinture qu'avec la photographie, reconnaît-il.

La pagaie devient un emblème, un sigle à son tour. Au-delà de ce côté absurde et humoristique qui ressem-

ble au dadaïsme, Burns prend des positions tout aussi violentes que celles des artistes réunis à Zurich pendant la première guerre mondiale, dénonçant le militarisme, l'embourgeoisement et la culture de masse.

*Paddle Deforestation Project* nous place devant l'évidence : pour satisfaire notre besoin de nature, des forêts entières sont abattues. C'est pourquoi Burns propose autant d'éléments naturels (rocher, lac, galaxie) en forme de pagaie et va jusqu'à construire un *Prototype pour une pagaie en plastique*. Mais ce modèle, qu'est-il sinon une pagaie originale en bois recouverte d'une peinture imitant le matériau désiré ? Burns jette-t-il ici un regard sarcastique sur «l'utopie» écologiste ? Le plan

de *Sainte-Pagaie*, avec sa transformation de pneus qui brûlent en huile, frôle l'humour noir, tout comme l'application de la médecine douce sur «zones» sensibles «de la galaxie, parodiant le diction de «l'emplâtre sur une jambe de bois».

La pagaie devient un archétype. Utilisée à des fins commerciales, elle projette un fantasme de nature et le lavage de cerveau de la publicité la fait apparaître plus naturelle que la nature même, plus que le lac ou le troupeau, quand elle est vidée au contraire de son usage originel.

Une sculpture, *The Paddle Viewer*, va encore plus loin. Pour regarder à travers la caméra, il nous faut saisir la pagaie à deux mains, c'est-à-dire reproduire le geste de payer. Embrochée dans un appareil-photo, elle exprime cette névrose moderne de l'être humain qui passe ses loisirs à accumuler des preuves de leur existence.

Mais, Burns a trafiqué l'appareil qui nous renvoie à la fois notre visage en contreplongée et le sol de la galerie; on pourrait croire à une autre analogie de la situation du rameur sur l'eau. Le miroir dissimulé, qui nous jette à la figure notre propre regard dérivé dans sa quête d'objets rassurants, agit comme une douche froide.

Voilà une œuvre dont la richesse des moyens est canalisée par une grande rigueur conceptuelle. Il est temps, semble nous dire Burns, que le spectateur se demande ce qu'il cherche dans les galeries et les musées. De beaux objets qui le feront rêver, ou bien quelque chose d'autre, qui secouera sa torpeur et l'incitera à une saisie du réel peut-être plus féconde ?

## NATIONAL GEOGRAPHIC

du 7 décembre 1990  
au  
10 février 1991

## Odyssée

### L'art de la photographie au National Geographic

Quatre générations de photographes du National Geographic ont fixé sur pellicule le monde dans ce qu'il avait de rare, d'insaisissable, d'ancien et de menacé au cours d'un siècle de photographies.

Cette exposition est organisée par la Corcoran Gallery of Art, Washington, D.C. et rendue possible grâce à la Professional Photography Division, Eastman Kodak Company.



Château Dufresne

MUSÉE DES ARTS  
DÉCORATIFS  
DE MONTRÉAL

Entrée par  
le boulevard Pie IX ou  
2929, avenue Jeanne d'Arc

(514) 259-2575

Michel Tétrault Art Contemporain

**LE  
CORBUSIER**  
(1887-1965)  
Muralnomad  
(lapisseries)

Prolongation  
jusqu'au 9 février  
Salle Principale

Artistes de la galerie  
Première salle

Jean-Pierre Morin  
sculptures  
Dès le 13 février

1192 rue Beaudry, Montréal  
(Québec) Canada H2L 3E4  
Tel. (514) 521-2141

**Lucio de Heusch**

oeuvres récentes  
jusqu'au 7 février 1991

**Galerie Graff**

963 est Rachel, Montréal, Qc H2J 2J4 (526-2616)  
du mardi au vendredi de 11 à 18 hrs, samedi 12 à 17 hrs

**Gilles Morissette  
(syntones)**

du 26 janvier au 16 février

Vernissage mercredi le 30 janvier de 17 H à 19 H

GALERIE FRÉDÉRIC PALARDY

307 rue Ste-Catherine Ouest Suite 515 Montréal (514) 844-4471  
Mar. au ven. de 11h à 18h sam. de 11h à 17h